

DIÊN BIÊN PHU

Le piège, le sacrifice, la tragédie

ANATOMIE
D'UNE BATAILLE

PRISONNIERS
DES VIÊTS

SCHOENDOERFFER,
CAMÉRA AU POING



AU REVOIR
LÀ-HAUT, ADIEU
L'HISTOIRE



SAINT LOUIS,
UNE ÉPOPÉE
FRANÇAISE

LA VÉRITABLE
HISTOIRE
DE L'INFANTE
DES MÉNINES



FRANCK FERRAND

AU CŒUR DE L'HISTOIRE



Europe 1

RÉVEILLE LES FRANÇAIS

www.facebook.com/Europe1



ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

L'ÉTOFFE DES HÉROS

La bataille de Diên Biên Phu a longtemps eu pour l'opinion quelque chose d'inexplicable. Elle l'est parfois encore. Qu'est-ce que l'armée française était donc allée faire dans cette galère ? Comment avait-on eu l'idée absurde d'envoyer nos unités s'enfermer elles-mêmes à 500 kilomètres de leurs bases, dans une cuvette où elles semblaient condamnées à se faire prendre comme dans une souricière ?

Au cœur d'une guerre qui paraissait déjà incompréhensible à beaucoup (qu'y cherchions-nous, au juste, fors l'honneur un peu vain d'y tenir notre parole ? d'y préserver des populations lointaines d'un communisme dont on avait, peut-être, exagéré jusqu'à la caricature le danger ?), l'égarement de nos chefs militaires illustre comme en vraie grandeur l'impasse où ne pouvait manquer de nous enfermer une aventure coloniale sans issue. Illusion d'optique. Comme le relevait, en 1965, une revue vietnamienne, « *Diên Biên Phu n'est une cuvette que pour ceux qui disposent d'avions, de véhicules motorisés, d'artillerie à longue portée. Pour des gens qui vont à pied [et c'était alors le cas du Viêt-minh], c'est bien une vaste plaine longue de 18 kilomètres, large de 6 à 8 kilomètres, dont l'accès n'est guère facile ; les crêtes qui l'environnent dépassent souvent 1 000 mètres. Comment amener par-dessus les cimes canons et vivres, comment faire dévaler les vagues d'assaut sur les pentes intérieures et progresser en terrain plat sans se faire décimer par les grosses pièces et les avions de l'adversaire confortablement installé dans la plaine ?* »

Le choix tactique a été sanctionné par l'histoire, et il serait absurde de nier les erreurs qui ont contribué au désastre. Destiné à empêcher le Viêt-minh de progresser, à l'ouest, vers le Laos, le choix de Diên Biên Phu n'avait pourtant rien d'absurde. Il supposait que la France conserve la liaison aérienne qui faisait du camp retranché un poste avancé de sa stratégie défensive, un porte-avions au cœur de la jungle. Elle ne put s'y maintenir parce qu'aux erreurs d'appréciation qui furent indiscutablement commises, s'ajouta un déséquilibre : d'un côté, un Viêt-minh prêt à consentir des pertes sans limites et bénéficiant du soutien décidé de la Chine communiste – avec lui, l'artillerie et la logistique qui rendaient possible d'engager une bataille de grande ampleur si loin de ses arrières et de neutraliser la piste d'aviation sans laquelle le camp était condamné à l'asphyxie ; de l'autre, un gouvernement seulement animé par la volonté de trouver une « *porte de sortie honorable* » qui sauverait les apparences, pour rapatrier ses troupes sans bruit, échouant à obtenir, symétriquement, le bombardement américain qui aurait permis de desserrer l'étau des assiégeants et de reprendre le contrôle des collines qui protégeaient Diên Biên Phu.

A soixante ans de distance, l'histoire de la chute du camp retranché échappe pourtant à ces seules considérations tactiques. Si elle occupe dans nos mémoires une place singulière, c'est qu'elle concentre tous les éléments constitutifs de la tragédie. L'inconscience initiale de ceux qui vont être battus et qui sont, pourtant, si sûrs de leur victoire qu'ils attendent avec impatience l'attaque du Viêt-minh. Le retournement brutal de situation avec la découverte de la puissance de feu imprévue de l'ennemi. La mort désespérée du lieutenant-colonel responsable de l'artillerie. Les orages d'acier qui hachent les points d'appui auxquels on a donné, dans cet univers d'hommes, des noms de jeunes filles : Isabelle, Dominique, Eliane ou Béatrice. L'espoir toujours déçu du bombardement attendu. La discorde qui s'installe, à l'arrière, entre les généraux, au fur et à mesure que se profile la défaite. L'isolement qui transforme le camp en étouffant huis clos. L'amertume des combattants abandonnés par une métropole indifférente.

Mais l'héroïsme, aussi, à foison. Celui des volontaires sautant, sans formation parfois, sans brevet, dans cet enfer, alors même qu'ils se savent incapables de modifier l'issue de la bataille : pour ne pas abandonner les copains, pour en être. Celui des aviateurs qui continuent leurs largages, de plus en plus acrobatiques, sous le feu ennemi. Des blessés qui repartent, à peine soignés, à la bagarre. La souffrance des estropiés, opérés sans relâche, dans une chaleur accablante, sous des tentes de fortune. La main de Geneviève de Galard qui se pose sur un front, comme un ange qui passe. Et le silence, enfin, qui tombe sur le camp, lorsque tout est fini.

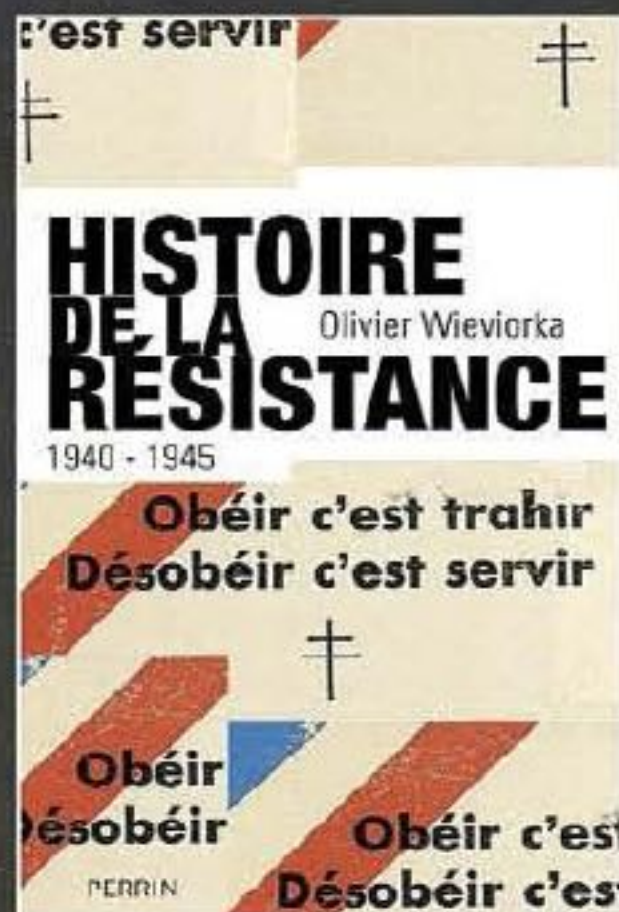
Les Français se reprochent parfois l'attraction qu'exercent sur eux les batailles perdues : Crécy, Azincourt, Camerone. Ils ont tort. Sans doute faut-il prendre garde à ce que peut avoir de mortifère le romantisme de la défaite, le goût adolescent pour le panache à n'importe quel prix. C'est pourtant dans l'adversité que se révèlent les caractères. Elle qui transfigure les hommes en leur apprenant à s'oublier pour ce qui les dépasse : l'amour des siens, le sens du sacrifice, la camaraderie. Les Spartiates ont plus fait pour leur gloire en acceptant de mourir aux Thermopyles qu'en battant les Perses à Platées. Et il y a plus de grandeur, plus de leçons à méditer, plus d'exemples susceptibles de nourrir l'âme dans la retraite de Russie que dans l'incendie de Smolensk. Homère, le premier, l'avait compris, qui avait adopté, dans *L'Iliade*, le point de vue de l'adversaire en nous invitant à partager la douleur de Priam et à nous émouvoir de ses larmes de père devant le corps martyrisé de son fils, alors même qu'il composait l'épopée nationale de ceux qui les avaient vaincus. Lucain le dit autrement : « *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* »

LE FIGARO
HISTOIRE

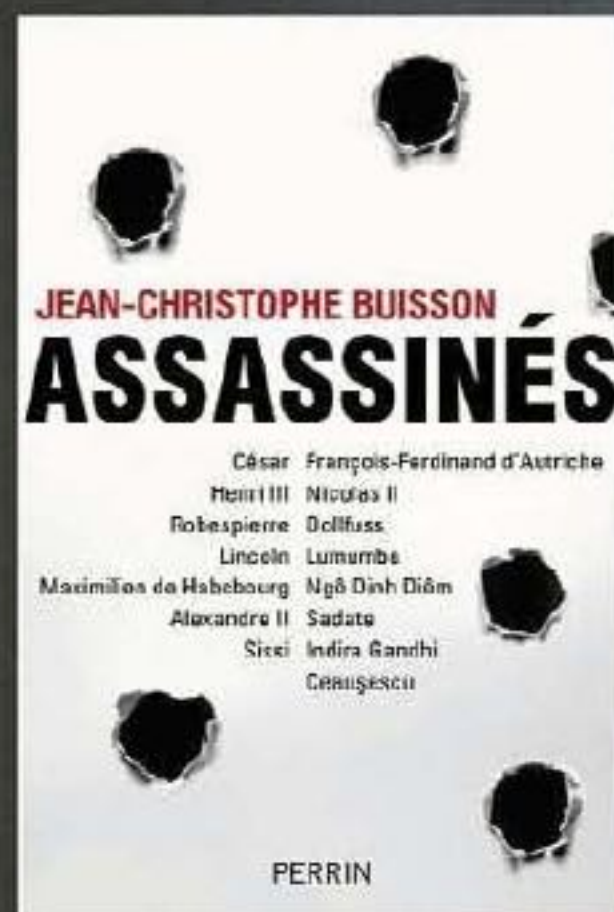
CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut ; Marie-Françoise Baslez, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Simone Bertièrre, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres ; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; Jacques Heers (†), professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Nikolaï Alexandrovitch Kopanév (†), directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Petersbourg ; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; Dimitrios Pandermalis, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; Jean-Christian Petitfils, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre ; Giandomenico Romanelli, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; Jean Sévillia, journaliste et historien.



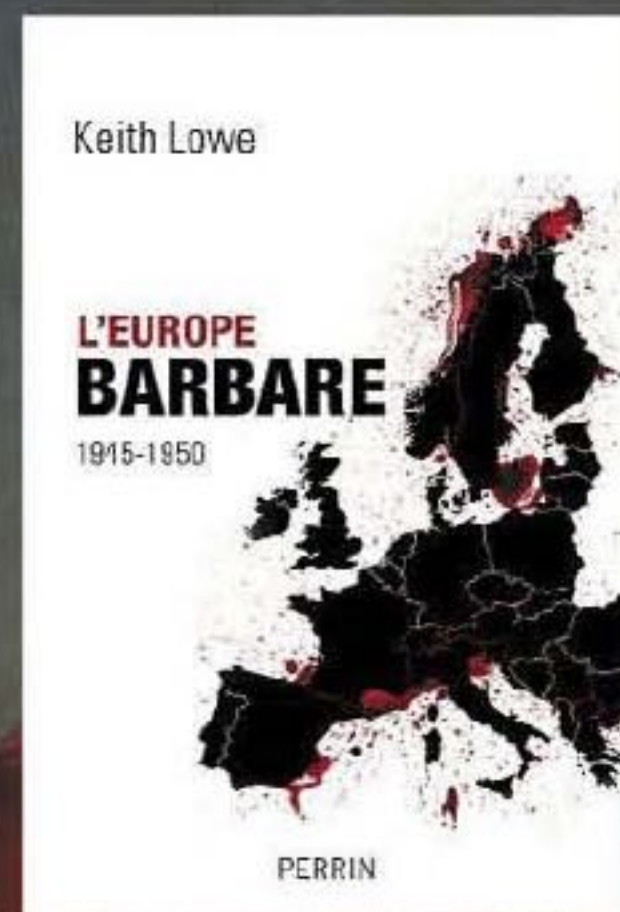
28 €



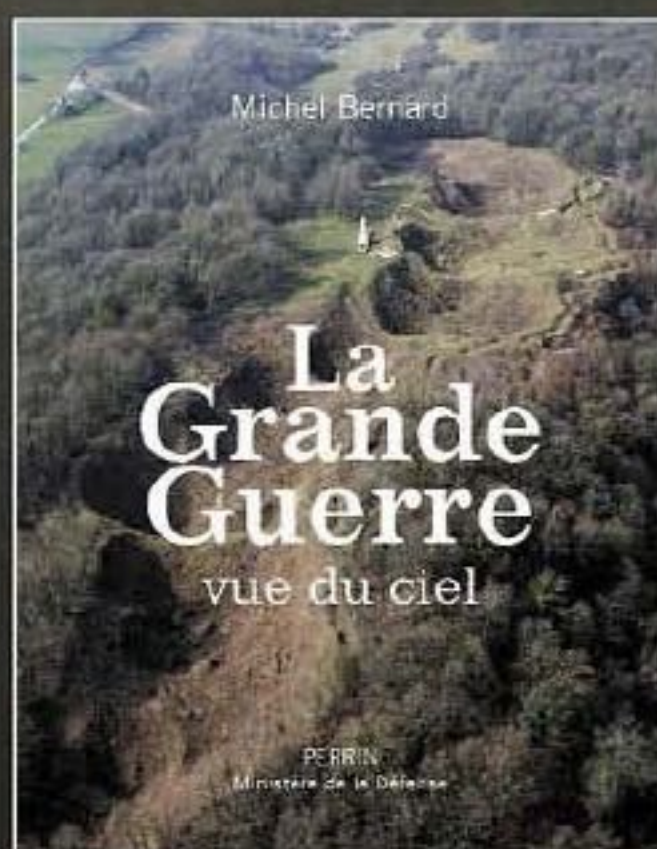
25 €



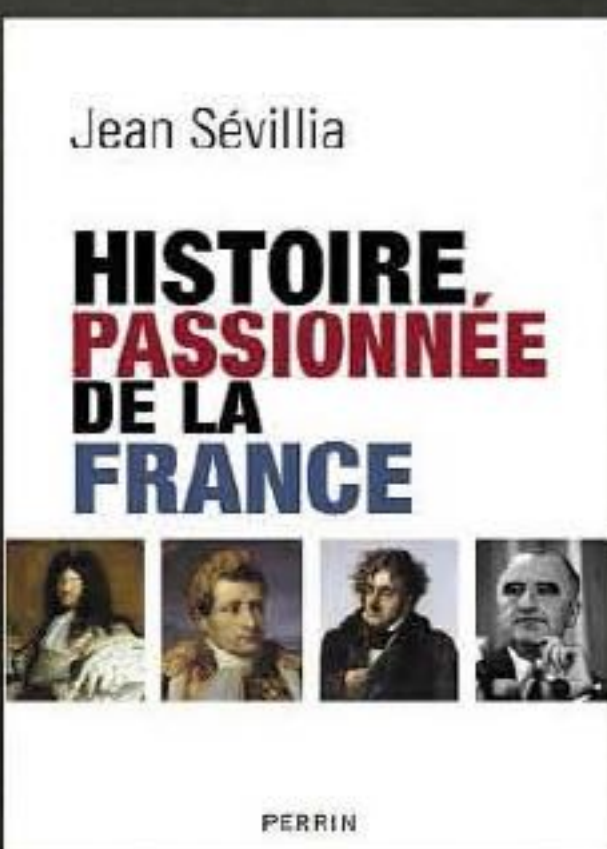
21 €



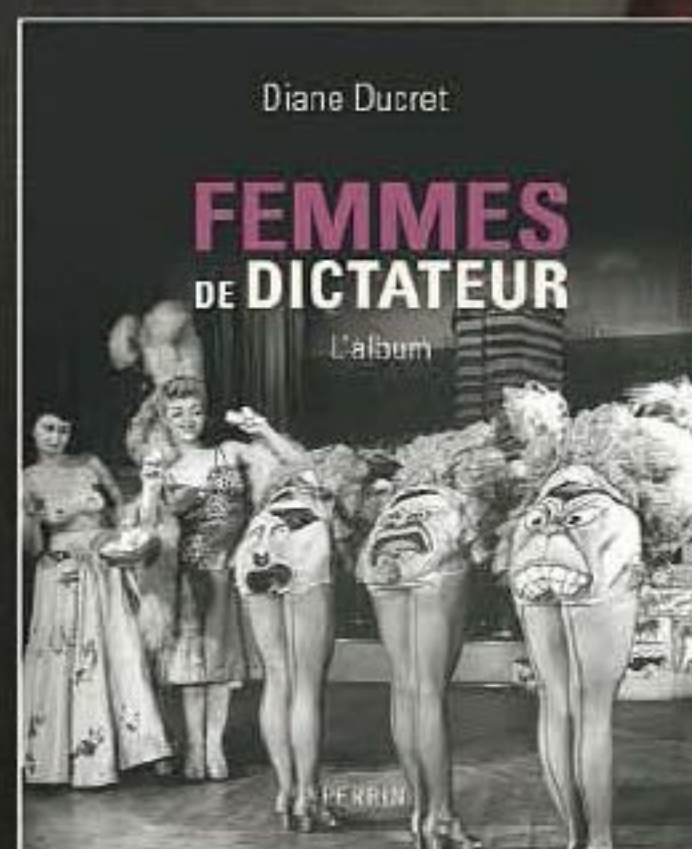
25 €



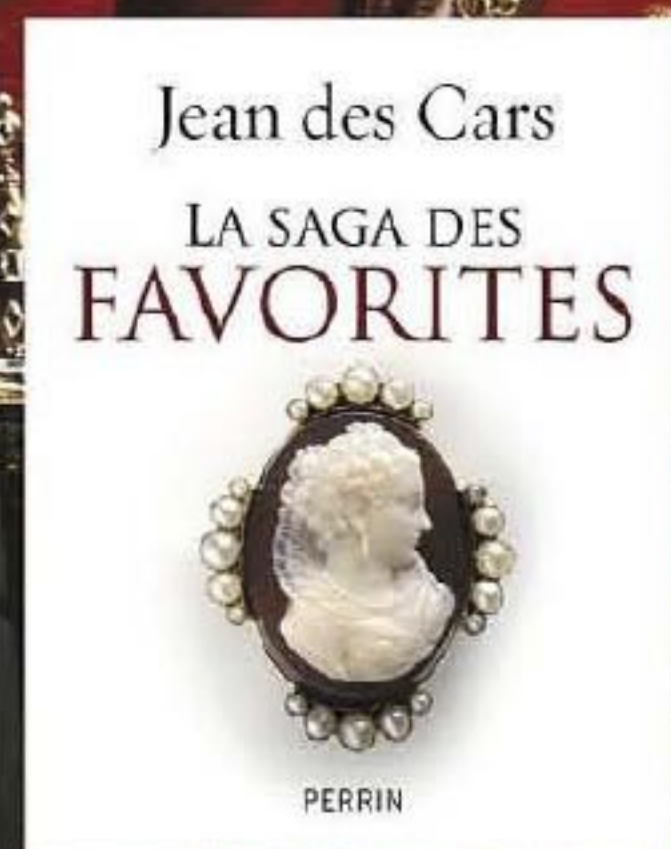
29,90 €



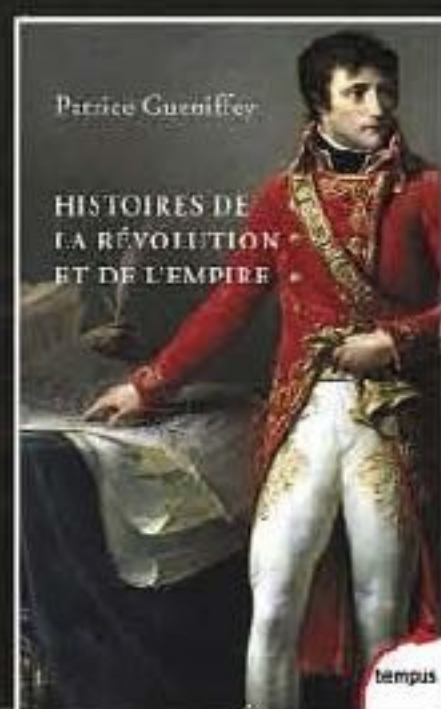
25 €



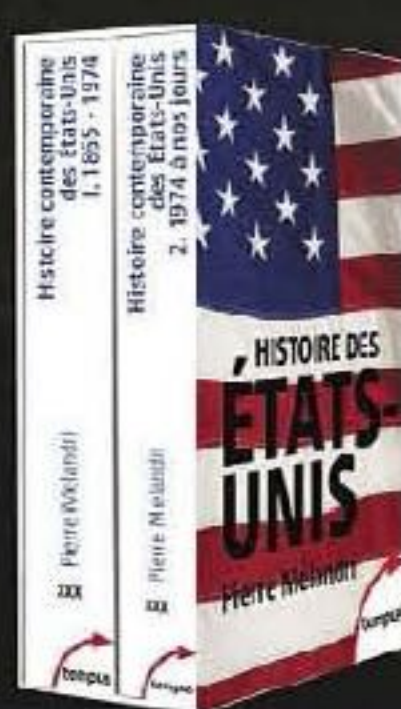
29,90 €



25 €



12,50 €



25 €



23 €



11 €

PERRIN
LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE

www.editions-perrin.fr

Au Sommaire



ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

8. Au revoir là-haut, adieu l'Histoire

Par Jean-Louis Thiériot

16. Versailles rive droite

Par Jean Sévillia

18. Saint Louis, la Croix et la couronne
Entretien avec Philippe de Villiers.

Propos recueillis par Michel De Jaeghere

24. Côté livres

30. L'imagination fiscale au pouvoir
Par Jean-Louis Thiériot

32. Le casse-tête d'Henri IV
Par Anne Letouzé

36. Nés en 17 à Leidenstadt
Par Marie-Amélie Brocard

38. Expositions *Par Albane Piot*

41. A la table de l'histoire
Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut



EN COUVERTURE

44. Le piège de Dien Bien Phu *Par François d'Orcival, de l'Institut*

52. Géopolitique d'une défaite *Par Philippe Maxence*

56. La gloire et la peine des hommes *Par Bénédicte Chéron*

66. L'aventure, le sacrifice et la tragédie

Entretien avec le colonel Jacques Allaire. Propos recueillis par Geoffroy Caillet

70. Une saison en enfer *Par Albane Piot*

72. Les purgatoires de l'oncle Hô *Par Marc Charuel*

80. Pierre Schoendoerffer caméra au poing *Par Jean-Christophe Buisson*

84. Des héros et des hommes *Par Thibaut Dary, dessins d'Erwan Le Saëc*

92. Exposition coloniale

94. Anatomie d'une bataille *Par Albane Piot*

98. Dien Bien Phu entre les lignes *Par Geoffroy Caillet, Albane Piot et Marie-Amélie Brocard*

L'ESPRIT DES LIEUX

102. Massawa, perle noire de la mer Rouge
Par Geoffroy Caillet

112. La bataille du Panthéon
Par Théophane Le Méné

118. Habsbourg & Co
Par Isabelle Schmitz

126. Les Menus-Plaisirs de Versailles
Par Albane Piot

130. Avant, Après

Par Vincent Tremolet de Villers



Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Président Serge Dassault. Directeur Général, Directeur de la publication Marc Feuillée. Directeur des rédactions Alexis Brézet.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction Michel De Jaeghere. Rédacteur en chef Geoffroy Caillet.

Grand reporter Isabelle Schmitz. Enquêtes Albane Piot. Chef de studio Françoise Grandclaude.

Secrétariat de rédaction Caroline Léchamy-Maratray. Rédacteur photo Carole Brochart.

Editeur Sofia Bengana. Editeur adjoint Robert Mergui. Directeur de la production Sylvain Couderc.

Chefs de fabrication Philippe Jauneau et Patricia Mossé-Barbaux. Relations presse et communication Marie Müller.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0614 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.

Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire Figaro Médias.

Président-directeur général Aurore Domont. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Photogravure Key Graphic. Imprimé par Roto France, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes (France). Novembre 2013.

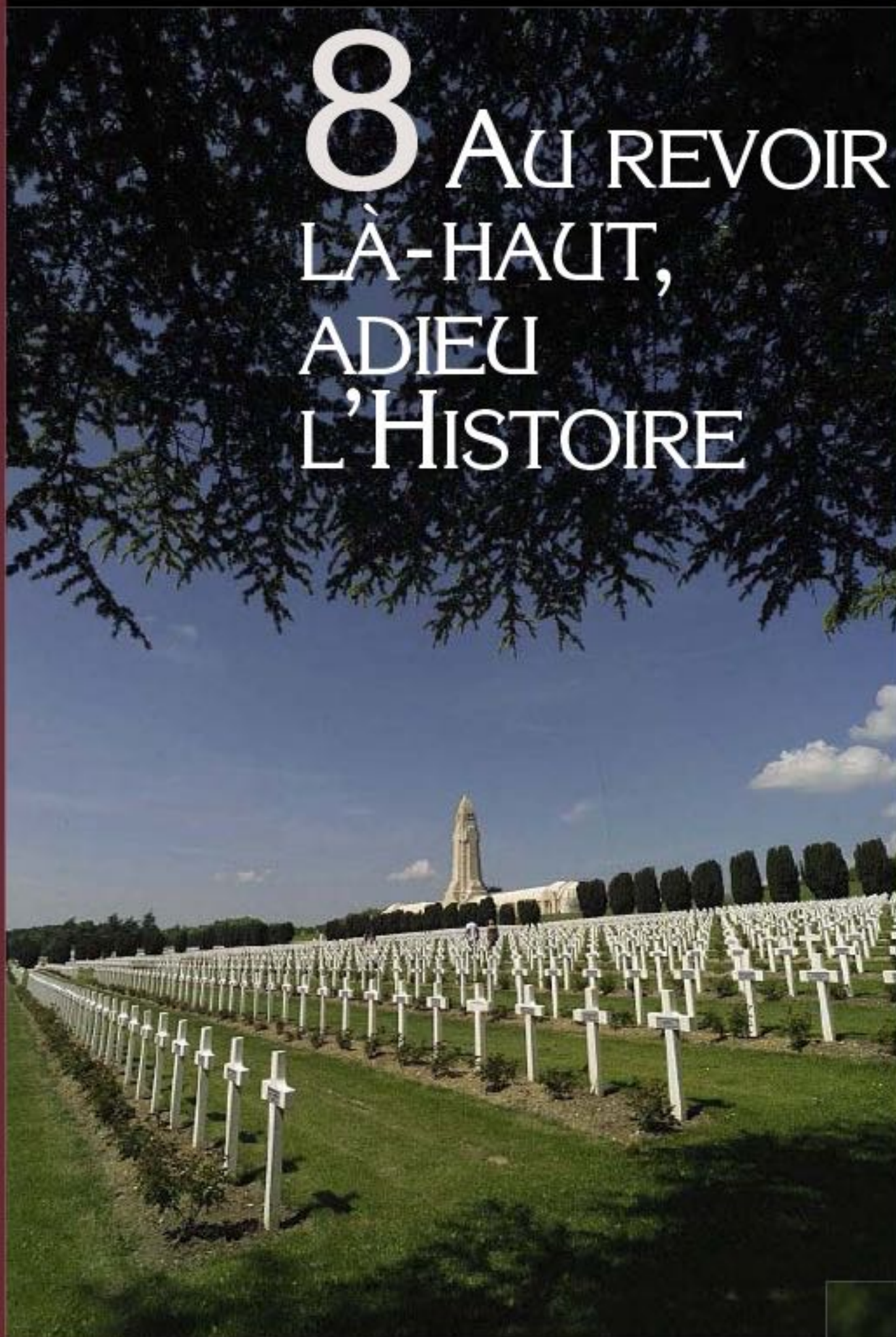
Imprimé en France/Printed in France. Abonnement un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. Le Figaro Histoire est disponible sur iPhone et iPad.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ ÉGALEMENT AVEC LA COLLABORATION DE LUCIEN BÉLY, JEAN-LOUIS VOISIN, CHRISTOPHE DICKÈS, FRÉDÉRIC VALLOIRE, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, VALÉRIE FERNANDOIS, MAQUETTISTE, MARIA VARNIER, ICONOGAPHE, LOUIS GUÉRY. EN COUVERTURE : © PARIS-MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/IMAGE MUSÉE DE L'ARMÉE/SERVICE DE PRESSE. © CHRISTOPHE PETIT TESSON/MAXPPP. © PHOTO JOSSE/LEEMAGE. © VIENNA, KUNSTHISTORISCHES MUSEUM WIEN.



ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

8 AU REVOIR LÀ-HAUT, ADIEU L'HISTOIRE



AVEC *AU REVOIR*
LÀ-HAUT, LE NOUVEAU
PRIX GONCOURT
FAIT REVIVRE
LES MARCHANDS
DE GLOIRE DE
LA GRANDE GUERRE.
MAIS SOUS LES DEHORS
D'UN ROMAN NOIR,
C'EST L'HISTOIRE
QUI PREND DU PLOMB
DANS L'AILE.

18 SAINT LOUIS, LA CROIX ET LA COURONNE

SA VIE TISSÉE D'AVENTURES VALAIT BIEN UN
ROMAN. SOUS LA PLUME ALERTE DE PHILIPPE
DE VILLIERS, SAINT LOUIS REPREND VIE EN
HÉROS D'UNE ÉPOPÉE INTIME ET FLAMBOYANTE.



39 GRAND HÔTEL



PREMIÈRE HABITATION
DE BONAPARTE
ET DE JOSÉPHINE,
L'HÔTEL DISPARU DE
LA RUE DE LA VICTOIRE
RENAÎT LE TEMPS
D'UNE EXPOSITION
AUX CHÂTEAUX
DE MALMAISON
ET BOIS-PRÉAU.

ET AUSSI

VERSAILLES RIVE DROITE
CÔTÉ LIVRES

L'IMAGINATION FISCALE AU POUVOIR
LE CASSE-TÊTE D'HENRI IV
NÉS EN 17 À LEIDENSTADT
LE CITRON SUR TOUS LES OCÉANS



Au Revoir là-haut, adieu l'Histoire

Le Goncourt 2013 fait revivre les dernières heures de la Grande Guerre et le retour des poilus à la vie civile. La vérité historique n'en sort pas indemne.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

8

L'HISTOIRE

Dans le monde anglo-saxon, on appelle cela un *page turner*, un livre si passionnant qu'on ne peut le lâcher sans en connaître la fin. C'est ce qu'a voulu faire Pierre Lemaitre avec *Au revoir là-haut* qui vient de recevoir le prix Goncourt. A l'orée des commémorations du centenaire de la guerre de 1914, les jurés ont récompensé cette tentative de marier le rythme d'un roman noir avec l'évocation des derniers jours du conflit et des trafics qui ont marqué, durant les années 1920, l'exploitation du souvenir des morts de la Grande Guerre pour le plus grand profit des survivants.

Le 2 novembre 1918, à la veille de l'armistice, un officier ivre de gloire, le lieutenant Henri d'Aulnay-Pradelle, lance une offensive absurde sur la cote 113. Il fait sa petite guerre à lui. Il veut sa petite victoire. Pour motiver ses troupes, pour les pousser à la vengeance, il abat dans le dos deux de ses hommes. Manque de chance, l'un de ses poilus, un obscur commis aux écritures dénommé Albert Maillard découvre le pot aux roses. Pour se débarrasser de ce témoin gênant, Pradelle l'expédie au fond d'un trou d'obus. Enseveli vivant, Maillard est sauvé in extremis par un de ses camarades, Edouard Péricourt, fils de famille en rupture de ban. A cet instant, un fusant éclate et lui ravage le visage. Péricourt rejoint la cohorte des



gueules cassées, mâchoire inférieure arrachée, gorge à nu. Défiguré, mal à l'aise dans une famille de grands bourgeois qui refuse ses goûts artistiques et ses penchants homosexuels, avec la complicité de Maillard qui se sent coupable d'avoir eu la vie sauve au prix du visage de son camarade, il se fait passer pour mort. Ensemble, ils mènent une vie d'expédients marquée par les souffrances de l'après-guerre jusqu'à ce qu'ils montent une géniale arnaque basée sur la vente de monuments aux morts fictifs. De son côté, Pradelle

bâtit une fortune en spéculant sur les marchés publics de cercueils. Tout au long du livre, les destins de ces trois-là ne cessent de se croiser jusqu'au dénouement.

La répudiation de l'héroïsme

Le roman historique interroge toujours l'historien. Il a en tête la célèbre apostrophe de Dumas, « *Il est permis de violer l'histoire à condition de lui faire de beaux enfants* » : en d'autres termes à condition d'être dans

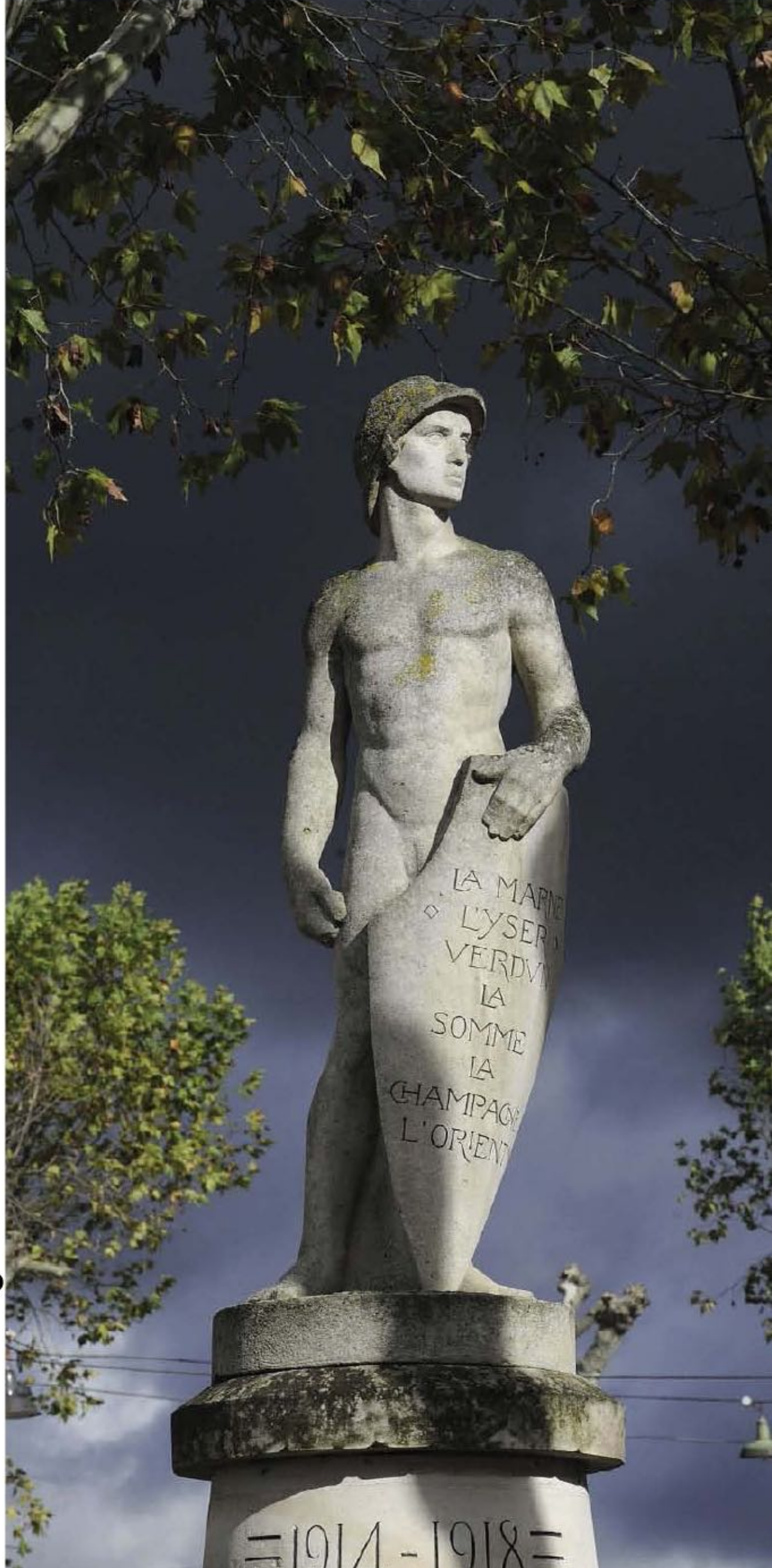
le ton, d'être vraisemblable, de lui donner une densité de sang et d'os qui ajoute à la sèche litanie des faits, à condition aussi de pouvoir discerner clairement ce qui relève de la réalité et ce qui appartient à la licence romanesque. Qu'en est-il?

Dans son évocation de la guerre elle-même, qui occupe les 120 premières pages de son livre, et auquel il a évidemment voulu donner une dimension picaresque, cosmique, en mettant à nu la violence et l'horreur de la boucherie, l'absurdité de ces morts sacrifiés par milliers pour gagner vainement quelques mètres de boue, Pierre Lemaitre s'inscrit dans la tradition initiée, avec quel brio, au cinéma, en 1957, par *Les Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick. Ses officiers sont des criminels insoucieux de la vie humaine, ses généraux prompts à ordonner des exécutions sommaires pour sanctionner la moindre hésitation, le moindre repli. Pétain n'a-t-il pas donné l'exemple en 1917?

Son livre prend, par là, sa place dans la polémique historico-politique qui tend, depuis quinze ans, à survaloriser les drames liés aux fusillés et aux mutineries. Dans la réalité, l'historiographie contemporaine évalue le nombre des exécutions à environ 740 (dont 600 à 650 fusillés pour des faits relevant de la désobéissance militaire) sur toute la durée de la guerre (à comparer aux 1457000 morts de l'armée française). La plupart ont eu lieu en 1914-1915. Aussi douloureux soit-il, l'épisode des mutineries de 1917 a finalement causé assez peu de victimes. S'il y eut 554 condamnations à mort, dans un contexte où l'on redoutait, par contagion, l'effondrement du front occidental, plus de 90 % des condamnés furent graciés; seuls 49 ont été exécutés, la plupart pour sanctionner des défaillances individuelles. Appelé pour apaiser la troupe, le général Pétain a imposé une application

© THIERRY RAJIC / FIGURE / ALBIN MICHEL. © ŒUVRE D'AUGUSTE GUENOT-DROITS RESERVES. PHOTO : ERIC CABANIS / APP.

COMMÉMORATION Dans *Au revoir là-haut*, Pierre Lemaitre (à g.) évoque l'exploitation du souvenir des morts de la Grande Guerre. Ci-contre : le monument aux morts de Mas-Grenier. Ce poilu nu s'inspire du *David* de Michel-Ange.





bienveillante de la loi et appuyé de son soutien la plupart des recours en grâce. Contrairement à une légende couramment entretenue, il n'y a jamais eu d'unités décimées, frappées au hasard. En revanche, il est incontestable qu'il y ait eu des erreurs judiciaires. Mais la justice militaire les a, le plus souvent, rapidement reconnues. Une quarantaine de réhabilitations ont ainsi été prononcées après-guerre.

Plus généralement, loin de donner, comme il le croit sans doute, un tableau sans fard de la réalité de la Grande Guerre en dépouillant son histoire des oripeaux dont l'avaient affublée les discours patriotiques, Pierre Lemaitre sacrifie – il n'est certes pas le seul – à la mentalité désormais dominante qui veut que loin de toute exaltation, les poilus soient présentés non plus comme des acteurs, mais seulement comme les victimes passives d'une guerre absurde qu'ils auraient subie malgré eux, comme un malheur inévitable, une sorte de tsunami.

«Jusque dans les années 1960, remarque l'historien Pierre Nora, les commémorations de la Grande Guerre étaient vouées au culte des héros, à la transmission de valeurs

patriotiques à la jeunesse, à la célébration de la nation et à l'entretien du sentiment de continuité de l'histoire de France. (...) Depuis les années 1980, les poilus sont perçus comme des victimes broyées par une fatalité absurde. Le regard de notre époque sur le premier conflit mondial est devenu dépréciatif. Il est dégagé de toute idée d'héroïsme. L'attribution du prix Goncourt 2013 au roman de Pierre Lemaitre Au revoir là-haut ratifie l'évolution du regard porté sur la guerre de 1914. (...) Notre époque aime (...) porter sur le passé des jugements moralisateurs teintés de légèreté et de sentiment de supériorité. C'est une monstruosité, notamment lorsqu'il est question du premier conflit mondial. Les soldats de la Grande Guerre acceptaient l'idée de mourir pour la patrie. Ils pensaient que leur mort avait un sens.»

Marchands de gloire

Pierre Lemaitre dresse un tableau plus juste des difficultés du retour à la paix. En cela, il n'est pourtant guère novateur. Le sujet ne semble neuf qu'en raison de l'oubli qui a frappé quelques romans jadis célèbres. Le drame du soldat oublié, abandonné par sa

LA CHARGE Attaque des fantassins français sur le mont des Singes (Chemin des Dames) au printemps 1917. Lemaitre présente les poilus comme des victimes sacrifiées, or «*les soldats de la Grande Guerre acceptaient l'idée de mourir pour la patrie*», rappelle Pierre Nora.

femme et par son employeur, laissé dans la misère par une nation ingrate, c'est *Le Retour d'Ulysse* de Jean Valmy-Baysse, publié en 1921. La spéculation autour de l'exhumation des périssables en terre, c'est *Le Réveil des morts* de Roland Dorgelès, publié en 1923. Le triomphe des profiteurs de guerre et des rhéteurs patriotiques, ce sont *Les Marchands de gloire* de Marcel Pagnol, joués en 1925. La somme de tous ces malheurs, c'est l'inoubliable film d'Abel Gance *J'accuse*.

Deux thèmes du roman renvoient à des épisodes historiques avérés : les difficultés du retour à la vie civile et le scandale des inhumations.

En novembre 1918, la France compte plus de 8,5 millions d'hommes sous les drapeaux. Les rendre à la vie civile relève du casse-tête. En décembre 1918, un sous-secrétariat d'Etat à la démobilisation est créé. Il existera jusqu'en

novembre 1919, date où les classes les plus jeunes seront libérées. Le roman décrit avec justesse le parcours de l'adieu aux armes : attentes interminables dans des trains à bestiaux, rassemblement dans les centres de regroupement, errance dans les centres démobilisateurs à la recherche des documents égarés, fiches navettes ou carnet de pécule permettant de toucher les arriérés de solde. Des attentions louables tournent au cauchemar. La plupart des soldats ayant perdu leurs effets civils, il leur est fourni des costumes de remplacement, inadaptés ou de piètre qualité. La description du pauvre Albert Maillard vêtu de bric et de broc par l'intendance est très réaliste. D'ailleurs, dans les campagnes, dans les années 1920, on dira longtemps de l'homme qui portait cette tenue : « Il a mis son Clemenceau. »

Le cœur du propos du romancier ne s'en éloigne pas moins de la réalité historique puisqu'il consiste à montrer qu'une fois passé les fanfares de la victoire, la France se serait désintéressée de ses poilus. Financièrement exsangue, elle fait en réalité ce qu'elle peut. Elle n'a pas oublié l'exorde du Père la victoire : « Ils ont des droits sur nous. » Une loi du premier trimestre 1919 institue une indemnité de démobilisation qui s'élève en général à plusieurs mois de salaire ouvrier.

La loi des pensions du 31 mars 1919 instaure un système assez généreux au nom de la « reconnaissance nationale » et du « droit à réparation » : pensions de réversion pour les veuves de guerre, pensions d'invalidité pour les mutilés, soutien pour les orphelins et les pupilles de la nation. Comme l'écrit fort bien l'historien Bruno Cabanes dans *La Victoire endeuillée* (Seuil), « il faut se méfier (...) de l'impression déformante produite par les sources, qui vient de ce que le bonheur ou la résignation devant la réalité entraîne rarement une prise de parole. Ceux qui se contentent de ce qu'on leur donne, anciens combattants fiers de porter la fourragère de leur régiment, soldats exposant leur casque Adrian au-dessus de la cheminée, vétérans touchant leur prime de démobilisation ou leurs pensions (...), ceux-là sont largement absents des archives. A l'inverse, tous ceux qui jugent l'Etat ingrat en regard de leur sacrifice, qui vilipendent le milieu parlementaire ou les anciens embusqués sont abondamment cités ». Si, dans *Au revoir là-haut*, Edouard Péricourt se trouve dans de grandes difficultés financières, c'est uniquement parce qu'il a choisi de se faire passer pour mort et d'adopter une identité d'emprunt qui lui interdit de revendiquer ses droits à pension. Nullement en raison de la défaillance de l'Etat.

LISEZ PLUTÔT

L'Homme dans la guerre

Bernard Maris

Ils s'affrontèrent lors de la terrible bataille des Eparges et furent blessés le même jour, le 25 avril 1915. Une fois la guerre finie, le triste vainqueur et l'amer vaincu s'imposèrent comme les deux écrivains majeurs de la Grande Guerre. Bernard Maris a choisi de confronter, littérairement cette fois, en un essai particulièrement inspiré, Ernst Jünger et Maurice Genevoix. Alors que, selon lui, le front fut pour le premier « une terre promise », qui fait accéder à la surhumanité, « la grandeur de Genevoix est précisément de ne pas céder au vertige ». Avec une sobriété d'expression qui unit la justesse à l'élégance, il relate le basculement intérieur de ces deux officiers dans la guerre, cette grande accoucheuse de vérité. Ce qu'elle fait naître en eux n'est pas du même ordre : « Genevoix aime les hommes, même s'il aime parfois la guerre, Jünger aime la guerre, même s'il pleure parfois les hommes. » Enrichi d'une réflexion sur l'aventure humaine poussée à son paroxysme, l'on quitte ces pages à regret, mais avec un désir : lire absolument Genevoix, Jünger et Homère. *IS*

Grasset, « Documents français », 180 pages, 16 €.



11
HISTOIRE



© LEE/LEEMAGE. © MAURICE LÉTANG/ROGER-VIOLET.

LES CROIX

DE BOIS Cimetière aux Eparges, en 1917. Si, traditionnellement, les morts au combat étaient enterrés sur place dans un simple linceul, Joffre avait exigé, dès 1914, que les tombes soient identifiées le plus clairement possible afin de pouvoir offrir ensuite une sépulture décente aux soldats tombés au champ d'honneur.

Justice militaire, 1915-1916

André Bach

Ancien directeur du Service historique de l'armée de terre, le général André Bach poursuit avec rigueur l'exploration de l'action de la justice militaire pendant la Première Guerre mondiale. A l'aide de témoignages et d'études statistiques, l'auteur en montre les permanences et les évolutions, face aux désertions, à l'entente avec l'ennemi ou au refus de monter en ligne. A travers elle, c'est la Grande Guerre qui apparaît pour ce qu'elle est : une déflagration « civilisationnelle ». *PM*

Vendémiaire, 594 pages, 26 €.





Paradoxalement, c'est la volonté des autorités d'honorer comme elles le devaient les morts de la guerre qui a été à l'origine du scandale des inhumations, en fait trois scandales imbriqués les uns dans les autres. Traditionnellement, les hommes tombés au champ d'honneur étaient enterrés sur place dans un simple linceul. Ce fut le cas pour les guerres napoléoniennes ou la campagne de 1870. Dès 1914, une instruction de Joffre exige que les tombes soient identifiées le plus clairement possible afin qu'il soit possible de leur offrir ensuite une sépulture décente. Créée le 25 novembre 1918, la commission nationale des sépultures présidée par le général de Castelnau fait le choix de construire de vastes nécropoles militaires. Il s'agit d'assurer « *la constitution du plus petit nombre possible des plus grands cimetières possibles* ». Entre-temps, on regroupe les dépouilles dans des cimetières d'étapes. Mais la pression des familles est forte. Elles sont nombreuses à réclamer le droit de récupérer le corps de leur cher disparu pour qu'il repose au village. Le 31 juillet 1920, une loi accordera aux ayants droit la faculté de demander « *la restitution et le transfert, aux frais de l'Etat, des corps des militaires* » tombés au champ d'honneur. Mais deux ans, c'est long. Les exhumations clandestines se sont multipliées entre-temps. Un réseau de corruption s'est mis en place : gardiens de cimetières indécents, transporteurs véreux, militaires complices, entreprises de pompes funèbres vénales. C'est la première vague des « *mercantis de la mort* ». Le trafic est lucratif, de 4 000 à 8 000 francs par soldat, vingt à quarante fois le salaire mensuel d'un

INHUMATIONS

Ci-contre : le cimetière et l'ossuaire de Douaumont, dans la Meuse, regroupent 16 142 tombes de soldats français et les restes d'environ 130 000 soldats inconnus. Page de droite : inhumation dans un cimetière militaire français. Le roman de Lemaitre raconte les spéculations sur les marchés publics des cercueils et une géniale arnaque aux monuments aux morts.



ouvrier. La scène du roman, où Pradelle aide la sœur d'Edouard à récupérer nuitamment, à la lueur des phares, un corps qu'elle croit être celui de son frère est criante de vérité.

Mais ce n'est encore qu'arnaque d'amateur. La loi de 1920 ouvre en effet la voie à des entreprises autrement plus considérables. Il y a entre 650 000 et 800 000 corps à déplacer, certains plusieurs fois, du champ de bataille aux cimetières de regroupement, puis du cimetière de regroupement aux cimetières nationaux ou aux sépultures familiales. Des entreprises s'engouffrent dans la brèche. Les marchés attribués par adjudication font la fortune de quelques-uns. Dénoncées dès 1922, les exhumations militaires agitent la vie publique tout au long des années 1920. On dénonce pêle-mêle les marchés truqués, les profits énormes et même la qualité catastrophique des prestations fournies. En 1926, éclate le scandale de Mareuil-le-Port. Des dépouilles ont été égarées. On a mis ensemble des restes de soldats allemands et de soldats français. Scandale dans le scandale, les fournisseurs de cercueils sont accusés de malfaçons. Ils s'étaient engagés sur des qualités et des tailles. Mais des cercueils de pin mal rabotés s'ouvrent pendant les transports. D'autres, trop petits, imposent de plier les cadavres, parfois même de les décapiter. Le 25 janvier 1930, *L'Heure* rapporte en ces termes le contenu du dossier d'instruction ouvert à la suite d'une plainte pour escroquerie : « *Ce ne sont que corps perdus, oubliés, profanés, confondus, des os coupés à coup de bêche, des crânes empilés, cinq mains dans le même cercueil, pas de pieds dans l'autre, ici des godillots vides pour faire du poids, là de la terre vierge.* » Peu de procédures aboutissent. Le scandale des inhumations s'achève par la reprise en régie du service après enquête de la commission des marchés et spéculations. Celui des cercueils par la condamnation symbolique de comparses, le

sous-intendant Bézombes et l'adjudant Droz en poste au service de l'état-major militaire.

Autant dire qu'est parfaitement crédible l'escroquerie montée par d'Aulnay-Pradelle qui se refait une fortune en vendant des cercueils d'un mètre trente au prix de ceux d'un mètre quatre-vingt. Pourtant, la lecture d'*Au revoir là-haut* laisse un sentiment de malaise. Quelque chose sonne faux. Ce n'est pas tant l'arnaque montée par Maillard et Péricourt. Leur trafic de faux monuments aux morts relève certes de la fiction. Il n'a jamais existé. Mais cela aurait pu être. Ici, toute liberté peut rester à l'imagination. Le ton et le style des prospectus de deux apprentis spadassins, signés par un académicien fictif, sont ceux de l'époque, ampoulés et pompeux.

Non, si l'on n'adhère pas, c'est à cause de maladresses de style, de détails qui détonnent et surtout d'un parti pris idéologique qui brouille l'ensemble du propos.

Un cliché sinon rien

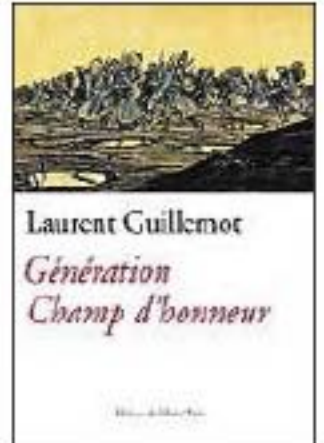
Dans la presse, Pierre Lemaitre revendique l'héritage du *Voyage au bout de la nuit*. Mais écriture à la va-vite et vocabulaire des faubourgs ne suffisent pas à faire un chef-d'œuvre. Chez Céline, le négligé porte le frac; chez Lemaitre, il dit simplement le souillon. Les mots ne disent qu'eux-mêmes. Les métaphores sont convenues. Aucune effusion de sens ne jaillit du télescopage des sons. Quant aux descriptions, elles sont d'une confondante platitude. On dirait des planches de bande dessinée. L'écrivain se fait cartooniste et le roman graphic novel. Ce qui règne en maître, c'est le cliché. Un exemple, la description du général Morieux : « *Fusionnez les portraits de Joffre et de Pétain avec ceux de Nivelle, de Gallieni et de Ludendorff, vous avez Morieux.* » En clair, feuillotez votre livre d'histoire et débrouillez-vous! Pour pimenter le tout, l'auteur met

ET AUSSI...

Génération champ d'honneur. Laurent Guillemot

Auriat, dans la Creuse, un petit village, celui de la famille de l'auteur. En 1911, il comptait 589 habitants. Sur le monument aux morts de 1914-1918, 37 noms : un homme mobilisé sur trois a été tué, plus du double de la moyenne nationale. A ces morts au champ d'honneur, ce livre est consacré. Pour chacun d'eux, une riche notice et une carte élaborées à partir d'archives, de journaux de marche de régiment, de souvenirs. Mais loin d'être une collection de destins parallèles, c'est toute la guerre que raconte à lui seul ce petit monument aux morts dont les noms se gravent dans la mémoire du lecteur. Car le premier tué l'est le 24 août 1914 et le dernier est mort des suites de ses blessures le 22 mars 1919. Presque tous fantassins, ils ont participé à tous les combats, sur tous les fronts d'Ypres à Salonique. Une démarche neuve et rigoureuse, un hommage sobre et noble. *FV*

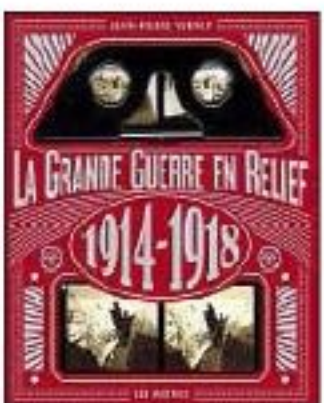
Editions de Fallois, 334 pages, 19 €.



13
HISTOIRE

La Grande Guerre en relief Jean-Pierre Verney

La stéréoscopie fut l'une des passions de l'époque. Les éditions des Arènes ont eu la bonne idée d'assortir la publication d'un album richement illustré, qui retrace, année après année, la vie quotidienne sur le front comme à l'arrière à la manière d'un magazine, de 35 clichés en relief accompagnés de lunettes en acier permettant d'en apprécier le détail et la profondeur. La guerre de 14 en 3D. *MDJ*
Les Arènes, 176 pages, 29,90 €.





ET APRÈS... Des mutilés de la Grande Guerre équipés de prothèses. « Au revoir là-haut est le grand roman de l'après-guerre de 14, lit-on sur la 4^e de couverture, (...) de l'Etat qui glorifie ses disparus et se débarrasse de vivants trop encombrants. » L'un des héros de Lemaitre est une gueule cassée. Marc Dugain avait déjà consacré à ces survivants un beau roman, *La Chambre des officiers*.

dans la bouche de ses personnages des expressions d'un anachronisme stupéfiant. Le père d'Edouard s'interroge sur « les préférences sexuelles » de son fils et sa fille sur le « père problématique » : en 1920 !

Une foule de microscopiques inadver-
tances empêche d'entrer pleinement dans l'histoire. Deux exemples : une partie du livre se déroule au Jockey, dont chacun sait qu'il est l'annexe du faubourg Saint-Germain. Sous la plume de Pierre Lemaitre, cela devient en 1918 un repère d'affairistes où prospèrent les « mercantis de la mort » et les arrivistes de tout poil. La naissance n'y joue plus aucun rôle. Il semble même que l'auteur le confonde avec le Rotary. Quant à la vie dans la bonne société, elle ne ressemble en rien à ce qu'elle était dans les années 1920. La bonne à tout faire remplace « le personnel ». Elle accueille les invités, offre des rafraîchissements, dresse le couvert, fait les chambres. C'est tout juste si elle n'est pas cuisinière. Alors qu'on servait encore en gants blancs, qu'on portait parfois la livrée et que le service de table était privilège d'homme, Péricourt, le grand capitaine d'industrie, porte la casaque du petit-bourgeois. Le train de maison de son hôtel de la plaine Monceau est celui d'un boutiquier du faubourg Saint-Jacques. Vétilles, diront certains. Sans doute, mais qui rendent irréal tout le reste.

Lutte des classes

Ce n'est pas ce qui déçoit le plus dans ce livre, pourtant. Ce qui fausse tout, c'est qu'il est littéralement hanté par la lutte des classes. Tous les puissants, bourgeois, industriels, élus, hauts fonctionnaires, officiers sont de franches canailles. Passons sur les clichés :

« l'éternelle lutte entre les artistes et les bourgeois » ; « le patron, c'est celui qui commande, on l'appelle aussi le client. Ou le roi, c'est pareil » ; « les hommes riches épousent de jolies femmes qui font de beaux enfants »... Le vrai hic, c'est le personnage d'Aulnay-Pradelle. Que ce soit un aristocrate désargenté, cynique et malfaisant, rien à dire. Il y en a eu, il y en aura. Qu'il soit totalement caricatural, de l'usage de la badine au port du monocle, pourquoi pas ? Qu'il ait tous les traits du nouveau riche, méprisant, goujat, vulgaire, c'est déjà plus malheureux. Mais ce qui dérange vraiment, c'est qu'il n'a rien de commun avec les grands « mercantis de la mort » évoqués précédemment. Ceux qui ont monté les escroqueries aux exhumations étaient des hommes de sac et de corde, qui avaient trouvé dans les troubles de l'époque l'occasion d'amasser de fulgurants trésors. Ils s'appelaient Albert Barrois ou Marius Perret. Ils avaient bâti des empires, immeubles, lotissements, villas. Comble de la honte, Barrois avait même acheté la propriété des parents de Guynemer, l'as de l'escadrille des Cigognes. C'était, disait la presse d'alors, des « entrepreneurs de fortune », l'un « ancien danseur », l'autre « courtier d'assurances failli ». Mais pas des grands seigneurs décaqués ! Encore moins de grands seigneurs meurtriers.

La vraie pierre d'achoppement se situe là. Tout tourne autour de l'assassinat commis par d'Aulnay-Pradelle. L'épisode est totalement invraisemblable. Interrogé sur ce point, l'auteur de *Fusillés pour l'exemple*, le général André Bach, l'un des meilleurs experts de la justice militaire, déclare sans hésitation « qu'aucun cas de ce type ne figure, à [s]a connaissance, dans les archives ». Il dénie

toute crédibilité à la scène. Il y a eu des exécutions sommaires dans le feu de l'action, au début de la guerre surtout. Il y a eu des attitudes limites en 1918. Ainsi d'un chef de bataillon qui a exécuté l'un de ses hommes, détrousseur de cadavres. Mais d'assassinats gratuits, jamais. Et le général Bach d'ajouter que l'officier qui aurait agi ainsi aurait couru des risques énormes : « A l'époque, les hommes étaient trop aguerris. Ils n'auraient pas hésité à abattre celui qui les aurait mis en danger de la sorte. » A trop charger son personnage, Pierre Lemaitre le rate. Au lieu d'en faire un être de chair auquel on puisse croire, il en fait la marionnette de ses préjugés.

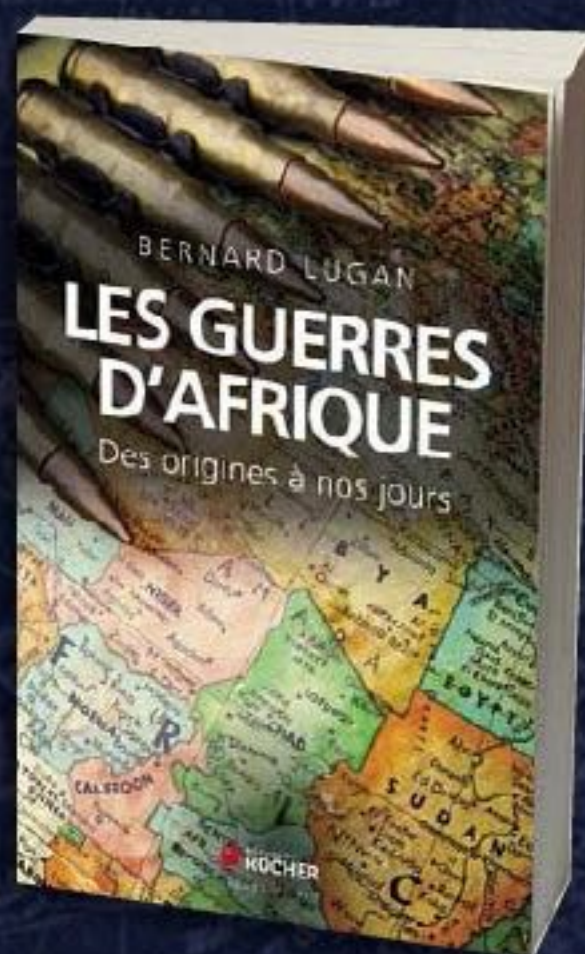
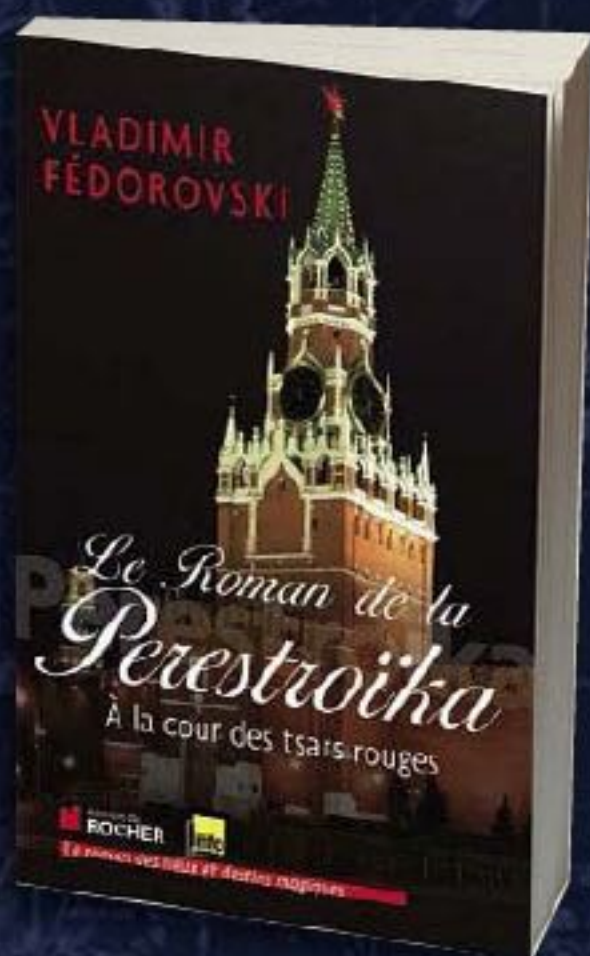
C'est dommage. Il y a quelque chose de réjouissant, de jubilatoire, d'énorme dans l'escroquerie des consorts Maillard et Péricourt. A certains moments, on se croirait presque chez Marcel Aymé. Mais l'illusion retombe vite. Aveuglé par ses partis pris, Lemaitre manque sa charge. Pour sabrer les grandeurs d'établissement, il aurait dû porter le dolman. Manque de chance, il a choisi la défroque du sans-culotte. *J*

AU REVOIR LÀ-HAUT Pierre Lemaitre



Albin Michel
576 pages
22,50 €

L'Histoire a rendez-vous au Rocher



Retrouvez notre actualité
sur notre page Facebook



éditions du
ROCHER

www.editionsdurocher.fr



VERSAILLES RIVE DROITE

Dans son *Dictionnaire amoureux de Versailles*, Franck Ferrand affiche sa préférence pour le Versailles de Louis XIV sur celui de Jeff Koons.

A l'origine de sa passion, il y a un livre. Franck Ferrand devait avoir 7 ou 8 ans lorsque sa mère, un soir où il était rentré de l'école enthousiasmé par une leçon sur Louis XIV, avait exhumé d'un placard un manuel pédagogique sur la cour du Roi-Soleil : ce livre avait été offert comme prix d'excellence, en 1957, dans un collège à la mode d'alors. C'est dans ce volume de 160 pages, illustré en noir et blanc et signé par un auteur de second ordre qui se complaisait dans l'anecdote royale, que le jeune Ferrand a découvert Versailles. A 11 ans, en 1978, il effectue sa première visite du château, « *attendue et préparée comme un pèlerinage* ». Il en revient déçu, car il n'a retrouvé ni les décors ni l'ambiance de solitude que lui faisait miroiter son manuel. Il s'accroche toutefois : décidant de combler la distance entre ses rêves et la réalité, le futur historien se promet de tout apprendre du palais et de son histoire. « *Je sentais qu'entre Versailles et moi, ce n'était encore que le début d'une aventure amoureuse* », se souvient Franck Ferrand. Trente-cinq ans plus tard, cette passion qui n'a jamais cessé éclate dans le *Dictionnaire amoureux de Versailles* qu'il vient de faire paraître.

Diplômé de Sciences-Po et de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, où il a obtenu, sous la direction de Guy Chaussinand-Nogaret, un spécialiste du XVIII^e siècle, un DEA d'histoire sur la cour de Louis XV, Franck Ferrand avait déjà publié une dizaine d'essais et de romans historiques. Deux d'entre eux concernent directement Versailles : une monographie consacrée au destin du domaine royal depuis la Révolution de 1789, *Ils ont sauvé Versailles* (Perrin, 2003), livre réédité en poche sous le titre *Versailles après les rois* (« Tempus », 2012), et une biographie de celui qui fut un des plus grands conservateurs en chef du château, Gérard Van der Kemp, *Un gentilhomme à Versailles* (Perrin, 2005).

Mais Franck Ferrand s'est fait connaître du plus grand nombre en devenant, à la radio et à la télévision, un « *passer d'histoire* », expression qu'il revendique. Reprenant une tradition naguère illustrée par André Castelot et Alain Decaux, il se donne pour objectif de faire comprendre le passé au plus large public, en lui faisant découvrir les grands épisodes heureux ou tumultueux de notre histoire, ainsi que les figures symboliques de jadis. Ajoutons

que l'animateur pratique cet exercice sans céder à la doxa historique dominante, ni aux préjugés idéologiques en vogue, habitude qui lui vaut quelques inimitiés chez ceux qui, se targuant de vigilance, aimeraient régenter les esprits.

Depuis 2003, on entend ainsi la voix de Franck Ferrand sur Europe 1, au cours d'émissions quotidiennes ou hebdomadaires. Actuellement, il y anime « *Au cœur de l'histoire* », une émission diffusée du lundi au vendredi, en début d'après-midi. Sur France 3, depuis 2011, il présente « *L'Ombre d'un doute* », une émission en prime-time. C'est sur France 5, où il a raconté un temps *L'Histoire du monde*, une série de documentaires-fictions, qu'a été diffusé *Versailles retrouvé*, un documentaire conçu et écrit par lui.

A la fois en raison de son inépuisable ferveur pour le sujet, mais aussi de ses travaux d'historien et d'animateur de radio et de télévision, Franck Ferrand disposait de la légitimité nécessaire pour inscrire son nom sur la couverture d'un *Dictionnaire amoureux de Versailles*. Obéissant aux règles de la célèbre collection, l'ouvrage constitue une libre initiation au château de Versailles, celui d'hier ou d'aujourd'hui : comme d'habitude, l'entreprise laisse toute sa place à la subjectivité de l'auteur, qui a maintes occasions, dans ces pages, d'exprimer ses dilections ou ses réserves concernant Versailles.

« *Il me semble, écrit Franck Ferrand, que le rôle des journalistes et des passeurs d'histoire que nous sommes est, si possible, de ranimer l'intérêt du public pour les grandes choses, non*





AUX MARCHES DU PALAIS

Le château de Versailles vu depuis la pièce d'eau des Suisses. Franck Ferrand plaide pour un décryptage de cet ensemble palatial qui s'affranchisse de la prétention à faire découvrir un « Versailles caché ».

de flatter sa propension éventuelle aux petites. » L'historien s'insurge, en effet, contre la mode prétendant dévoiler un Versailles « caché ». Non qu'il nie l'intérêt de voir les parties du palais qu'on ne visitait pas naguère, mais à condition de ne pas tout mettre sur le même plan et d'en venir à préférer, sous prétexte d'originalité, des « petites pièces sans grâce » aux « cabinets aux boiseries sculptées ». « Faisons revivre, insiste Franck Ferrand, les beaux débats d'architecture qui présidèrent aux campagnes de construction et de transformation du château; renouons avec l'intelligence des lieux (...); tentons de percer les significations successives, parfois concomitantes, de cet ensemble palatial – autrement dit : renouvelons le sujet autant que faire se peut! Mais de grâce, cessons de prendre pour des enfants les lecteurs et les spectateurs, en leur promettant un accès inédit, privilégié, à je ne sais quelles coulisses cachées. »

Amoureux de Versailles, l'auteur n'est pas aveugle : il remarque les défauts de cet ensemble majestueux, par exemple « l'imparfaite imbrication des façades de brique, côté ville ». Pour autant, il ne s'appesantit pas sur cet aspect, se livrant sans honte à un exercice d'admiration. Versailles fut la traduction architecturale d'une certaine idée de la monarchie française. Certains, tout en se comptant parmi les amateurs de l'esthétique louis-quatorzième, veillent à marquer leurs distances vis-à-vis du système politique auquel présidaient les Bourbons. Franck Ferrand, lui, n'a pas de ces pudeurs et confesse, à propos du Versailles écrit par Jean de La Varende, que la nostalgie de l'Ancien Régime du vicomte normand lui « parle ». Il s'insurge, dans le même esprit, contre les faux témoignages de la période révolutionnaire qui prétendaient que Louis XVI, à la chasse, s'amusait à prendre pour cibles les chiens et les chats, rappelant l'importance des animaux domestiques aux yeux de la haute société qui vivait à Versailles.

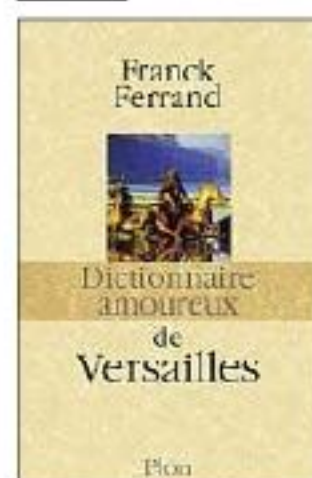
Pour autant, Ferrand, en historien honnête, ne cherche pas à minimiser le coût de la construction du château et de ses satellites de Trianon et de Marly : environ 68 millions de livres tournois, soit l'équivalent, à l'époque, de cinq années d'investissements lourds dans l'armement naval (une cinquantaine de grands navires) : « ce qui n'est tout de même pas rien! », commente-t-il. Ce même respect scrupuleux des faits l'amène à conclure que la dispersion du mobilier aux enchères publiques, en 1793-1794, n'a pas été une braderie : les transactions atteignaient des prix qui n'étaient pas dérisoires, et ne touchaient ni les tableaux, ni les sculptures, ni les horloges,

ni même les meubles les plus somptueux. Conclusion : « ces ventes, quoique regrettables, n'ont pas été la catastrophe que l'on a dite ».

L'auteur rappelle que Napoléon a effectué d'énormes travaux à Versailles, tout comme Louis XVIII, Louis-Philippe (sur ses fonds personnels) et même la République, de la Belle Epoque aux années Malraux. De nos jours, la rationalisation du statut du domaine, désormais chapeauté par un établissement public, permet de bousculer, face aux urgences, les lenteurs administratives nationales, de même que le mécénat privé, français ou étranger, a permis de lancer des restaurations qui, sinon, attendraient encore de l'argent public.

S'il en constate les effets bénéfiques pour le mécénat, Franck Ferrand n'a pas aimé, pour des motifs esthétiques, l'exposition des œuvres du plasticien américain Jeff Koons, au cœur du château, en 2008 : « Si c'est être réac que de dénoncer un système pervers, qui fait primer l'audace sur le talent et le concept sur l'effet, alors oui, je suis réac », avoue-t-il. Il regrette que, depuis la présidence de Jacques Chirac, les autorités françaises aient renoncé à utiliser Versailles pour des solennités d'Etat. « Il est vrai, ajoute-t-il, que notre régime n'a guère de bénéfices à attendre d'une confrontation, même fugace, à l'étalon suprême de la grandeur. » Cerise sur le gâteau : le dernier article du livre, consacré à la ville de Versailles, recommande d'aller flâner du côté du marché Notre-Dame ou des carrés Saint-Louis, voire d'habiter dans ces quartiers. Franck Ferrand, décidément, ne pense pas comme tout le monde. *✍*

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE VERSAILLES Franck Ferrand



Plon
« Dictionnaire
amoureux »
558 pages
23 €

Saint Louis La Croix et la couronne

La vie de Saint Louis avait tout d'un roman d'aventures.
C'est aussi une magistrale leçon de sciences politiques.
Philippe de Villiers fait revivre avec brio l'épopée du roi croisé.

Aux portes de Tunis, sur son lit de cendres, le chef de la croisade expire : c'est le roi Saint Louis, venu d'au-delà des mers dans l'espoir de faire du pays de saint Augustin la base arrière de la reconquête de Jérusalem. Sous le brûlant soleil de Carthage, et alors que ses soldats agenouillés s'apprêtent à recueillir son dernier souffle, défilent devant ses yeux les épisodes de son règne. Après le roman qu'il a consacré l'an dernier à Charette, Philippe de Villiers fait revivre aujourd'hui avec un rare bonheur l'épopée du roi croisé. Dans une langue rendue savoureuse par l'emploi de mots hérités du parler du XIII^e siècle, rehaussée par un sens étincelant de la formule, un art consommé de la tension dramatique, il ne se contente pas de camper la silhouette singulière d'un « roi d'apogée » : il nous entraîne avec un sens du rythme exceptionnel à ses côtés dans les épisodes d'une vie aux couleurs de roman d'aventures en même temps qu'il nous fait partager ses intuitions politiques et sa mélancolie, ses enthousiasmes et ses inquiétudes spirituelles. Avec ce roman historique où tout ou presque est vrai, l'artifice littéraire est l'occasion d'une profonde méditation sur notre passé tout autant qu'un moyen d'atteindre à une vérité inaccessible à la science scrupuleuse des historiens de métier : celle qui nous permet d'entrer, avec l'un des personnages fondateurs de notre histoire, dans l'intimité d'un dialogue d'âme à âme.



© BRUNO KLEIN/ALBIN MICHEL

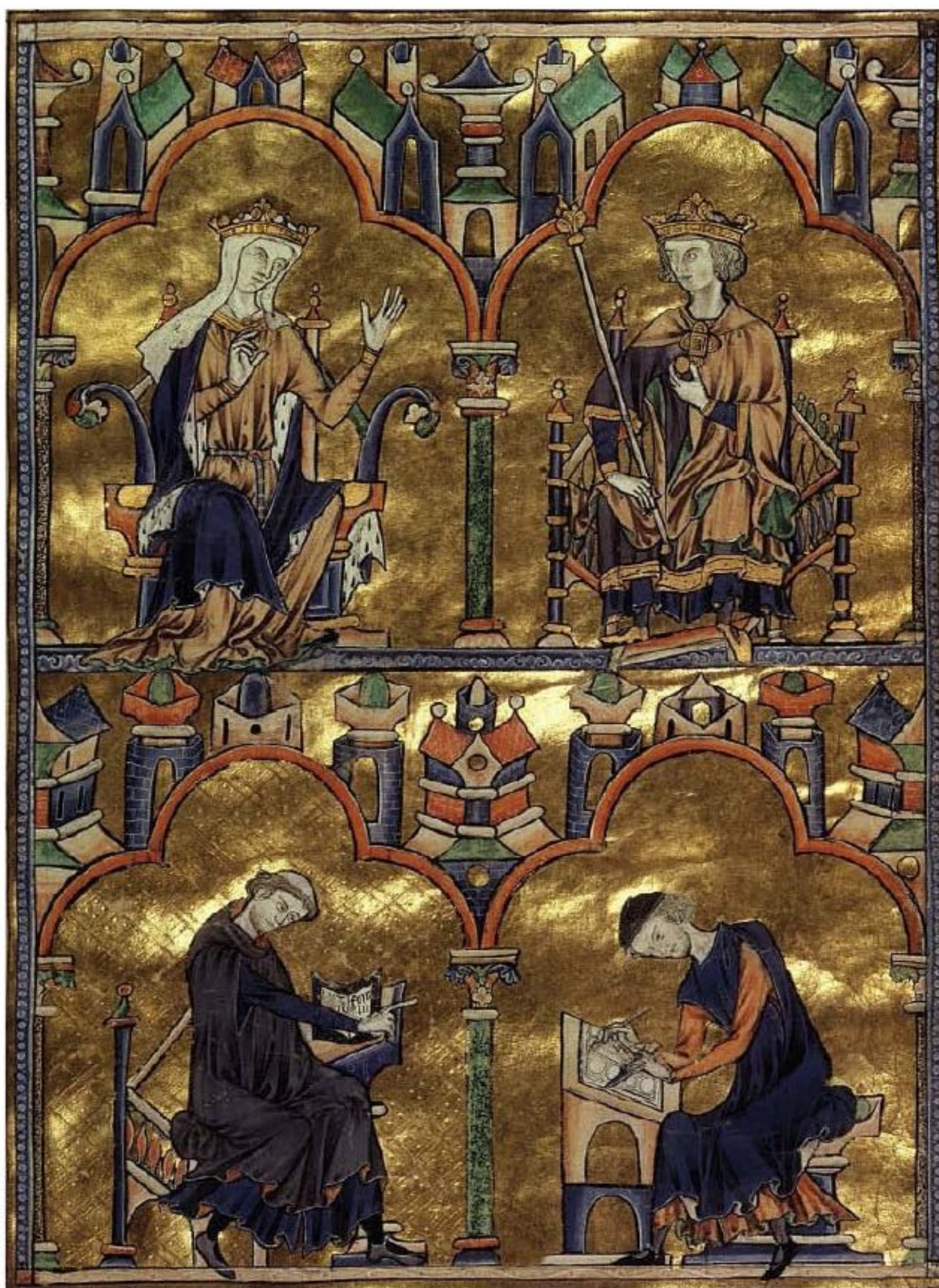
Après *Charette* en 2012, vous consacrez un nouveau roman à Saint Louis. Comment en êtes-vous venu à écrire sur les grandes figures de notre histoire ?

Parce que je suis habité par l'idée que les peuples qui oublient leur histoire sont condamnés à en revivre les pages les plus tragiques. J'ai conçu le Puy du Fou comme un livre d'histoire à ciel ouvert, un poème. Au cœur de ce poème, j'ai inscrit la Cinéscénie animée par ses 1200 acteurs. Un jour, m'est venue l'idée de poursuivre cette œuvre par la plume. J'ai voulu écrire une Cinéscénie littéraire sur le « grand brigand de la Vendée », Charette. Le succès a

conduit mon éditeur à m'encourager à donner une suite à ce premier livre. Après avoir raconté la fin de l'ancienne France, j'ai donc entrepris d'en retracer la fondation, avec la vie de Saint Louis. J'ai utilisé de l'encre en 3D pour donner du relief à chaque chapitre, y compris en utilisant le vocabulaire du XIII^e siècle, cette langue chantante, où chaque mot est porteur d'image, pour tenter de camper un personnage qui ne soit pas une abstraction, un souvenir, un prétexte, mais un homme en chair et en os, et permettre ainsi au lecteur de croiser son regard et de toucher son âme, de vibrer avec lui au gré des aventures et des rencontres extraordinaires qui ont ponctué sa vie.

Il s'agit d'un roman, puisque le livre est écrit à la première personne, et qu'il nous fait entendre la voix de Saint Louis. Pour autant, tous les faits et tous les personnages sont véridiques. Quelle part avez-vous laissée à l'imaginaire ?

Ce n'est pas un roman né de mon imagination : c'est la vie de Saint Louis qui est un roman. Je l'ai retranscrite de manière scrupuleuse, comme un moine copiste. J'ai lu environ deux cents livres qui représentent l'essentiel de ce qui a été écrit sur lui depuis le XVII^e siècle, de Le Nain de Tillemont à Jacques Le Goff. Je suis allé, surtout, vers les mémorialistes



LE MIROIR DES PRINCES

Enluminure figurant le roi de France Louis IX (*en haut, à droite*), sa mère, Blanche de Castille (*en haut, à gauche*), un enlumineur et un copiste (*en bas*), 1250 (New York, Pierpont Morgan Library). Supervisée par sa mère, l'éducation de l'enfant roi fut confiée à un dominicain, Vincent de Beauvais. Elle reposait sur trois piliers : la piété, les exercices du corps et l'apprentissage de l'histoire.

et les chroniqueurs : ceux qui l'ont connu, qui l'ont accompagné, qui ont recueilli de son vivant ses paroles. Saint Louis a ceci de particulier qu'après les aphorismes qu'on prête à Charlemagne, il est le premier roi d'Occident qui nous parle : le premier dont les chroniqueurs aient saisi les propos sur le vif et nous les aient retransmis. Je me suis seulement permis d'imaginer ses pensées, ses conversations, en prolongeant ce que nous en ont rapporté les témoins, notamment en reconstituant les trois dialogues qui sont en quelque sorte au cœur de mon livre : l'entrevue avec le pape Innocent IV à Cluny, le dialogue avec la sultane pendant sa captivité en Egypte, le souper avec saint Thomas d'Aquin au Louvre.

Né en 1214, Saint Louis s'est retrouvé roi à 12 ans. Quelles influences se sont exercées sur sa jeunesse ?

Saint Louis a peu connu son père, Louis VIII, qui a passé son temps en Angleterre puis dans le Midi et n'a régné que trois ans. Il a été en revanche marqué par ses deux grands-pères. Son grand-père paternel était le roi Philippe Auguste, qui avait remporté, en 1214, l'année de sa naissance, la grande victoire de Bouvines sur les forces coalisées de l'Angleterre et de l'empire, avec l'appui des milices communales. Il aimait beaucoup son petit-fils, qu'il surnommait le « petit Charlemagne ». Il lui a transmis la leçon de Bouvines : « Protège les pauvres, ils te protégeront. »

Son grand-père maternel était le roi Alphonse VIII de Castille, qui avait été le premier espagnol à faire reculer les Maures en remportant, en 1212, la bataille de Las Navas de Tolosa. La méditation de son exemple l'a entretenu dans l'idée que le roi devait être le bouclier de la chrétienté devant l'avancée de l'Islam. Elle n'a pas été étrangère à l'esprit de croisade qui l'a habité toute sa vie.

La troisième influence est plus diffuse : c'est celle qu'a exercée sur lui la figure de Charlemagne. Par sa grand-mère, Isabelle de Hainaut, femme de Philippe Auguste, dont il était, paraît-il, avec son « *chef inondé de blondeur* », le vivant portrait, Saint Louis descendait des Carolingiens. Philippe Auguste l'a convaincu qu'à son



image, il devait être pénétré de l'idée qu'il n'avait pas de supérieur temporel dans son royaume.

Mais l'influence principale est naturellement celle qu'a exercée sa mère, Blanche de Castille. Régente du royaume jusqu'à sa majorité, elle a supervisé son éducation.

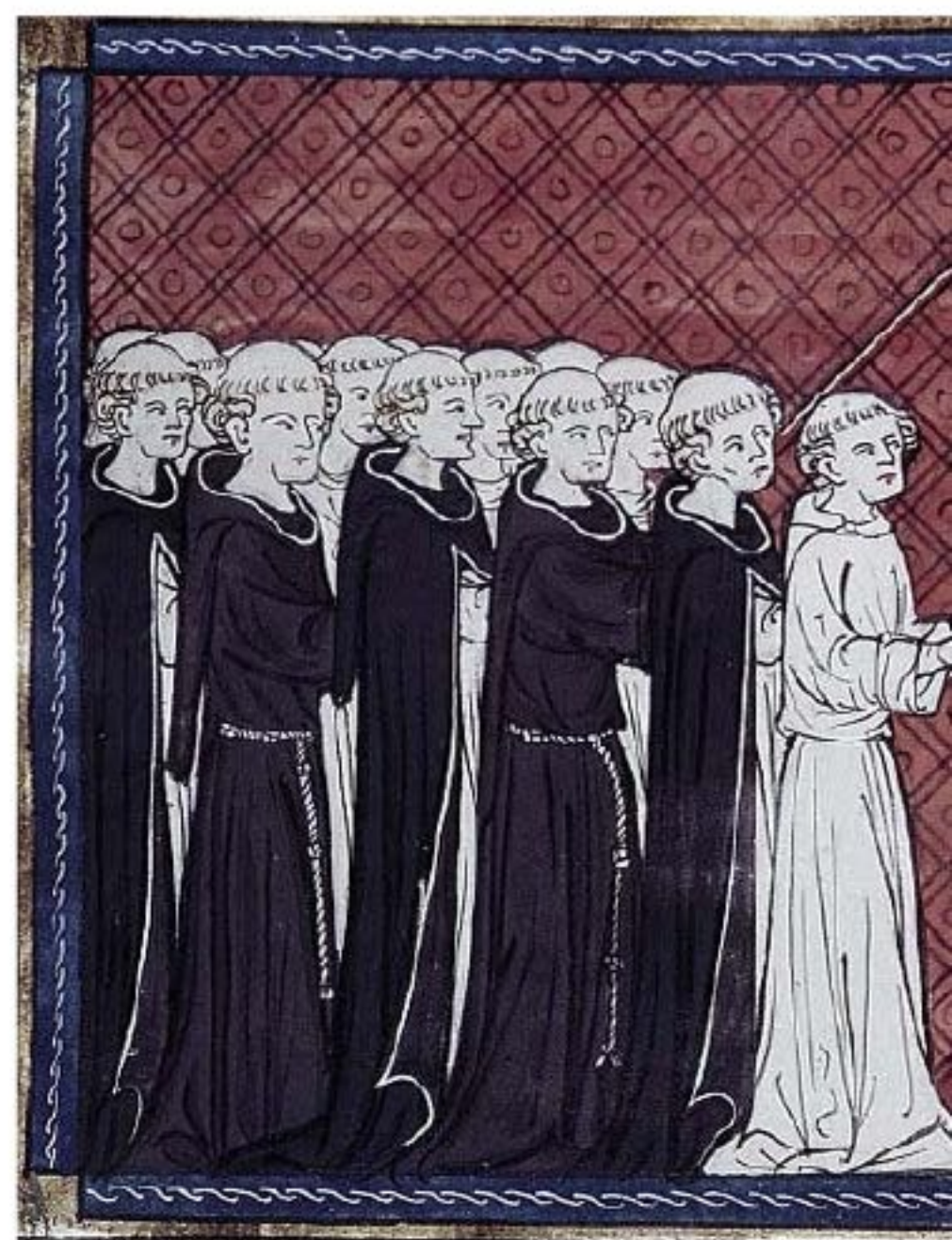
En quoi celle-ci a-t-elle consisté ?

Blanche lui a donné le sens des pétales trifoliés des fleurs de lys des armes de France : la foi, la chevalerie et la sagesse. Elle lui a appris à cultiver ces fleurs de seigneurie en rendant d'abord grâce à Dieu « pour le jour, pour le midi et pour la nuit » par l'assistance quotidienne à la messe et la récitation des heures canoniales; en pratiquant ensuite les exercices du corps qui feraient de lui un « preux » habile à la lance et à l'épée; en formant enfin son discernement par la méditation des exemples du passé transcrits dans des recueils qu'on appelait les « Miroirs des princes ». Cela supposait l'apprentissage de l'histoire sainte et de l'histoire de France comme de celle de la chrétienté. Blanche professait qu'un roi illettré n'était qu'un âne couronné. Elle

se rendait tous les jours au couvent Saint-Jacques, où elle avait installé, non loin du Louvre, les frères dominicains. Elle avait fait de l'un d'entre eux, Vincent de Beauvais, une sorte de précepteur du roi enfant. Celui-ci lui avait transmis l'une des règles d'or de son ordre : qu'il ne fallait pas avoir peur de la science parce que la foi éclaire la science tandis que la science éclaire la foi.

Cela préfigurait le rôle majeur qu'allaient jouer les ordres mendiants pendant son règne...

Saint Dominique meurt en 1221, saint François d'Assise en 1226, l'année du sacre de Saint Louis. Blanche avait été très marquée par la figure de Dominique de Guzmán, qu'elle avait rencontré en Espagne. Elle a favorisé l'installation en France des Cordeliers (Franciscains) et des Jacobins (Dominicains), les a encouragés et aidés. Il semble qu'elle ait compris très tôt le caractère extraordinairement novateur de leur règle. Dans un monde où les hiérarchies sociales reposaient sur la possession de la terre, où les évêques étaient des barons de la crosse, où les moines avaient des serfs et des vassaux, où le pape Innocent IV proclamait lui-même qu'il lui fallait « posséder pour ne pas être possédé », les ordres mendiants représentaient une formidable rupture. Insoucieux des reproches de paresse et d'hypocrisie qui leur sont faits, les Franciscains irriguent l'Eglise de sa sève première en revenant à la pauvreté évangélique. Libérés de la préoccupation d'agrandir les domaines de leurs couvents, et choisissant de n'avoir, en France, que le Rhône, l'Escaut, la Meuse et l'Océan pour cloître, les Dominicains se consacrent tout entiers à l'« autre labeur », le travail intellectuel qui leur permet d'apporter à l'Eglise la richesse d'une théologie renouvelée, avec saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Saint Louis grandit dans la mouvance de ces nouveaux moines pour lesquels l'idéal réside dans la contemplation de l'invisible, la recherche



d'une lumière destinée à être répandue dans le monde pour l'éclairer. C'est le terrain sur lequel va s'enraciner sa personnalité et qui va lui permettre de devenir, avec la maturité, un roi d'apogée.

En quoi cette formation s'est-elle traduite dans sa manière de régner ?

Blanche lui avait enseigné qu'un roi était le premier débiteur de son royaume, qu'il appartenait à un lignage qui remontait, mystiquement, au roi David, et dont il n'était que le dernier héritier. Elle avait déposé dans sa jeune conscience la conviction qu'il lui appartenait, d'abord, d'être pitoyable aux nécessiteux. Saint Louis a reçu, à travers elle, une formation augustinienne. Celle-ci a consisté à lui apprendre que les hiérarchies de la cité terrestre devaient se concilier avec l'égalité des enfants de Dieu. Qu'il serait, en ce monde, le suzerain de ses vassaux, le souverain de ses sujets, mais qu'il ne devrait jamais oublier qu'il était aussi, dans un autre ordre, le serviteur du serf. Seigneur et serviteur : tout le règne de Saint Louis a manifesté l'art royal de concilier ces contraires, d'allier le dépouillement avec la majesté, la puissance avec la miséricorde. Ce qui rend sa figure unique et admirable, c'est cela : le discernement, la sagesse, le sens de la justice qui lui ont





LA PARTANCE Ci-contre : départ de Saint Louis pour la 7^e croisade, en 1248. Miniature des *Grandes Chroniques de France ou de Saint-Denis*, 1325-1349. Page de gauche : portrait du roi en majesté. Miniature du *Registre des ordonnances de l'hôtel du roi*, vers 1320.

permis d'être un roi de pauvreté sans rien perdre de sa dignité, un guerrier pacifiste, un prud'homme plutôt qu'un dévot. Les mendiants ont fait naître sous ses yeux d'enfant un monde nouveau en allant aux sources de l'Évangile. Lui va chercher la sève de la monarchie. Il la trouvera dans l'accomplissement de son devoir de justice, dans son rôle d'apaiseur des conflits, dans le gouvernement des arts. C'est sous son règne que, rendu à la paix (cette «*tranquillité de l'ordre*» chère à saint Augustin) par la mise au pas des barons, le pays se couvre du manteau de nos cathédrales, à Paris, à Amiens ou à Laon, qu'est sculpté l'ange au sourire de Reims et que l'Université de Paris, dont les Dominicains forment le cœur battant, rayonne dans le monde entier.

Roi dévot, n'a-t-il pas fait passer ses aspirations spirituelles avant son devoir d'état de souverain ?

Saint Louis était convaincu que la grandeur de la France, sa prospérité, son salut tenaient à l'acceptation de ses devoirs de protectrice de la chrétienté. Il savait qu'un royaume temporel qui n'est pas irrigué par le spirituel n'est qu'un corps sans âme, sans esprit et sans souffle. Qu'on ne peut durablement fonder un pouvoir, susciter la confiance et l'obéissance qui lui

sont nécessaires hors du principe selon lequel tout pouvoir vient de Dieu. Saint Louis a cultivé, fortifié, épanoui une conception du pouvoir qui en fixe les justes limites et en fournit les seuls véritables contrepoids : le lien avec le sacré et le lien avec la famille. Il connaît sa petitesse dans sa haute mission face à Celui dont il ne tient le pouvoir que par délégation. Il est l'oint, le *christos*, choisi pour accomplir les volontés divines. A l'ombre du grand arbre de son lignage, il est à la fois petit héritier et grand débiteur. Le roi est même à ses yeux deux fois débiteur : de l'héritage reçu et de celui qu'il lui revient de transmettre. Il est le Dauphin de tous les Dauphins à venir.

Cela peut sembler aujourd'hui difficile à comprendre puisque nous vivons au contraire sous une autorité qui a coupé tout lien avec le sacré et avec la famille. On ne peut pas dire que cette « libération » ait conduit le pouvoir moderne à faire des étincelles : Saint Louis voulait réunir *auctoritas* et *potestas* ; aujourd'hui, la *potestas* est à Bruxelles, l'*auctoritas*, dans les médias. Ce pouvoir impuissant, qui n'a plus d'origine et plus de dette, se considère en revanche comme sans limite : c'est ce qui le conduit à dissocier la loi positive de la loi naturelle. La vraie limite au pouvoir ne réside pas dans les précautions institutionnelles, comme Montesquieu l'a

naïvement cru : la vraie limite au pouvoir tient à l'enracinement dans le sacré, dans le temps, dans les affections, dans quelque chose de plus grand que soi qui vous presse et vous juge. Lorsque Saint Louis part pour sa seconde croisade, il donne à ses conseillers qui restent au Louvre et qui vont garder le sceau d'absence cette consigne : «*N'oubliez jamais quand vous jugerez que vous serez un jour jugés par Celui qui juge toute justice.*»

On lui a souvent reproché une paix trop généreuse avec l'Angleterre, qui l'a conduit à rétrocéder des territoires conquis par son grand-père Philippe Auguste, et qui serviront de base à l'ennemi durant la guerre de Cent Ans.

Saint Louis s'est souvenu de l'une des leçons de sa mère, qui lui avait confié que Philippe Auguste avait sans doute commis une faute après Bouvines. Au lendemain de son immense victoire, il avait humilié les Anglais en leur reprenant tous leurs territoires au nord de la Loire. «*A la guerre*, disait la reine Blanche, *il ne faut jamais prendre son reste.*»

Saint Louis a compris et mis en œuvre la leçon : en acceptant de rendre au roi d'Angleterre, Henri III, des terres qu'il n'était nullement obligé de lui céder, le Limousin, le Périgord, une partie de la Saintonge, du Quercy et de l'Agenais, il a scandalisé ses conseillers. Les terres que je lui donne, leur a-t-il répondu, «*je ne les lui donne pas pour choses dont je sois tenu envers lui. Mais je les lui donne de ma propre autorité, pour mettre amour entre mes enfants et les siens, qui sont cousins germains.*» C'est ainsi qu'il obtient, en 1259, la signature d'un traité de paix et l'hommage du roi d'Angleterre, qui vient s'agenouiller, à Paris, devant lui, comme son homme lige. Lorsque son fils aîné, Louis, mourra l'année suivante, Henri III fera le voyage pour venir porter le cercueil avec les frères de Saint Louis et partager le deuil de la famille. Entre les



LES FRANÇAIS DÉBARQUENT

Saint Louis et les croisés assiégeant Damiette en Basse Egypte en juin 1249. Miniature du Maître François in *Speculum historiale*, de Vincent de Beauvais, XV^e siècle (Chantilly, musée Condé).

Ses deux croisades seront, pour autant, des échecs.

C'est indiscutable sur le plan militaire. Même s'il surprend par son audace stratégique en débarquant en Egypte et en Tunisie, s'invitant ainsi chez l'adversaire là où on ne l'attendait pas, Saint Louis ne s'y révèle pas comme un chef de guerre hors norme. Ces échecs n'entament pourtant pas son prestige. Ils portent au loin l'idée chrétienne de Rédemption par la souffrance. Surtout, ils sont porteurs d'une métamorphose de l'idée de croisade elle-même. Saint Louis a compris sous l'influence de sa mère que l'idéal de croisade n'avait de valeur que s'il s'épanouissait dans la mission.

Face à l'invasion des Mongols, il charge le franciscain Guillaume de Rubrouck d'une mission d'évangélisation en Tartarie. Aux émissaires suspects du Vieux de la Montagne, ce chef ismaélien de la secte des Haschischins, il répond par l'envoi du frère prêcheur André de Longjumeau. En croisade, il embarque avec lui des religieux. Il s'inscrit ainsi dans la lignée de saint François d'Assise courant sur les remparts du Caire en disant aux musulmans d'Egypte : « *Je ne suis pas venu pour vous occire, mais pour vous convertir.* » Il a compris que la conquête des armes avait ses limites et qu'était sans doute venu le temps de la conquête des âmes; que le feu de la Pentecôte embraserait plus sûrement le monde que le feu grégeois des Byzantins. Lorsque la sultane le fait sortir de son cachot pour lui proposer de devenir sultan d'Egypte, elle lui demande les raisons de sa tristesse. Il lui répond qu'elle lui vient de ce qu'il n'a pas conquis ce qu'il désirait le plus et qui lui avait fait prendre la mer et abandonner son royaume : son âme et celle de son peuple. Sa vision est celle d'un roi missionnaire qui entend ramener tous les peuples de la Méditerranée à la foi chrétienne. Le samedi 12 juillet 1270, il réunit son état-major sur *La Montjoie* pour lui annoncer que Tunis est la destination de sa seconde croisade. A ceux qui s'en étonnent, il révèle que le

deux royaumes, la paix durera tout de même près de quatre-vingts ans. Cette pratique qui consiste à préférer la paix à la guerre va faire du roi de France l'arbitre de l'Occident, le roi apaiseur auquel on demandera de régler les conflits en toute justice. Il a compris, le premier, que les guerres intra-européennes étaient des guerres fratricides, des querelles de famille, estimant que la seule guerre juste était la croisade pour délivrer le tombeau du Christ.

Pourquoi la croisade ?

Il naît, le 25 avril 1214, sous le signe des croix noires, alors qu'on commémore les trépassés d'outre-mer. Il meurt les bras en croix sur un lit de cendres, configuré au Roi des rois. Sa pensée oscille entre les deux Jérusalem, la terrestre et la céleste. Sa vie aura finalement consisté à troquer la couronne de puissance contre une couronne de souffrance, à se faire roi-mendiant avant de finir roi-hostie. A

tenter de répondre à l'antique murmure christique : « *O Jérusalem.* » Aux pleurs du Christ sur la cité sainte, sur le chemin du Calvaire. Il considère que le cœur de la chrétienté n'est pas l'Occident, mais cet Orient qui a été le berceau du christianisme. Il a compris le sens du djihad. La croisade n'est pas une guerre sainte en sens contraire : elle n'est pas une guerre de conquête, moins encore une entreprise de conversion par le sabre. Saint Louis ne s'est jamais proposé de conquérir La Mecque ni d'expulser les musulmans de Jérusalem. La croisade est une reconquête, une guerre de légitime défense pour permettre aux pèlerins d'aller prier sur le lieu de la Crucifixion et de la Résurrection. Pour défendre aussi ces chrétiens d'Orient qui ne sont pas des colons, mais les descendants des premiers disciples du Christ. Saint Louis ne se place pas dans une perspective stratégique; il répond à une obligation morale.

NUNC DIMITTIS

Charles I^{er} d'Anjou devant le lit de mort
de Saint Louis, à Tunis, le 25 août
1270. Enluminure tirée des *Grandes
Chroniques de France*, 1375-1379.

roi Mohamed Mostanser lui a envoyé un message lui confiant qu'il souhaitait se convertir, et qu'il lui a répondu qu'il était prêt à passer dans ses prisons le demeurant de ses jours si lui et son peuple acceptaient d'embrasser le christianisme. Le but ultime de Saint Louis, qui voit soudain l'univers s'agrandir jusqu'aux confins de la Chine, sous l'effet des invasions des Arabes, des Turcs ou des Mongols, c'est la conversion du monde.

L'homme politique que vous êtes le considère-t-il comme un modèle d'homme d'Etat ?

Saint Louis est plus que cela, un visionnaire. Il a innové pour son temps et pour le nôtre sur trois terrains : celui de la légitimité, celui de la laïcité et celui de la souveraineté.

La légitimité : il a compris, mieux qu'aucun autre, que la royauté était un service et que la première condition de l'obéissance et de la confiance des sujets envers le souverain, c'était la probité. Ce qui perd les royaumes, c'est le favoritisme, la corruption, la tentation de l'abus. Immense moment, passé inaperçu, que celui où Saint Louis donne l'ordre aux Frères mendiants de se faire enquêteurs pour réparer les abus des prévôts et des baillis. Il se tient pour comptable de leurs défaillances. Quand un bailli vole, c'est le roi qui est souillé. Quand un prévôt maraude, c'est le roi qui est coupable. Il ne veut pas que l'on dise dans la plus oubliée des chaumières : « *Il est parti avec ses soucis, mais sans les nôtres.* » Il a senti qu'il n'y avait pas de légitimité sans confiance, et que celle-ci reposait sur le fait qu'un peuple n'ait aucun doute sur l'esprit de sacrifice qui habite ceux qui le gouvernent. La laïcité : le roi est certes le serviteur de Dieu, mais il n'est celui du pape que dans l'ordre de la foi. L'entrevue de Saint Louis avec Innocent IV à Cluny fait apparaître à quel point il a les idées claires à ce sujet. Le pape veut l'impliquer dans la querelle qui l'oppose à l'empereur Frédéric II. Lui s'efforce de les réconcilier en expliquant

au pape qu'il sort de son ordre en tentant de déposer les princes. Sa vision est celle qui sera théorisée par saint Thomas d'Aquin : le temporel et le spirituel ne peuvent s'ignorer, ils s'irriguent l'un l'autre. Mais ils ne peuvent pas non plus se confondre. Ils doivent être distincts sans être séparés. Le temporel doit certes se soumettre à l'Eglise dans le domaine spirituel, mais il est autonome dans la poursuite du bien commun.

La souveraineté, enfin : Saint Louis fonde en quelque sorte l'Etat moderne. Au pape et à l'empereur, il impose l'idée que le roi de France ne se reconnaît pas de supérieur en son royaume. A l'intérieur, il fait émerger la souveraineté de la suzeraineté. Il se comporte en roi féodal, mais il retire aux barons le droit de déclarer la guerre ; il soustrait par ses ordonnances le droit de légiférer à la coutume baronniale ; il limite à son profit le droit de battre monnaie ; il retire aux cours féodales le droit de rendre la justice. Ainsi dessine-t-il déjà les quatre attributs que les légistes considéreront comme les quatre côtés du carré de la souveraineté.

D'où vient la fascination qu'il exerce ?

Elle tient certainement pour une part à son charme physique. Il est de grande taille (six pieds de haut) avec, nous dit Joinville, des « *yeux de colombe* », un regard qui paraît voir à travers les âmes, une puissance d'attraction, un charisme qui rappellent Alexandre ou Charlemagne. Partout où il se trouve, le charme opère. Au combat, il se comporte en parfait chevalier, il paie sans compter de sa personne. Il se bat comme un lion, à Taillebourg comme à Damiette. C'est un homme d'honneur et de parole, en même temps qu'un homme de décision guidé par le souci de faire prévaloir ce qu'il appelle le « *commun profit* » sur les intérêts particuliers : au lendemain de sa libération, contre l'avis presque unanime de ses barons, il décide de rester quatre ans en Terre sainte pour y sauver



© JÉRÔME DA CUNHA/AGF-IMAGES.

les derniers bastions chrétiens battus par l'avancée de l'Islam et obtenir la libération des 12 000 prisonniers qu'il refuse de laisser derrière lui en Egypte.

Il est un roi d'altitude, qu'on regarde avec admiration, qui nous tire vers le haut, nous élève, et en même temps un personnage d'une profonde humanité, qui connaît le doute, l'amour, l'hésitation, la souffrance. Il ne ressemble à personne, mais il porte en lui une part de nous-mêmes. La raison la plus profonde de son prestige tient toutefois sans doute à ce qu'il est sublime dans la souffrance. C'est le grand poète de la déréliction. Il impressionne ses geôliers quand il est captif, ses médecins quand il est malade, sa gent quand il est blessé, son chapelain quand il prie. Il y a en lui une force insoupçonnable qui ne se dément jamais dans l'adversité. Il est toujours un ton au-dessus en dignité, en humilité, en vérité.

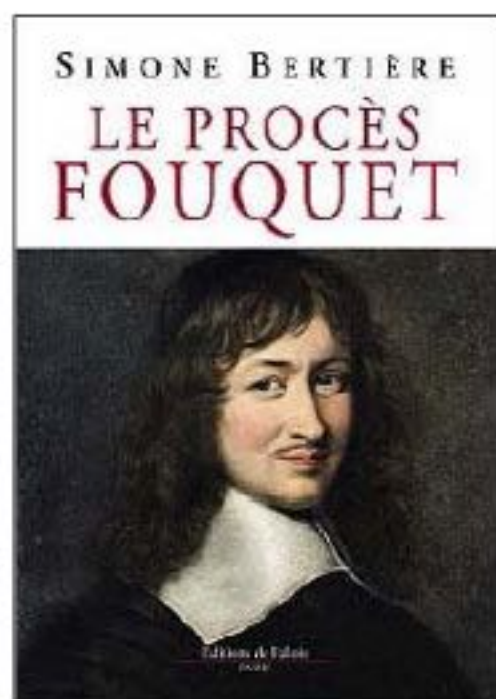
23
HISTOIRE

LE ROMAN DE SAINT LOUIS Philippe de Villiers



Albin Michel
524 pages
22 €

Par Jean-Louis Voisin, Michel De Jaeghere, Jean Sévillia,
Marie-Amélie Brocard, Philippe Maxence, Frédéric Valloire, Geoffroy Caillet,
Albane Piot, Christophe Dickès et Jean-Louis Thiériot



Accusé Fouquet levez-vous

Par Lucien Bély

Simone Bertière éclaire d'un jour
nouveau le procès de Fouquet.

Au début de l'ouvrage qu'elle consacre au procès de Nicolas Fouquet, surintendant des Finances de Louis XIV, Simone Bertière déclare : « *Je me suis fait plaisir, mais j'ai aussi beaucoup appris.* » Elle sait partager son plaisir et ses connaissances avec ses lecteurs. Voici en effet une historienne qui aime l'histoire et ne s'en cache pas : elle ne cherche à donner ni une leçon de morale ni une leçon de politique. Nous retrouvons les qualités de tous ses livres : le sérieux de l'information, la clarté de l'écriture, l'humour discret aussi. En même temps, sans s'attarder, Simone Bertière pose des questions importantes et y apporte des réponses personnelles, car la disgrâce de Fouquet constitue peut-être un tournant dans l'histoire de France.

Après une jeunesse où il s'est effacé derrière le cardinal Mazarin, le jeune roi Louis XIV surprend tout le monde en 1661 lorsqu'il annonce qu'il n'aura plus de Premier ministre. Il prépare ensuite dans le plus grand secret l'éviction du surintendant des Finances, qui est arrêté à Nantes le 5 septembre 1661. Une chambre de justice est instituée à la fin de la même année pour juger le ministre, mais le verdict final n'est prononcé que le 20 décembre 1664. Bien d'autres ont subi la colère des rois, mais Fouquet suscite une durable compassion. Il avait du charme et de l'intelligence. Il a su séduire ses contemporains, en particulier les hommes de lettres qu'il gagnait par sa générosité, ainsi que le monde de la Cour qu'il comblait de ses largesses.

Simone Bertière résiste à tant de séduction. C'est une gageure car La Fontaine a pris le risque de défendre le ministre emprisonné et la marquise de Sévigné a suivi son procès avec attention et passion. Finalement, l'opinion publique elle-même a renversé son jugement. Après avoir vilipendé le surintendant, on a fini par le plaindre : de coupable, il s'est transformé en victime, la victime d'un roi orgueilleux et de Colbert, rival affamé de pouvoir, la victime de la monarchie absolue, ce système qui aurait étouffé la France après 1661. Les plus grandes plumes, de Paul Morand à Marc Fumaroli, ont ainsi opposé le sourire plein de finesse de Fouquet à la rude majesté d'un souverain qui cherche plus à se faire craindre qu'à se faire aimer. Simone

Bertière se refuse à ne voir qu'en noir et blanc : elle ne veut pas faire, à travers l'affaire Fouquet, le procès de la monarchie de Louis XIV. Elle nourrit sa réflexion d'historienne de sa connaissance intime de cette période, elle qui a si bien écrit sur Retz, Mazarin et Condé.

Son ouvrage commence par la présentation des acteurs au moment du drame. Elle ne cherche pas à les juger, mais elle décrit leurs contradictions, leurs ambiguïtés et leurs incertitudes. Mazarin forme à la hâte un souverain qu'il a tenu à l'écart, Louis XIV a peur de ne pas être à la hauteur pour imposer son autorité, Fouquet sent depuis longtemps sa situation se dégrader et nourrit une forme de haine pour le cardinal. A chaque pas, l'auteur nous propose des vues nouvelles ou renouvelées. Simone Bertière le dit pourtant d'emblée : elle ne propose pas de découvertes, ni de document inédit. Elle utilise les sources disponibles qu'elle éclaire par les correspondances des contemporains et les Mémoires qu'ils ont écrits. Elle offre sa lecture personnelle de cette crise politique, elle cherche à comprendre ce qui s'enveloppe volontiers dans le secret.

Elle raconte dans un second temps le procès lui-même et elle se garde bien de s'enfoncer dans les débats très techniques qui en font la trame. Simone Bertière montre plutôt la transfiguration de Fouquet dont le courage, la subtilité et l'éloquence sont exacerbés par l'épreuve. Elle suit la mobilisation de ses soutiens, les magistrats et les dévots. Elle décrit l'implosion de la Chambre de justice, les maladroites du chancelier Séguier, ridiculisé par l'accusé, la démarche complexe de Lefèvre d'Ormesson qui veut éviter à Fouquet la peine de mort. Simone Bertière n'est pas sûre que Louis XIV aurait laissé mourir son ministre s'il avait été condamné à la peine capitale ; elle pense que le roi avait déjà choisi l'emprisonnement avant même la décision finale, mais elle laisse aux romanciers cette hypothèse. En tout cas, elle sait à merveille nous intéresser et nous enchanter, en retrouvant la part d'humanité derrière ces grands affrontements politiques, et son écriture sans préjugés, sans pesanteur, est la vie même. *J*

Le Procès Fouquet, par Simone Bertière, Editions de Fallois, 334 pages, 22 €.

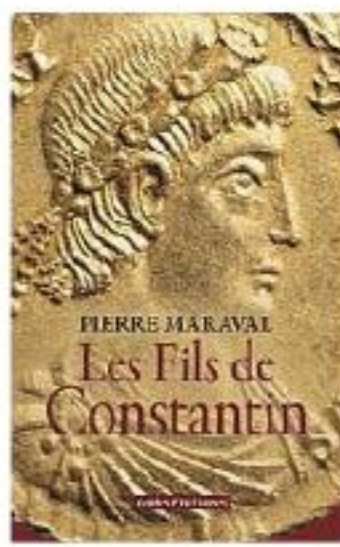


L'Art romain. Des conquêtes aux guerres civiles

Gilles Sauron

C'est quasi un manifeste que propose Sauron, l'un des meilleurs spécialistes actuels de l'art romain, de ceux qui connaissent aussi bien la littérature que la peinture, l'histoire que l'architecture. S'élevant contre des auteurs « *trop exclusivement tournés vers la vie matérielle des sociétés anciennes et la sphère politique* », il propose une synthèse claire et érudite, intelligente et superbement illustrée sur l'une des périodes les plus importantes de Rome : celle où la République oligarchique se constitue un empire territorial et verse dans le chaos des guerres civiles. En même temps, Rome est confrontée à l'hellénisme, à sa science, ses philosophies et ses arts. Comment le vainqueur assimile-t-il, dans le domaine artistique, la culture du vaincu sans perdre son identité ? Et de quelle manière, passé le temps du pillage, affirmer cette dernière ? Un enjeu de première importance qui touche l'art privé comme l'art public et qui aboutit à une renaissance esthétique. Magnifique. *J-LV*

Editions Picard, 310 pages, 90 €

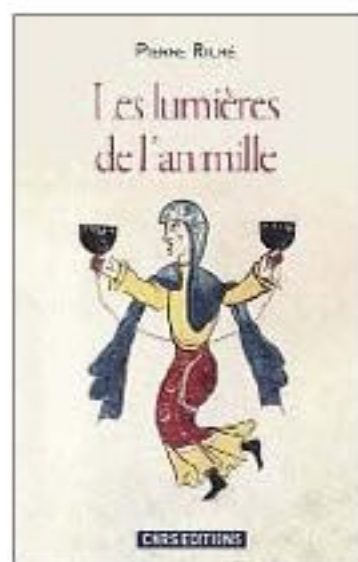


Les Fils de Constantin

Pierre Maraval

Constantin II, Constant ou Constance II : les fils et successeurs de Constantin n'ont pas bonne presse. Eclipsés par la gloire de leur père, leurs règnes s'ouvrirent par un massacre : celui de leurs compétiteurs au sein de la famille constantinienne ; il fut ponctué de guerres fratricides et de révolutions de palais. Seul Constance II eut le loisir de marquer son époque, au cours d'un règne de vingt-quatre ans qui le vit défendre efficacement les frontières contre les Barbares et les Perses, même si son intervention dans les affaires religieuses se révéla malencontreuse. Historien inspiré des règnes de Constantin et de Théodose, Pierre Maraval comble ici avec bonheur une lacune de notre historiographie, en consacrant à ces princes mal-aimés une triple biographie. Recoupant la lecture critique des sources littéraires avec les apports de la numismatique et de l'archéologie, il livre, comme à l'accoutumée, le plus savant et le plus nuancé des portraits de groupe en même temps qu'un tableau d'ensemble d'une époque marquée par un foisonnement intellectuel, littéraire, religieux qui fait d'elle, loin des caricatures, l'été de la Saint-Martin de la romanité. *MDeJ*

CNRS Editions, 336 pages, 25 €.



Les Lumières de l'an mille. Pierre Riché

Guerres, famines, superstitions : telle est l'image que renvoie depuis Michelet l'an mille. Dans ce recueil d'essais où la clarté de l'expression s'allie à la science la plus sûre, le grand médiéviste Pierre Riché remet en cause bien des idées reçues. Il note que les contemporains auraient été bien en peine de craindre la survenance de l'an mille : ils ignoraient le comput des années

qui les séparaient de l'Incarnation. Il montre surtout que bien loin d'avoir servi de théâtre à des grandes peurs, l'époque fut celle de ce qu'il appelle la « *troisième renaissance carolingienne* », marquée par des constructions d'églises et de monastères, des créations artistiques renouvelant les modèles carolingiens sous l'influence de Byzance, un essor intellectuel dont témoignent d'immenses bibliothèques comme la pratique de *disputationes* entre érudits. En faisant revivre l'amitié entre le jeune empereur Otton III et le moine Gerbert d'Aurillac, devenu le pape Sylvestre II, il donne chair et vie à un Moyen Âge beaucoup moins obscur qu'on a voulu le dire. *MDeJ*

CNRS Editions, 232 pages, 22 €.



© JEAN PAUL GUILLOTEAU/EXPRESS-REA.

IN MEMORIAM

Daniel Lefeuvre, qui avait contribué, il y a quelques mois, à notre dossier « Quand l'Afrique était française » (*Le Figaro Histoire* n° 7, avril-mai 2013), est mort le 4 novembre, après trois ans de lutte courageuse contre la maladie. Spécialiste de l'Algérie coloniale, professeur d'histoire économique et sociale à l'université de Paris-VIII (Saint-Denis), il avait été élève de Jacques Marseille, qui avait dirigé sa thèse, *Chère Algérie, la France et sa colonie* (rééditée en 2005, chez Flammarion). Dans cette étude, Daniel Lefeuvre avait montré que, durant la période coloniale, l'Algérie n'avait pas été une source d'enrichissement pour la France, mais au contraire une charge économique. Auteur de multiples travaux savants, il s'était fait connaître du grand public cultivé par un livre où il démontait les mythes politico-médiatiques en vogue à propos de l'histoire coloniale : *Pour en finir avec la repentance coloniale* (Flammarion, 2006). Président de l'association Etudes coloniales, qui réunit des historiens désireux de travailler hors de tout parti pris idéologique, président du conseil scientifique de la Fondation pour la mémoire de la guerre d'Algérie, des combats du Maroc et de Tunisie, membre de l'Académie des sciences d'outre-mer, cet esprit libre, guidé par la seule recherche de la vérité historique, nous manquera. *JS*



Une journée au Moyen Âge. Arsenio et Chiara Frugoni

On devait déjà à Chiara Frugoni l'excellent *Moyen Âge sur le bout du nez* qui conduisait le lecteur à la découverte originale de ces objets que nous devons à l'ère médiévale. Elle récidive, cette fois avec son père, pour nous faire entrer une nouvelle fois au cœur du Moyen Âge par une petite porte : celle d'une journée parmi d'autres dans la vie d'une ville médiévale. Mené dans un style vif et enjoué, enrichi d'une iconographie remarquable, leur livre nous emmène en compagnie d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition à la découverte de leur quotidien, de leur mode de vie, apprentissage, artisanat, superstitions. Passionnant. *M-AB*

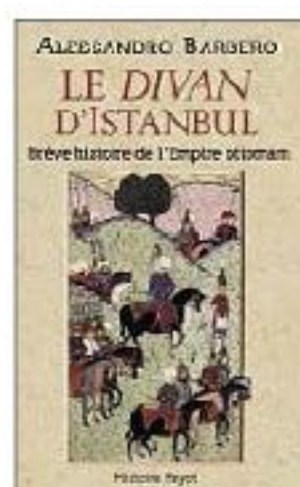
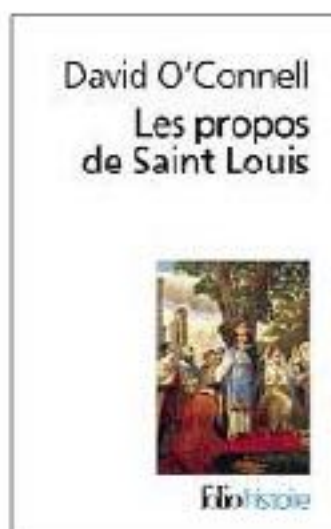
Les Belles Lettres, 304 pages, 25,50 €.

Les Propos de Saint Louis

David O'Connell

Précédé d'une introduction de l'auteur sur son dessein et sa méthode, accompagné d'une utile préface de Jacques Le Goff, le livre de David O'Connell, publié initialement en 1974 et réédité aujourd'hui, offre une rencontre fascinante avec les paroles mêmes de Louis IX. Vingt-deux concepts organisent cette rencontre qui, du thème de l'argent à celui de la vengeance, en passant par les domaines de la famille, du péché mortel, de la croisade ou de la justice, découvrent la parole, la pensée et les réactions du roi. Il en ressort une sorte de Saint Louis raconté par lui-même, même si, à l'exception de quatre textes qu'il dicta, nous l'entendons à travers des propos rapportés par ses contemporains, et notamment le célèbre Joinville, son compagnon. Un portrait se dessine ainsi et qui est, selon les propos de Jacques Le Goff, celui d'un roi qui « ne songe qu'au salut des âmes ». *PM*

Gallimard, « Folio histoire », 275 pages, 8,60 €.

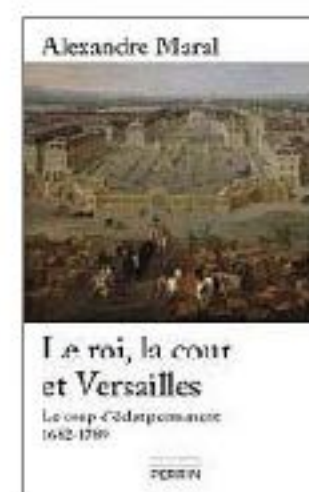


Le Divan d'Istanbul

Alessandro Barbero

En rédigeant sa bataille de Lépante (1571), cet historien rencontre le monde ottoman. Curiosité, fascination : naît cet essai, brève histoire d'un empire qui prend forme en Anatolie au XIV^e siècle. Immense (d'Alger à La Mecque, de Bagdad à Belgrade), multiethnique, multireligieux, il ne se réduit pas à un territoire turc, même si la langue de ses fondateurs, les Seldjoukides, des nomades d'Asie centrale, est turque. Pratiquant un islam peu orthodoxe, cet empire est emporté dans le déclin global de la Méditerranée au XVII^e siècle, arrêté au siège de Vienne en 1683 et défait à la fin de la Première Guerre mondiale. L'érudition est maîtrisée, le récit mené d'une plume sûre, au rythme d'un roman d'aventures. Des cartes et une bibliographie auraient été les bienvenus. *FV*

Payot, 208 pages, 21,50 €.



Le Roi, la Cour et Versailles

Alexandre Maral

Etayé par un solide travail de retour aux sources, voilà décortiqué et illustré le fonctionnement d'une institution parmi les plus mal connues. C'est à Versailles que Louis XIV fixe en 1682 la nouvelle résidence de la Cour, où elle demeurera jusqu'à Louis XVI. En l'instituant spectatrice du pouvoir, le roi définit la fonction qu'elle occupera pendant un siècle : celle d'être « un formidable outil de gouvernement et de rayonnement de l'idée monarchique et de la grandeur française ». Pour autant, cette permanence ne signe pas son immuabilité, et c'est tout le mérite de l'auteur de déconstruire les clichés et d'affiner les idées reçues pour en dresser, au fil des règnes, un portrait fidèle, vivant et coloré. *GC*

Perrin, 450 pages, 25 €.

Les Propylées de Paris 1785-1788

Jean-Pierre Lyonnet

On passe souvent devant eux sans les voir. Les deux pavillons de la place Denfert-Rochereau, reliefs de l'ancienne barrière d'Enfer, la rotonde du parc Monceau, ancienne barrière de Chartres, et les colonnes de la place de la Nation, souvenirs de la barrière du Trône, sont tout ce qui reste de l'enceinte et des 47 barrières d'octroi (le mur des Fermiers généraux) édifiées par l'architecte Claude Nicolas Ledoux à la fin du XVIII^e siècle. Ils étaient destinés à empêcher les fraudeurs d'échapper à l'impôt sur les denrées entrant dans Paris. L'entreprise fut de tout temps contestée : on n'acceptait pas que soient ainsi « les antres du fisc métamorphosés en palais à colonnes » (Louis-Sébastien Mercier). Ce livre très référencé décrit en un texte vivant et bref les heurs et malheurs de ces temples laïcs, « enfants mort-nés des Lumières ». *AP*

Editions Honoré Clair, 136 pages, 39 €.





En campagne avec Napoléon Christophe Bourachot

« On a l'impression que Napoléon y a souvent cherché la mort, au moins qu'il s'en est montré insouciant, comme si elle eut été pour lui le moyen d'en finir », écrit Bainville à propos de la campagne d'Allemagne. Pourtant, le voilà toujours victorieux, ce qui lui aurait fait dire au soir de la victoire de Lützen : « Je suis de nouveau le maître de l'Europe. » Passionné par l'histoire impériale, Christophe Bourachot nous offre une sélection de textes sur cette campagne écartelée entre le désastre russe et la chute de 1814. Lettres, souvenirs et Mémoires sont ici présentés dans l'ordre chronologique. Bourachot ajoute à l'ensemble le récit poignant de Joseph Delvaux, un médecin d'une grande piété, et du capitaine Maurice sur le siège de Dantzig. Une épopée touchante et terrible. **CD**

Pierre de Taillac, 432 pages, 16,90 €.

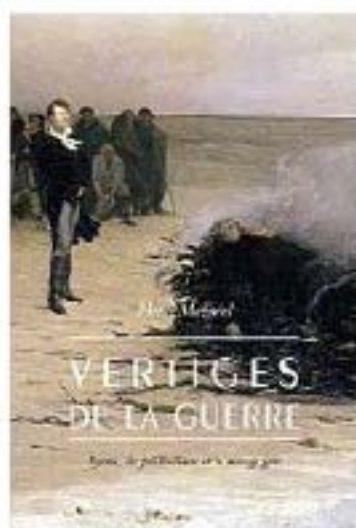
Vertiges de la guerre

Hervé Mazurel

Titre énigmatique pour un livre qui ne l'est pas : il s'agit de ces romantiques, tel Byron, qui, désespérés du vide guerrier laissé par l'épopée napoléonienne, s'enthousiasment pour les Grecs à libérer du joug ottoman. Environ 1 200 volontaires de tous les pays s'en vont guerroyer à partir de 1822. Nostalgiques des champs de bataille ou rêveurs gorgés d'idéal philhellène, ils partent à la guerre comme à une nouvelle croisade. Les uns n'arrivent pas à quitter l'univers guerrier, les autres l'imaginent exotique

et révélateur de valeurs héroïques. L'auteur suit ce petit contingent dont l'efficacité militaire fut plus modeste que sa postérité littéraire, en partage les espoirs, les craintes, et les désillusions. **FV**

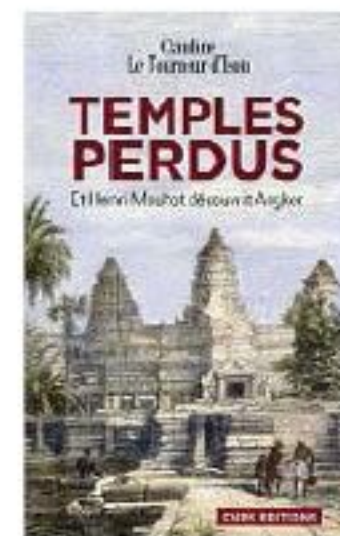
Les Belles Lettres,
636 pages, 37 €.



Temples perdus. Et Henri Mouhot découvrit Angkor Claudine Le Tourneur d'Ison

On a beau jeu de rappeler qu'Henri Mouhot n'a pas découvert Angkor. Au XIII^e siècle, un diplomate chinois avait visité l'ancienne capitale du royaume khmer. Au XVI^e siècle, des voyageurs espagnols et portugais décrivaient la grandeur intacte d'une cité moribonde. Mais c'est bien à la publication posthume des carnets de voyage de Mouhot, en 1863, que le monde occidental doit sa connaissance des ruines grandioses. Né à Montbéliard et mort à Luang Prabang de la fièvre jaune, cet authentique savant « global », bien dans le goût du XIX^e siècle, a fourni à l'auteur un sujet de choix. On le suit pas à pas au Siam, au Cambodge et au Laos, en constatant avec bonheur que sa vie de roman, grande pourvoyeuse de rêve pour un monde désenchanté par l'industrialisation, n'a rien perdu, un siècle et demi plus tard, de ses vertus dépayssantes. **GC**

CNRS Editions, 250 pages, 20 €.



La Guerre germano-soviétique. Nicolas Bernard

La guerre germano-soviétique est l'un des thèmes les plus étudiés de la Seconde Guerre mondiale. Nicolas Bernard réussit l'exploit de renouveler largement la connaissance qu'on peut avoir de cet affrontement titanesque où se sont opposées les deux idéologies les plus mortifères du XX^e siècle, le nazisme et le communisme. S'appuyant sur des sources souvent peu connues, alliées, allemandes ou soviétiques, il offre une brillante synthèse qui, après une description lumineuse des ambitions géopolitiques des

deux principaux protagonistes, Hitler et Staline, mêle habilement « histoire bataille », questions diplomatiques, guerres secrètes, facteurs économiques, connaissances récentes de la Shoah par balles, Mémoires des grands et petits acteurs de la tragédie. **J-LT**

Tallandier, 798 pages, 29,90 €.

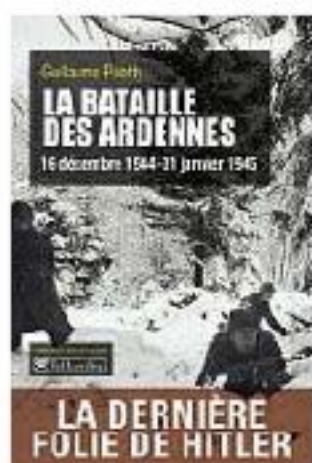
Stalingrad. Le tournant de la guerre

François Kersaudy

Un récit très documenté, mêlant à la fois le texte et l'image, conjuguant l'histoire politique et la stratégie militaire, mais aussi la vie du soldat au quotidien... On n'en attendait pas moins de la part du dernier livre de François Kersaudy consacré à Stalingrad, la « reine des batailles » (1942-1943). Le lecteur plonge littéralement dans ce fracas d'armes et de sang où plus de 2,5 millions d'hommes trouveront la mort. Une bataille homérique entre les armées allemandes et soviétiques où l'on voit des soldats transis par le froid, tombant en faction comme des vieillards, des snipers légendaires, la conquête pied à pied d'une ville en ruine, mais aussi l'inquiétude de Hitler, tenant une loupe à la main afin de suivre les opérations sur la carte, tout en jouant la comédie devant ses généraux... Pédagogique, précis et admirablement bien écrit. **CD**

Perrin, « Un monde en guerre », 176 pages, 19 €.





La Bataille des Ardennes

Guillaume Piketty

L'offensive des Ardennes menée par les Allemands, dans un ultime sursaut, fin 1944-début 1945, aurait-elle pu changer le cours de l'histoire ? C'est peut-être l'un des principaux mérites de cet ouvrage de montrer que, malgré l'ingéniosité et la volonté de survie allemandes, les dés étaient, de toute façon, jetés. En portant l'offensive à l'Ouest, Hitler offrit simplement aux Soviétiques la possibilité d'avancer plus vite, en opérant en huit jours une percée de plus de 500 kilomètres. Le chef de l'Allemagne nazie hâta ainsi le pire tout en augmentant le nombre considérable de victimes, tant du côté allemand que de celui des Alliés. L'autre mérite de Guillaume Piketty est d'élever cette bataille au rang d'une épopée, en évoquant à la fois le courage des GI's confrontés pour la première fois au choc avec l'ennemi ou les susceptibilités des généraux alliés, lointains épigones d'Achille et d'Agamemnon... *PM Tallandier, 232 pages, 19,90 €.*

L'Offensive du Têt

Stéphane Mantoux

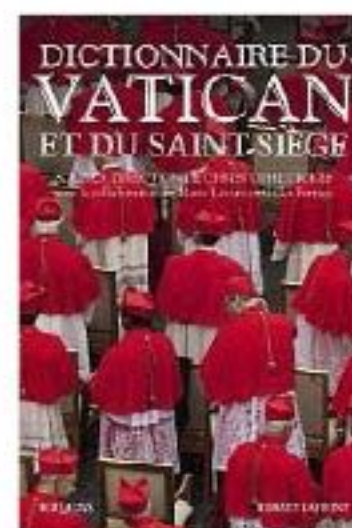
De janvier à mai 1968, le Viêt-cong, soutenu par l'armée nord-vietnamienne, se lance à l'assaut de Saigon et de plusieurs bases américaines. Malgré des efforts gigantesques et des combats acharnés, notamment lors du siège de Khé Sanh, les forces communistes sont repoussées par les armées sud-vietnamienne et américaine. L'auteur, qui décrit les forces en présence et pointe les insuffisances stratégiques, montre bien que la victoire américaine était paradoxalement annonciatrice de sa défaite politique. *PM Perrin, « Un monde en guerre », 176 pages, 19 €.*



Dictionnaire du Vatican et du Saint-Siège

Sous la direction de Christophe Dickès

C'est le plus petit Etat du monde, mais son chef diffuse un enseignement à portée universelle; une création récente, mais elle est ancrée dans deux millénaires d'histoire : le Vatican est un lieu de contrastes et de fascination, terrain de jeux privilégié des amateurs de mauvaise littérature nourrie de mystères et de complots. Il manquait un ouvrage général explorant les aspects aussi bien religieux que politiques, historiques, culturels ou même quotidiens de la cité qui abrite le siège apostolique. C'est désormais chose faite avec ce dictionnaire qui, fort de la participation de plus de 45 collaborateurs spécialisés dans des domaines aussi différents que l'architecture, la théologie, la diplomatie, la philosophie politique ou la musique, se veut un « *anti-Dan Brown* », selon les mots de Christophe Dickès qui en a dirigé la réalisation avec pour ambition de dresser un état des lieux documenté, sans tabous mais également sans fantasmes, depuis sa naissance en 1870 avec la fin des Etats pontificaux jusqu'à nos jours. Une bible. *M-AB Robert Laffont, « Bouquins », 1 120 pages, 30 €.*

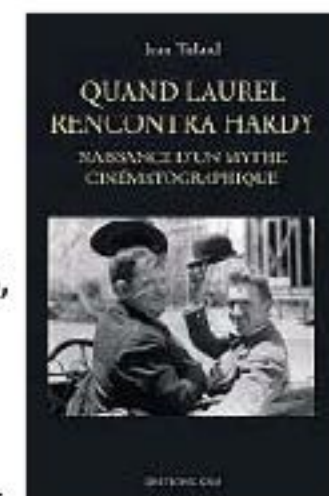


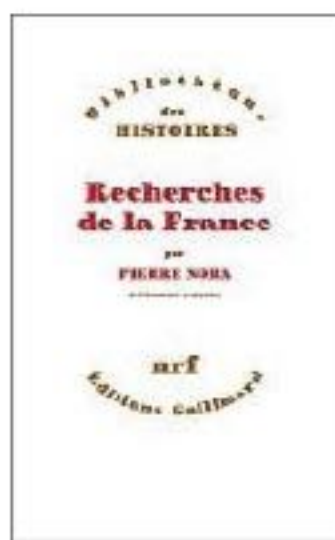
Vatican II. Une histoire à écrire. Roberto de Mattei

Le 11 octobre 1962 s'ouvrait à l'initiative de Jean XXIII le concile Vatican II qui allait s'achever en 1965. Une nouvelle ère débutait, rompant avec le faste de l'Eglise de Pie XII, s'appuyant sur une liturgie dépouillée et délatinisée, favorisant le dialogue œcuménique et scellant dans des épousailles optimistes la réconciliation de l'Eglise avec les valeurs de la modernité. Les années suivantes allaient être celles de la désillusion, puisqu'elles se traduiraient par la chute vertigineuse de la pratique religieuse et des vocations, et ce que Jean-Paul II désignerait comme l'« *apostasie silencieuse* » du continent européen. Devant les faits, les défenseurs les plus acharnés de l'*aggiornamento* conciliaire continuent aujourd'hui de prétendre que cette révolution dans l'Eglise a été porteuse d'un salutaire renouvellement (la « qualité » succédant à la quantité), tandis que les plus modérés font, dans le sillage de Benoît XVI, une distinction entre les actes mêmes du Concile et l'esprit que certains auraient diffusé sous son couvert. Pour l'historien italien Roberto de Mattei, cette distinction n'est pas pertinente car le Concile et son application s'expliquent autant par les textes conciliaires que par les circonstances et les acteurs qui l'ont fait naître. Puisant à de nombreux documents inédits, redonnant la parole aux protagonistes de tout bord, il dévoile le fil conducteur de cet événement mondial. Un livre appelé à faire date et à susciter le débat, comme ce fut le cas en Italie. *PM Editions Muller, 500 pages, 25 €.*

Quand Laurel rencontra Hardy. Jean Tulard

Napoléon n'est pas le seul... Jean Tulard, toujours plein d'humour, compte aussi parmi ses héros favoris les Pieds nickelés, les Trois Mousquetaires et Laurel et Hardy ! Historien du cinéma, il a un faible pour ces deux comiques plus ou moins oubliés. Le 14 novembre 2005, il présentait la naissance de ce mythe cinématographique dans le cadre de l'émission de France Inter, « Questions pour l'Histoire ». En voici le texte, accompagné d'une chronologie de la vie des deux acteurs, de leur filmographie, d'une bibliographie, pour un petit dossier synthétique mais consistant sur ce binôme mythique. Reste maintenant à apprendre à siffler l'air du coucou ! *AP Editions SPM, 90 pages, 12 €.*





Recherches de la France

Pierre Nora

On connaît Pierre Nora, architecte des *Lieux de mémoire*, cette œuvre immense où il a inspiré et fédéré les travaux des plus grands historiens contemporains sur les « *mémoires de la France* ».

On oublie trop souvent qu'il est l'auteur d'essais profondément novateurs. *Recherches de la France* réunit une série d'études portant sur la France, la nation et la République. De Michelet à Lavis, de l'Action française au moment « gaullo-communiste » en passant par des analyses d'ensemble sur la Constitution ou sur la France et les Juifs, destins mêlés, le lecteur découvre avec émerveillement les pépites d'un patrimoine qui fonde ou a fondé l'identité française. C'est, pour reprendre les mots de Pierre Nora, « *une histoire éclatée où l'analyse approfondie de chaque éclat dit cependant quelque chose de la singularité mystérieuse du tout* ». J-LT Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 608 pages, 24,50 €.



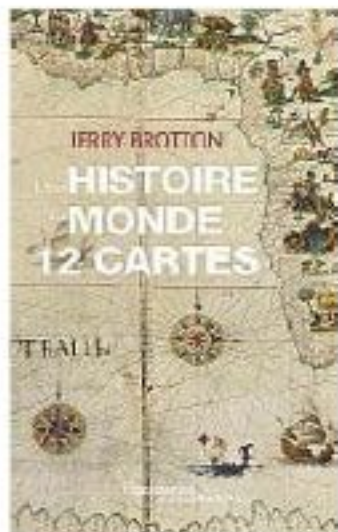
Anatomie de la bataille

John Keegan

Il est des livres que tout amateur d'histoire se doit de posséder tant ils marquent cette discipline. Celui-là est du nombre. Paru en 1976, il a révolutionné la manière d'écrire « *la narration de bataille* » qu'il fait sortir des stéréotypes à travers trois exemples : Azincourt (1415), Waterloo (1815) et la Somme (1916). Sans négliger le point de vue stratégique, sir John (1934-2012) qui enseigna pendant vingt-six ans à l'académie militaire de Sandhurst, se penche, à partir des sources les plus solides, sur ce qui est oublié, la pression de l'arrière, la fumée qui limite la visibilité, la peur qu'il faut dompter, la colère, le bruit, les blessures à soigner, la capture de prisonniers, le commandement à son niveau le plus humble. Loin d'être un ensemble de croquis sur une carte, avec Keegan, la bataille redevient ce qu'elle est, une épreuve humaine. FV Perrin, 414 pages, 23 €.

Une histoire du monde en 12 cartes. Jerry Brotton

Le titre est alléchant. La réalisation, un peu moins : les cartes sont petites, difficiles à lire et mériteraient une légende plus substantielle; les affirmations et les informations parfois rapides (les jugements sur Strabon; la carte de Peutinger n'est pas une copie du IV^e siècle av. J.-C.); la bibliographie conçue pour des lecteurs de langue anglaise pourrait être adaptée... Pourtant, ce gros volume captive, instruit et divertit. Avec une idée-force : ces cartes qui s'échelonnent de la plus haute Antiquité à nos jours ne sont pas seulement un essai de représentation de la réalité physique. Elles s'adaptent à chaque civilisation, aux demandes des utilisateurs, aux aspirations des pouvoirs politiques et religieux. Bref, elles reflètent tout autant la subjectivité d'une époque et d'une culture que l'état de la science. FV Flammarion, 546 pages, 27 €.



ABONNEZ-VOUS

LE FIGARO HISTOIRE

OFFRE SPÉCIALE

29€

► SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 n^{os}) soit près de 30% de réduction



TOUT RESTE À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP13006

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 n^{os}) pour 29€ au lieu de 41,40€

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/03/2014. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège.

Photos non contractuelles. Société du Figaro, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 860 475 €. 542 077 755 RCS Paris.



© SANDRINE ROUDEIX

L'IMAGINATION FISCALE AU POUVOIR

La Révolution a proclamé le principe de l'égalité devant l'impôt. La fiscalité moderne se propose, depuis 1914, un autre objectif : celui de redistribuer les richesses. Pour le meilleur et pour le pire.

La grogne soulevée par l'écotaxe a remis sur le devant de la scène la révolte bien oubliée des Bonnets rouges en 1675. Ce n'est pourtant qu'une jacquerie fiscale comme l'Ancien Régime en a tant connu, du soulèvement des croquants du Sud-Ouest ou des Nu-Pieds de Normandie sous Richelieu jusqu'à la guerre des Farines de 1775, en passant par le soulèvement des Tard Avisés en 1707. Tous ces troubles eurent en commun d'être une manifestation plus ou moins spontanée contre une hausse des impôts imposée par le pouvoir central. Ce qui avait allumé la colère des Bonnets rouges bretons, c'était une augmentation de la ferme du tabac et de la ferme du papier timbré. Si elle fut un peu plus spectaculaire que les autres « émotions » populaires, c'est sans doute en raison de la rigoureuse répression menée par le duc de Chaulnes et de la perte d'influence quasi définitive des Etats de Bretagne qui en résulta.

Le principal intérêt de cet épisode est de rappeler les difficultés que la France a toujours entretenues avec l'établissement et la collecte de l'impôt. Alors que le vote du budget relève du Parlement britannique depuis le *Bill of Rights* de 1628 et que le principe de l'*Income Tax*, l'impôt sur le revenu, y est acquis depuis 1842, la République a été fort lente à accoucher d'une fiscalité moderne. De la Révolution au vote de l'impôt sur le revenu en juillet 1914, la vie politique a constamment été agitée par de violentes querelles fiscales qui ne sont pas sans rappeler certains débats contemporains.

Avant toute chose, il convient de faire litière d'une illusion. La Révolution et l'Empire n'ont pas fait table rase de la fiscalité d'Ancien Régime. La nuit du 4 août a certes aboli les droits seigneuriaux. L'article 14 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen a proclamé fièrement que « tous les citoyens ont le droit de constater, par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée ». Tous les citoyens sont désormais égaux devant l'impôt. Mais l'assiette reste la même. Les impôts directs sont réels et non personnels : en d'autres termes, ils frappent les choses non les personnes. Ce sont les « quatre vieilles » qui dureront jusqu'en 1914 : la contribution foncière, la contribution mobilière, la patente due par

les commerçants et les artisans et la contribution sur les portes et fenêtres. Quant aux impôts indirects, les taxes sur la consommation qui rappellent la gabelle honnie, ils ont été abolis. Mais pour peu de temps. Le Directoire rétablit l'octroi (un droit de douane pour entrer dans les villes); en 1804 Napoléon crée la régie des droits réunis qui taxe les boissons alcoolisées, le tabac et, en 1810, le sel. Voilà déjà la gabelle de retour ! A la fin de l'Empire, ces impôts représenteront plus de 30 % des recettes de l'Etat.

Certains ont certes essayé d'aller plus loin. A l'instigation de Vernier, la Convention avait tenté de faire adopter le principe d'un impôt progressif avec un taux augmentant en fonction des revenus. Il avait été provisoirement remplacé par un emprunt forcé imposé par la guerre. C'est le début de la « Terreur fiscale » où dans certains départements l'inquisition fiscale prend des formes violentes. Dans le Tarn, dans l'Hérault, en Dordogne avec Lakanal, la déclaration de revenus devient obligatoire et gare à qui ne paye pas « la contribution citoyenne ». Des têtes tombent. Ces excès de l'an II et le souvenir des spoliations qu'ils avaient engendrées vont condamner pour longtemps le recours à l'impôt progressif. Les grands principes resteront intangibles jusqu'en 1914 : l'impôt doit être proportionnel et non progressif, c'est-à-dire que le taux doit être le même pour tous et que nul ne doit être tenu de déclarer ses ressources. Dans l'esprit du contrat social, il vise à répartir les charges de l'Etat, non à redistribuer les richesses et à compenser certaines inégalités de conditions.

La révolution de 1848 ne change pas grand-chose. La générosité des quarante-huitards ne dépasse pas le stade des pétitions de principe. Dans la pratique, en mars, la République aux abois impose même une augmentation massive des impôts directs : de 45 %, les fameux « 45 centimes » (dus sur chaque franc de cotisation antérieure). C'est assez pour détacher du nouveau régime une France encore majoritairement paysanne. Ayant promis de les abolir, Louis Napoléon Bonaparte leur doit une part de son succès à l'élection présidentielle de décembre. Ils ne sont pas non plus étrangers à l'absence de réaction qui suit le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

HYDRE FISCALE

«A bas les impôts» : deux révolutionnaires cherchant à trancher les têtes d'un monstrueux reptile symbolisant les taxes imposées par l'Etat. Lithographie du XVIII^e siècle (Paris, BnF). Deux siècles plus tard, l'échec est patent.

La leçon est claire. Politiquement, mieux vaut un impôt injuste mais peu sensible à un impôt réparti équitablement mais visible.

Le Second Empire réforme assez peu la fiscalité. Trop dangereux. La III^e République naissante est tout aussi prudente. Thiers a bien compris que pour s'imposer dans une France encore largement monarchiste, «la République sera[it] conservatrice où ne sera[it] pas». Sagement, les parlementaires rejettent le programme de Belleville de Gambetta qui prévoyait l'instauration d'un impôt sur le revenu. Le souvenir des «45 centimes» les a échaudés. La Commune de Paris, ses excès et ses otages ont en outre démonétisé pour longtemps l'idée d'une réforme fiscale d'envergure. L'un de ses dirigeants, le Dr Tony Moilin n'avait-il pas fait une proposition fracassante qui en rappelle d'autres, contemporaines : «*Que cela soit ou non conforme aux principes de l'économie politique (...), nous ne voulons plus de riches, et le seul moyen de détruire à coup sûr la richesse, c'est de confisquer purement et simplement toute portion du revenu dépassant la limite tracée par la loi*» ?

Confronté à une hausse considérable de ses besoins en raison du paiement des indemnités de guerre à la Prusse et puis d'une augmentation de son champ d'intervention, l'Etat recourt à toutes sortes d'expédients fiscaux : emprunt des réparations, multiplication et augmentation des impôts indirects les plus fantaisistes, sur le tabac, les allumettes, le papier, le café, le sucre, les chevaux, les voitures, les billards et même les cercles privés. Dans les années 1890, des préoccupations tant fiscales qu'économiques amènent une hausse des droits de douane qui protègent la petite industrie et la petite agriculture, mais freinent d'autant l'insertion de l'économie française dans la mondialisation d'avant-guerre. C'est l'heure des «tarifs Méline» (des droits de douane qui frappent les importations agricoles), du nom de l'inamovible ministre de l'Agriculture.

La confusion entre protection et taxation peut aller très loin. Au nom de la défense du travailleur français, des députés de la gauche radicale emmenés par Christophe Pradon en 1885, puis par Gustave-Adolphe Hubbard dans les années 1888-1893 s'efforcent d'obtenir une taxe sur les étrangers car, «à l'heure qu'il est, il y a avantage matériel en France à ne pas être français».

La fiscalité française prend dès lors un tour dont elle ne s'est jamais vraiment libérée : mêler objectif d'intérêt général et objectif fiscal, sans que l'on sache bien lequel l'emporte sur l'autre. Comme pour le tabac aujourd'hui, la fin du siècle est marquée par de puissantes croisades antialcooliques, hygiénistes et moralisatrices avec la naissance de la Ligue nationale contre l'alcoolisme en 1895. L'idée circule de taxer plus lourdement encore les alcools. La difficulté vient de l'importance du lobby viticole d'autant plus motivé que le secteur a été frappé par la crise du phylloxéra. Après moult débats, en 1897, décision est prise d'abandonner les droits d'octroi sur les vins et en 1899 les droits d'entrée et de détail (les droits acquittés par les débits de boissons). En revanche, les alcools industriels voient leur taxation augmenter de 150 %. Pourtant, la loi du 29 décembre 1900 maintient le privilège des bouilleurs de cru (le droit pour




© PHOTO JOSSE/LEEMAGE

certain propriétaires privés de distiller de l'alcool). Comprenez qui pourra. Le fisc n'incite à la tempérance que pour les alcools industriels. Le vin et les alcools maison, c'est autre chose...

Les droits indirects finissent cependant par trouver leur limite. En 1901, avec les droits d'enregistrement, ils représentent 79 % du budget de l'Etat (la charge fiscale pèse ainsi presque exclusivement sur la consommation). Une réforme est manifestement nécessaire. L'impôt sur le revenu revient à l'ordre du jour. Conjoncturellement, il fait suite à de violentes jacqueries fiscales contre les impôts indirects, le soulèvement des vignerons de l'Arbois en 1905 et surtout celui des vignerons languedociens en 1907, marqué par la «grève de l'impôt», des violences contre les perceptions et surtout une répression qui fait six morts à Narbonne. Structuellement, il répond à une évolution des mentalités. Le souvenir de la «Terreur fiscale» s'estompe. L'arrivée de députés socialistes à la Chambre pousse les radicaux à se montrer plus audacieux en matière sociale. Une partie des milieux catholiques s'y rallie au nom de la doctrine sociale de l'Eglise. En 1913, Adéodat Boissard, professeur à l'Institut catholique de Paris, appelle lors des Semaines sociales les chrétiens à l'accepter : «*C'est là la seule attitude digne de vous, c'est-à-dire de catholiques sociaux et de patriotes fermement résolus à remplir tout leur devoir civique.*» En 1907, Joseph Caillaux, alors ministre des Finances, dépose un projet de loi de création d'impôt sur le revenu. Après d'âpres débats qui enflamment le pays pendant sept ans, la loi est finalement votée le 15 juillet 1914, largement en raison d'arguments patriotiques et de la nécessité de soutenir la loi des trois ans et l'effort militaire.

Cette loi inaugure une fiscalité qui change de nature. Elle cesse d'être proportionnelle et égalitaire. Désormais, on lui assigne une fonction politique de redistribution, pour le meilleur ou pour le pire.

Mais il est un point que l'impôt sur le revenu ne règle pas et qui reste toujours d'actualité : celui des dépenses de l'Etat perçu de plus en plus comme un monstre budgétivore. De 1858 à 1896, le nombre de fonctionnaires était passé de 217 000 à 416 000. Dans *L'Etat moderne et ses fonctions*, le grand économiste Paul Leroy-Beaulieu dénonçait déjà «l'exubérance», «l'envahissement de l'Etat moderne», le «nouveau Léviathan». Les milieux d'affaires faisaient chorus. Le *Journal des économistes* notait ainsi en 1895 : «*Tout Français naît fonctionnaire. Vivre aux dépens du budget, s'épargner les luttes et les ennuis d'une carrière hérissée d'obstacles, porter un collet plus ou moins brodé, avoir une part, si infime soit-elle, d'autorité, obéir à des chefs et commander à des subordonnés, se laisser vivre dans la douce perspective d'une retraite assurée, tel est le rêve de l'immense majorité de nos contemporains.*» La loi de 1914 n'y a rien changé. 

Le Casse-tête d'Henri IV

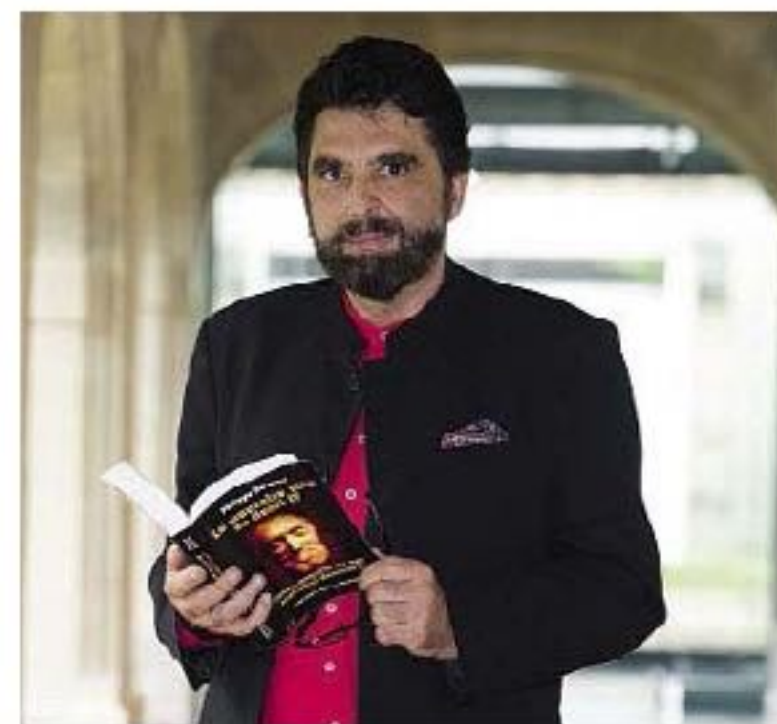
Le crâne attribué au bon roi Henri est-il bien celui d'un Bourbon ? La polémique fait rage.

Être ou ne pas être le chef du Vert-Galant, telle est la question pour cette tête momifiée, objet de bien des débats. On croyait la chose certaine depuis 2010, après la publication par l'équipe du Dr Charlier, médecin légiste et paléopathologiste, d'un article dans le *British Medical Journal* attestant que la relique appartenait au bon roi Henri. L'enquête avait fait ensuite l'objet d'un documentaire et débouché sur la publication, en février 2013, d'*Henri IV, l'énigme du roi sans tête*, un livre écrit à quatre mains par Philippe Charlier et le journaliste Stéphane Gabet. L'identification s'appuyait sur 23 arguments médico-historiques : le fait qu'il s'agisse du crâne d'un homme d'âge mûr et de type caucasien, sa datation au carbone 14 le situant entre 1450 et 1640, la présence du « poireau » sur son nez, la couleur rousse des poils de sa barbe, une reconstitution faciale très convaincante, enfin les résultats d'analyses ADN. Publiées fin 2012, celles-ci avaient en effet couronné l'enquête en mettant en évidence une correspondance possible entre la tête, achetée aux enchères à Drouot en 1919 par un brocanteur passionné d'histoire, et du sang attribué à Louis XVI. Affaire en apparence classée.

Un spectaculaire rebondissement est pourtant survenu le 9 octobre 2013, avec la publication d'autres analyses ADN réalisées



CONTRE-ENQUÊTE Philippe Delorme (ci-dessus, à droite) conteste, analyses ADN à l'appui, les travaux du Dr Philippe Charlier qui, en 2010, avait authentifié le crâne d'Henri IV (ci-dessus, à gauche, Stéphane Gabet et Philippe Charlier devant ce qui serait la tête momifiée du Vert-Galant; page de droite, la reconstitution faciale qui en a été faite).



sur trois descendants encore en vie de la famille des Bourbons : Sixte-Henri et Axel de Bourbon-Parme, ainsi que Joao Henrique d'Orléans-Bragance. Les résultats ont révélé chez eux une même variation du chromosome Y. Or celle-ci est absente de l'ADN du sang supposé appartenir à Louis XVI, dont les intéressés sont pourtant les collatéraux. « Cette variation se transmet en ligne masculine. Qu'on ne l'ait pas retrouvée dans cet échantillon de sang exclut tout lien de parenté. Il ne s'agit donc pas de Louis XVI et, par extension, la tête Bourdais n'est pas celle d'Henri IV », tranche le généticien Jean-Jacques Cassiman, qui a mené les analyses.

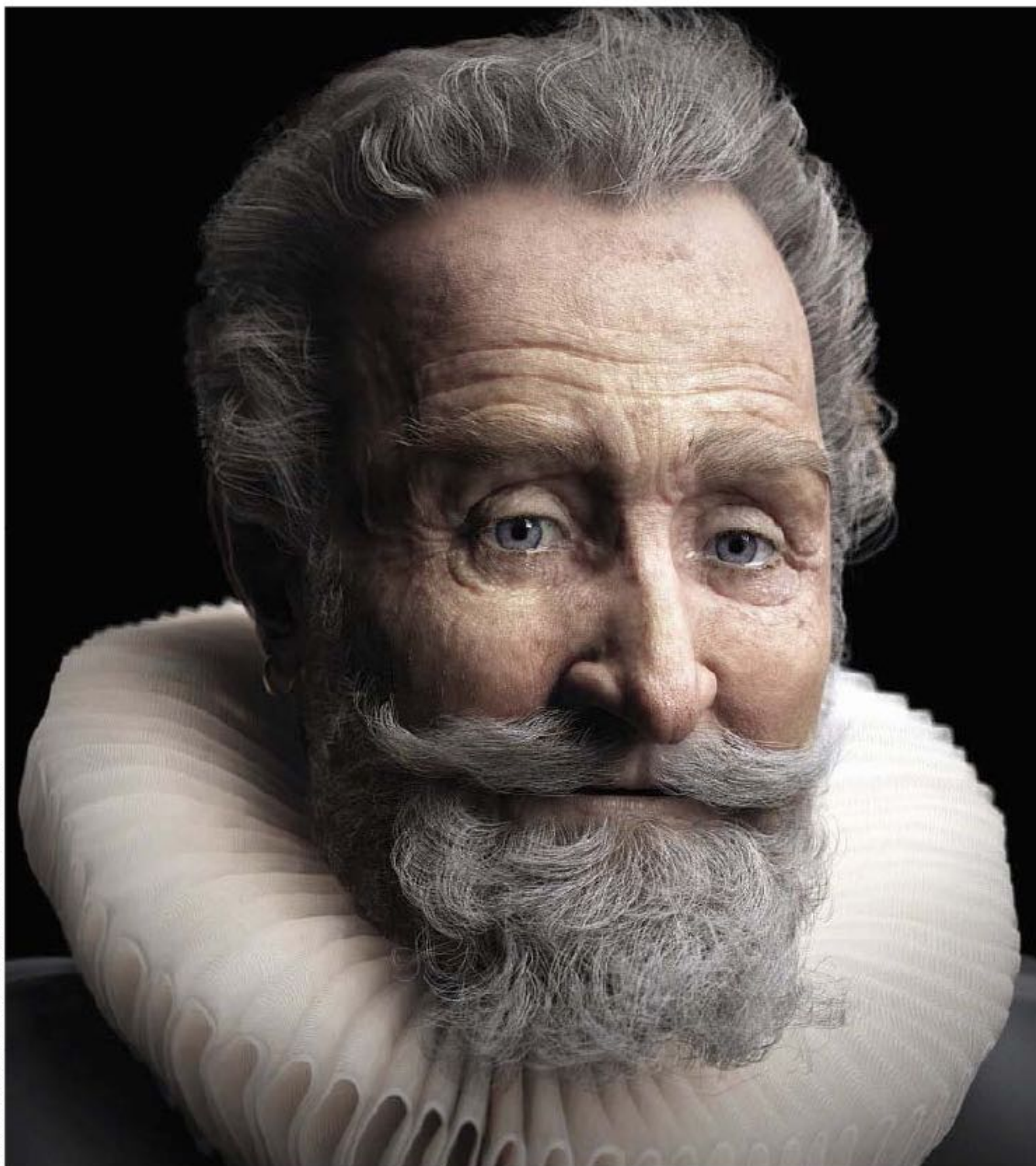
Philippe Charlier ne s'avoue pas vaincu pour autant : « La généalogie n'est pas une science exacte, estime-t-il. Il faut compter avec

les présomptions d'infidélités, les doutes sur la paternité. En outre, un trop grand nombre de générations séparent ces princes de leurs ancêtres pour que les résultats soient significatifs. »

Le médecin souligne surtout que l'ADN ne constitue qu'une des pièces de son dossier.

Reste que les autres ont été, elles aussi, contestées. En juin 2013, le journaliste et historien Philippe Delorme a en effet fait paraître les résultats d'une contre-enquête qui débouche sur une remise en cause systématique des 23 arguments du Dr Charlier.

« Revenons-en au commencement : une tête momifiée achetée, pour rien, aux enchères par un illuminé – Joseph-Emile Bourdais – persuadé d'avoir acquis la tête d'Henri IV, sans que cette conviction se fonde sur aucun argument solide », commence l'historien.



On a effectivement rêvé débuts plus prometteurs...

« Cette tête sort de nulle part », poursuit-il.

Il est vrai que personne ne sait ce qu'il est advenu du crâne entre son vol supposé à Saint-Denis en 1793 et sa réapparition aux enchères à Drouot. Il aurait été la propriété d'une artiste, Emma Nallet-Poussin. Laisse dans un garde-meuble, il fut finalement mis aux enchères en 1919, où il attira l'attention de Bourdais. Entre autres indices, celui-ci fit le rapprochement entre les traces bleues marquant la base de la tête et un récit des profanations de Saint-Denis, lu dans une revue illustrée, indiquant que la momie du roi était tachée de bleu.

A la mort de Bourdais, sa sœur, Mme Gaillard, hérite de la précieuse relique. C'est chez

elle que se rendent les Bellanger, un couple passionné d'histoire, avec l'espoir d'acheter le mystérieux crâne. Mme Gaillard hésite, puis finit par leur céder la tête en 1955, non sans avoir empoché 5 000 francs.

Les années passent, et c'est au fond d'une armoire, cachée dans un coffre de bois chez les Bellanger, que la tête sera redécouverte en janvier 2010 par les journalistes Stéphane Gabet et Pierre Belet.

Deuxième point de contestation : le fait que la tête ait été coupée. La décollation, qui aurait eu lieu lors des profanations de Saint-Denis en 1793, n'est en effet mentionnée nulle part. Pas même dans le rapport laissé par Alexandre Lenoir, qui supervisa l'ouverture des cercueils royaux. Si ce dernier a subtilisé la tête, comme le suppose l'étude du

Dr Charlier, il avait de fait tout intérêt à garder ce « détail » caché. L'hypothèse paraît pourtant peu probable à Philippe Delorme : « Ceux qui ont subtilisé des reliques ont pris mille précautions pour ne pas être vus, par crainte de représailles. On imagine mal Lenoir repartant avec la tête d'Henri IV sous le bras ! »

Quid ensuite de la bouche ouverte du crâne expertisé ? Un croquis de Lenoir montre le royal défunt bouche fermée. « Il est possible que les tissus du visage soient restés souples jusqu'en 1793, explique Philippe Charlier. Des témoins avaient constaté le même phénomène sur la dépouille de Diane de Poitiers, ensevelie à Anet. Lorsque son cercueil a été profané en 1795 – soit plus de deux cents ans après sa mort –, les récits indiquent que sa momie avait conservé une peau souple. » La





bouche aurait donc pu être ouverte de force sans abîmer les tissus après la profanation. Il est possible également qu'en séchant, l'équilibre étant rompu par l'ouverture du cercueil et une fois les bandelettes ôtées, les tissus se soient relâchés, provoquant l'ouverture de la bouche. « On a souvent remarqué, sur un ensemble de momies découvertes en Italie, que beaucoup avaient la bouche ouverte. » Reste que le croquis représente une momie dont la peau semble sèche.

L'absence de craniotomie – l'ouverture du crâne pratiquée avant l'embaumement – pose un autre problème : le procédé était extrêmement fréquent chez les rois de France. Pourquoi Henri IV n'en aurait-il pas fait l'objet ? A cause du mystérieux « art des Italiens » évoqué par Lamartine dans son *Histoire des Girondins* publiée en 1847, soit bien des années après les faits et qui, selon une compréhension purement hypothétique, correspondrait à une technique d'embaumement sans ouverture du crâne ?

« Abracadabrantisque », selon Philippe Delorme, qui s'appuie sur le témoignage du Pr Gino Fornaciari, paléopathologiste italien, pour qui cet « art des Italiens » n'a jamais

AFFABULATEUR ? Le brocanteur Joseph-Emile Bourdais (ci-contre regardant la précieuse relique, dans son atelier montmartrois) acquit aux enchères, en 1919, cette tête momifiée, convaincu qu'il s'agissait du crâne d'Henri IV, disparu depuis 1793.

existé. Et qui affirme que les Médicis n'étaient pas moins enclins que les rois de France à la pratique de la craniotomie.

« Si l'on se penche sur une période allant de cinquante ans avant à cinquante après la mort d'Henri IV, les statistiques montrent que l'on trouve chez les Médicis davantage de crânes non sciés que de crânes sciés », répond Philippe Charlier.

Le rapport d'autopsie de l'époque est suffisamment flou pour permettre à l'une et l'autre thèse d'être vraie. Il indique seulement que toutes les parties du corps ont été trouvées saines.

« Il est étonnant, dans ce cas, qu'un oncle d'Henri IV, son propre fils et sa femme aient subi une craniotomie », s'étonne Philippe Delorme.

Publiés après la mort d'Henri IV, les traités écrits par Pierre Pigray et Jacques Guillemeau, chirurgiens du roi présents à son autopsie, préconisent tous deux, pour l'embaumement, d'ouvrir ce qu'ils appellent les « trois ventres » : l'abdomen, le torse et le crâne. Aucun ne mentionne de cas où ils auraient dérogé à cette règle.

L'argument ne démonte pas le Dr Charlier. « Ces méthodes sont des tests qui font référence. Les chirurgiens y décrivent le procédé idéal, ce qui n'exclut pas qu'ils puissent l'adapter en évitant, parfois, d'ouvrir le crâne. »

Qu'en est-il dès lors de l'embaumement ? Il semblerait en effet que la tête Bourdais soit une momie naturelle, non embaumée. Or les rois de France l'ont tous, ou presque, été. Un empêchement de plus, selon Philippe Delorme, à son appartenance royale. Argument que récuse encore l'équipe de Philippe Charlier. « Il se pourrait très bien que seul le corps ait été embaumé. Sur le plan médico-légal, une tête peut se conserver, lorsque le reste du corps est embaumé. Il n'y a plus d'humidité favorable à la putréfaction. » Reste à trouver la raison pour laquelle les embaumeurs auraient épargné la tête.

Si certains arguments avancés par Philippe Delorme et son équipe sont assez convaincants, un détail continue en outre de jeter le trouble autour de cette relique et d'entretenir le doute : la concordance entre la tête Bourdais et le masque mortuaire. La super-

position 3D des deux éléments révèle en effet une correspondance anatomique parfaite pour la partie haute du crâne – la partie basse ne pouvant être comparée à cause de l'ouverture de la bouche. Le même phénomène s'observe au niveau des marqueurs anthropologiques : la ressemblance est plus que troublante. « L'asymétrie au niveau du visage se retrouve dans les mêmes proportions sur le masque mortuaire et le crâne Bourdais », souligne le Dr Charlier. Etrange.

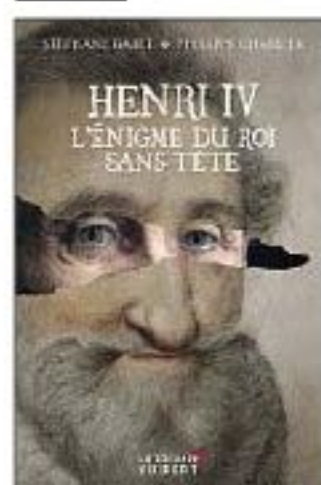
Si les récentes analyses ADN ont ébranlé certaines convictions – Geoffroy Lorin de la Grandmaison, chef du service de médecine légale de l'hôpital de Garches et cosignataire de l'article paru en 2010, a demandé la rétractation de cet article sans avoir pour l'instant reçu de réponse – d'autres restent confiants. Tel Jacques Perot, président de la Société Henri IV et ancien conservateur du château de Pau, qui a collaboré à la première étude. « Globalement, note-t-il, les arguments avancés par Philippe Delorme ne changent pas mon analyse. » Même s'il reconnaît : « Il est possible que nous ne parvenions jamais à une certitude à 100 %. La question reste ouverte. » Et une part du mystère demeure.

Le Pr Lorin de la Grandmaison, ancien chef de service de Philippe Charlier à l'hôpital de Garches, et Philippe Delorme viennent de publier dans le *British Medical Journal* une « réponse rapide » à l'article de 2010 sur ce qu'ils considèrent comme la « mauvaise tête » :

www.bmj.com/content/341/bmj.c6805/rr/668615

HENRI IV. L'ÉNIGME DU ROI SANS TÊTE

Stéphane Gabet et Philippe Charlier



La Librairie
Vuibert
160 pages
16,90 €

LA MAUVAISE TÊTE DE HENRI IV

Philippe Delorme



Frédéric
Aimard
éditeur/
Yves Briend
éditeur
384 pages
20 €

**DEUX FILMS DOCUMENTAIRES D'UNE BEAUTÉ BOULEVERSANTE,
UNE ŒUVRE UNIQUE SUR LA GUERRE DU VIETNAM**

OSCAR®
MEILLEUR DOCUMENTAIRE
1968

LA SECTION ANDERSON

& RÉMINISCENCE OU LA SECTION ANDERSON 20 ANS APRÈS
DE PIERRE SCHOENDOERFFER

DISPONIBLE EN  ET VOD

« **LA SECTION ANDERSON DÉPASSE EN INTENSITÉ VRAIE
LE ROMANESQUE DE COPPOLA** »

JACQUES CHANCEL

ina
.fr

L'Histoire

LE FIGARO

PREMIERE

Disponible dans tous les points de vente habituels et sur boutique.ina.fr

ina
EDITIONS

Nés en 17 à Leidenstadt

Primé au festival de la Fiction TV, plébiscité par la critique et les téléspectateurs, *Generation War* est rediffusé sur Canal+.



DANS LA TOURMENTE Volker Bruch (à gauche) et Tom Schilling (à droite) interprètent les frères Wilhelm et Friedhelm Winter, deux des cinq jeunes héros de *Generation War*. Ce téléfilm réalisé par Philipp Kadelbach apporte un point de vue inédit sur la Seconde Guerre mondiale, celui des Allemands.

Is sont cinq, ils sont jeunes, ils ont la vie devant eux, le monde à leurs pieds. Du moins c'est ce qu'ils croyaient. Amis d'enfance, ils ont grandi dans le même quartier de Berlin. L'été 1941 approche et l'armée allemande se dirige vers l'Est. Ce ne sont pas des fanatiques, l'un d'entre eux même est juif. Ce ne sont pas des opposants non plus. Ils souhaitent seulement servir leur pays, vivre leurs rêves. C'est le destin de ces cinq personnages

comme les autres que le réalisateur allemand Philipp Kadelbach s'applique à suivre dans la série *Generation War*, téléfilm en trois épisodes diffusé sur Canal+ en décembre. Ils étaient cinq amis, ils s'étaient promis de passer Noël 1941 ensemble à Berlin. Certains d'entre eux parviendront

certes à s'en sortir, mais ils ne seront plus jamais les mêmes.

Le narrateur, Wilhelm Winter, est un brillant officier, héros de la campagne de France. Tirailé entre le patriotisme et la répulsion que lui inspirent les atrocités commises au cours de ce conflit, il est

gagné petit à petit par le défaitisme, par la certitude que tout cela est inutile, ce qui va l'amener à tout lâcher. Son jeune frère Friedhelm, lui, porte l'uniforme pour la première fois, sans plaisir. Jamais volontaire, il lui fait honte. Poète idéaliste perdu dans une guerre aux méthodes qu'il désapprouve, il trouve refuge dans les livres. Mais celle-ci le broiera comme d'autres, l'amenant à devenir cet exécutant au sang froid qui lui faisait horreur, choisissant de renoncer à toute humanité pour survivre.

La douce Charly s'engage en même temps qu'eux au service de la patrie comme infirmière pour suivre le front, et aussi un peu Wilhelm dont elle est amoureuse sans oser le lui dire. Elle sera elle aussi bientôt rattrapée par la guerre et ce qu'elle nous pousse à commettre.

Sa grande amie Greta se rêve en nouvelle Marlene Dietrich. Au contraire de ses amis, elle traverse cette période de conflits avec insouciance. Pour aider son amoureux Viktor mais aussi pour atteindre enfin son rêve, elle est prête à beaucoup, quelles que soient les compromissions auxquelles cela la conduit, sans toujours mesurer les conséquences de ses actes.

Enfin il y a Viktor, fils d'un tailleur juif et amant de Greta, qui réalise peu à peu que son gouvernement a décidé de faire de sa race l'ennemi n° 1 de son propre pays. Emmené en déportation, il parvient à s'échapper du train et s'engage auprès des partisans polonais en cachant, pour se faire accepter, ses origines.

On pense avoir déjà tout vu en fait de téléfilm sur la Seconde Guerre mondiale. Cette série apporte pourtant un point de vue inédit, celui des Allemands. Loin de la caricature d'une légion de nazis inhumains, c'est d'abord d'êtres incarnés qu'il s'agit, qui essayent de survivre, d'avancer comme ils peuvent dans le décor de la tragédie. Pour Philipp Kadelbach, l'ambition de ce film est « *que les téléspectateurs puissent se laisser guider et happer par l'ambivalence des personnages* ». Ni des héros ni des monstres; juste une génération qui a eu le malheur de naître au mauvais endroit, au mauvais moment, confrontée

à ses doutes, ses ambitions, ses craintes. Le titre allemand est d'ailleurs éloquent : *Unsere Mütter, unsere Väter* (Nos mères, nos pères). L'idée est qu'ils auraient pu être n'importe lequel d'entre nous. Le scénariste Stefan Kolditz, qui a travaillé près de huit ans sur le projet, reconnaît en outre que celui-ci lui a été inspiré par l'histoire de sa propre famille. Le personnage de Wilhelm l'est quant à lui du père de Nico Hofmann, producteur de la série.

A travers ces cinq destins, c'est aussi une partie de la grande Histoire, celle de la Seconde Guerre mondiale, à la rencontre de laquelle le téléfilm mène le téléspectateur : la campagne de Russie, la vie à Berlin pendant la guerre, la Pologne sous l'occupation allemande, la chute de Berlin... Entre reconstitutions historiques, images d'archives et scènes intimes, la réalisation est brillante, l'esthétisme impeccable. Les acteurs sont parfaits de justesse dans l'interprétation pourtant complexe de leurs rôles. Seul bémol qui a soulevé une polémique lors de la diffusion en Pologne : peut-être pour manifester que l'Allemagne n'avait pas, en la matière, de monopole, les partisans polonais sont présentés comme profondément antisémites. La presse polonaise a estimé cette interprétation « *scandaleuse* », « *offensante* » et « *injuste* ». Le producteur Nico Hofmann s'est par la suite excusé dans un entretien avec le journal polonais *Polska The Times* pour la vision de la Pologne renvoyée par son film.

En Allemagne, il a remporté un immense succès critique et obtenu une audience phénoménale avec plus de sept millions de téléspectateurs. Depuis, la série s'exporte aux Etats-Unis ainsi qu'en France sur Canal+ qui après une première diffusion cet été l'a reprogrammée pour le mois de décembre. Il faut dire qu'entre-temps la production allemande a remporté le prix de la meilleure fiction européenne et internationale lors de la 15^e édition du festival de la Fiction TV à La Rochelle en septembre 2013.

Generation War (Unsere Mütter, unsere Väter, Nos mères, nos pères), téléfilm de 4 h 30 en trois épisodes, diffusés sur Canal+ Séries, les lundis 9, 16 et 23 décembre, à 20 h 50.

The Americans

A l'heure de la présidence Reagan, Philip et Elizabeth Jennings forment un jeune couple d'Américains tout ce qu'il y a de plus classique : deux enfants, un pavillon



de Washington. Tout ce qu'il y a de plus normal à l'exception du fait que même leurs enfants ignorent qu'il s'agit en réalité d'agents du KGB dont le mariage a été arrangé afin de les infiltrer dans la société occidentale. Dans un contexte de guerre froide, la série revient avec un rythme soutenu et une intrigue menée avec brio sur cette période d'espionnage et de contre-espionnage où la frontière entre le réalisme et la paranoïa n'était pas toujours évidente à tracer.

Canal+ Séries, le mercredi à partir du 18 décembre, à 20 h 50.

histoire

Thibon tel qu'en lui-même

On l'appelait le philosophe paysan. A travers un chassé-croisé d'interviews de Gustave Thibon, Patrick Buisson livre un film à mi-chemin entre le documentaire et l'autobiographie, qui revient sur le parcours intellectuel et religieux de ce grand penseur du XX^e siècle, parcours dans lequel se reflète l'inquiétude spirituelle de chrétiens confrontés depuis un peu plus d'un demi-siècle à une mutation technique, culturelle et anthropologique au terme de laquelle émerge une société où le divin et le transcendant ont disparu. Un moment de grâce. Histoire, Gustave Thibon, il était une foi, mercredi 4 décembre à 20 h 40.



FRONDE *Le Président Molé et les Factieux*, par François-André Vincent, 1779 (Paris, dépôt du musée du Louvre à l'Assemblée nationale).

aux renversements incessants, propice à l'effervescence intellectuelle, où les courants de pensée et les goûts esthétiques se pressent en cascade et s'affrontent comme autant de faire-valoir réciproques.

Magnifique coloriste, dessinateur prolifique, caricaturiste à ses heures mais toujours amène, il a fait des sujets d'histoire nationale une de ses spécialités et un apport personnel à la peinture de son temps, où ils n'étaient pas si fréquents. L'une de ses toiles est fameuse, maintes fois représentée dans les livres d'histoire : elle représente le président Molé à la journée des barricades sous la Fronde le 26 août 1648. Habituellement réservée aux regards des députés, au Palais-Bourbon, cette toile gigantesque a pu aussi être déplacée à Tours. Une belle exposition, qui sera ensuite visible au musée Fabre de Montpellier.

« François-André Vincent (1746-1816), un artiste entre Fragonard et David », musée des Beaux-Arts de Tours, jusqu'au 19 janvier 2014. Rens. : www.mba.tours.fr; 02 47 05 68 73. Au musée Fabre de Montpellier, du 8 février au 11 mai 2014. Rens. : museefabre.montpellier-agglomeration.fr; 04 67 14 83 00. Exposition de dessins de François-André Vincent au musée Cognacq-Jay de Paris, du 26 mars au 30 juin 2014.

© C2RMF-CLICHÉ THOMAS CLOT. SERVICE PRESSE/MBA TOURS.

Un peintre pour l'histoire

Le musée des Beaux-Arts de Tours fait redécouvrir François-André Vincent, cadet de Fragonard et rival de David.

Etonnant artiste que l'on voit varier de style chaque fois qu'il change ses sujets, François-André Vincent (1746-1816), dont le musée des Beaux-Arts de Tours présente actuellement une rétrospective, est une découverte. Il se révèle toujours épris d'antique et du grand Raphaël qu'il cite avec franchise, proche de Fragonard, rival de David, stylistiquement semblable tantôt à l'un, tantôt à l'autre, mais sans la vivacité du premier ou le souffle épique du second, parfois près du Guerchin ou de Mme Vigée Le Brun :

ainsi de ce portrait de femme d'une qualité éblouissante, vêtue de gris et blanc, un carlin à nœud bleu sur les genoux; sûre de ses charmes, elle vous sourit sans aucune timidité. Toujours bon peintre, toujours aimable, quelque fois génial, cet artiste caméléon si perméable aux multiples influences de son temps surprend. Est-ce du pragmatisme, la souplesse de qui répond avec exactitude aux désirs de celui qu'il doit contenter? L'expression d'un esprit particulièrement curieux? Il est le fruit de son temps, cette époque aux multiples régimes,

Catalogue
VINCENT ENTRE
FRAGONARD ET DAVID
Par Jean-Pierre Cuzin



Arthema
576 pages
125 €



MUSES A gauche : frise avec son cortège de divinités antiques provenant de l'hôtel de la rue de la Victoire, dont l'architecture (en bas) a pu être reconstituée en 3D.

Grand Hôtel

C'est l'histoire d'un lieu que sa destruction a coiffé de l'auréole du mythe, mais qu'un patient et colossal travail d'historien a su ressusciter. L'hôtel de la rue de la Victoire, à l'emplacement de l'actuelle rue de Châteaudun qu'Hausmann voulut percer à sa place, fut la demeure de Julie Careau, danseuse de l'Opéra, épouse de l'acteur Talma, avant d'abriter les premiers mois du mariage de Joséphine et de Napoléon Bonaparte. C'est ici que fut préparé le coup d'Etat du 18 Brumaire (9 novembre 1799) quand Bonaparte renversa le

Directoire et mit en place le Consulat. A partir de documents d'archives, plans, atlas, images, objets d'art, les commissaires Christophe Pincemaille et Elisabeth Caude

en racontent les riches heures. Ils ont pu reconstituer l'architecture de cet hôtel jusqu'à en proposer une maquette en trois dimensions et une visite virtuelle, ainsi que l'ameublement dont ils proposent une restitution approchante par l'exposition de pièces de mobilier provenant de cet hôtel ou similaires à celles qui le meublaient sous Joséphine. Ceux qui connaissent l'époque y feront leur miel : l'exposition parle aux spécialistes. Ceux qui la savent mal y feront de jolies découvertes : celles d'un Paris disparu, de l'art de vivre à la fin du XVIII^e siècle, et de ce que permet le travail de l'historien.

« Joséphine et Napoléon, l'hôtel de la rue de la Victoire », Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, jusqu'au 6 janvier 2014. Plein tarif expo : 8,50 € ; tarif réduit expo : 7 € ; gratuit pour les moins de 26 ans. Tous les jours sauf les mardis, le 25 décembre et le 1^{er} janvier, 10 h-12 h 30 et 13 h 30-17 h 15, en semaine et jusqu'à 17 h 45 le week-end (dernière entrée 45 minutes avant). Rens. : www.chateau-malmaison.fr ; 01 41 29 05 55.



La norme et le caprice

Pour évoquer le goût de Diderot tel qu'il l'exprime dans ses comptes rendus des Salons de l'Académie royale de peinture entre 1759 et 1781, le musée Fabre a choisi d'exposer des peintures et sculptures qui furent commentées par le philosophe, agencées en trois sections évoquant les trois principes que ces œuvres illustrent selon lui : la vérité, ou vraisemblance sociale et morale



ÉPIQUE *L'Incendie de Rome*, par Hubert Robert, 1785 (Le Havre, musée d'Art moderne André-Malraux).

(qui oppose Boucher, honni pour ses artifices, à Greuze censé porter haut les couleurs de la vraisemblance); la poésie, soit exagération épique (Deshays), soit simplicité sublime (Vien et David); enfin la magie de l'exécution (avec Chardin et Vernet). Les œuvres mettent ces principes à l'épreuve, les illustrent plus ou moins heureusement à nos yeux, pointent les contradictions d'un goût somme toute plus personnel qu'objectif, mais qui permet à notre avantage la réunion d'œuvres magnifiques, un condensé de l'art du XVIII^e siècle.

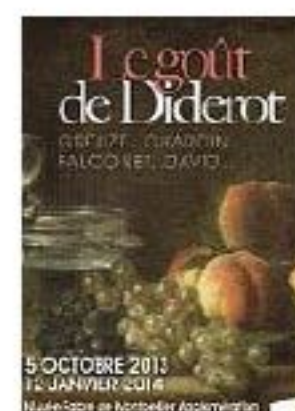
« Le Goût de Diderot. Greuze, Chardin, Falconet, David... », jusqu'au 12 janvier 2014, musée

Fabre de Montpellier.

Tarif : 8 € ; réduit : 6 €.

Du mardi au dimanche, de 10 h à 18 h (fermé le lundi et les 25 décembre et 1^{er} janvier). Rens. :

museefabre.montpellier-agglo.com; 04 67 14 83 00.



© DIDIER SAULNIER/CHATEAU DE VERSAILLES.



André Le Nôtre en perspectives

L'exposition qui clôt une année entière consacrée à André Le Nôtre au château de Versailles est monumentale par son ampleur et sa beauté. Elle rend toute son envergure à un personnage mondialement mal connu, cantonné souvent dans son rôle de jardinier. Un costume trop étroit : on le découvre désormais collectionneur au goût très sûr, entrepreneur, officier du roi. On mesure la portée de son œuvre, de son génie : sa façon de travailler et d'utiliser les effets d'optique, collimations et anamorphoses, emboîtement des échelles. Une intéressante section termine l'exposition sur l'héritage de Le Nôtre depuis sa mort jusqu'à aujourd'hui, et introduit la création du nouveau bosquet du Théâtre d'eau qui va être aménagé par Louis Benech et Jean-Michel Othoniel. Une exposition à la fois historique, technique et magnifique.

Jusqu'au 23 février 2014, château de Versailles. Billet inclus dans la visite du château : 15 € ; tarif réduit : 13 €. Tous les jours sauf le lundi, de 9 h à 17 h 30 (dernière admission à 16 h 45). Rens. : www.chateauversailles.fr ; 01 30 83 78 00.

Voyage dans l'ancienne Russie

On connaît trop peu le musée Zadkine, cette petite maison d'artiste coincée au fond d'une impasse qui donne sur la rue d'Assas et, en face, sur les serres du jardin botanique de l'université Paris-Descartes. A l'intérieur de ce qui fut autrefois la maison du sculpteur Zadkine, au milieu des œuvres de l'artiste, le musée expose d'étonnantes images de son pays natal, des photographies en couleurs des années 1905-1916 du photographe Sergueï Mikhaïlovitch Procoutine-Gorsky. Celui-ci avait perfectionné une technique bien à lui qu'il expérimenta, en bon héritier d'un XIX^e siècle encyclopédiste, en prenant son pays sous toutes les coutures, les plaines et les forêts de la Russie blanche, celle de Smolensk et de Viterbe, et même un portrait de Tolstoï. Le résultat est dans ces images si précises et si picturales à la fois, que les défauts des filtres colorent de-ci de-là d'aplats bleus, violets, magentas quasi warholiens, et dont les bordures se liquéfient en ruisseaux de couleurs fluo. L'ensemble crée un effet atemporel, d'instantanés hors du temps, de moments d'éternité. Un fabuleux retour en Russie d'avant 1917.

Jusqu'au 13 avril 2014, musée Zadkine. Plein tarif : 7 € ; tarif réduit : 5 € ; demi-tarif : 3,50 €. Tous les jours sauf lundi et jours fériés, de 10 h à 18 h. Rens. : 01 55 42 77 20.

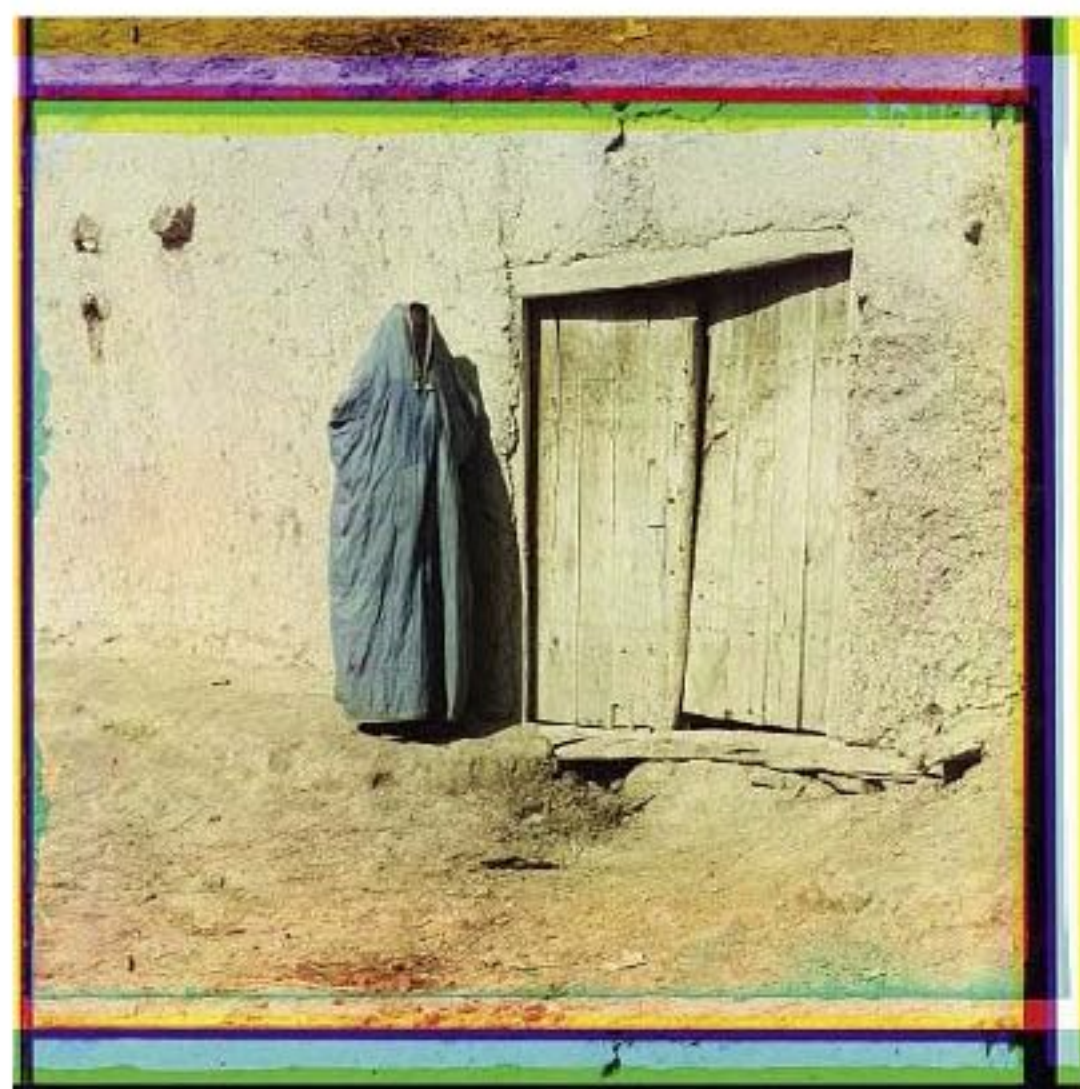
De rouge et de noir

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France expose actuellement les vases grecs de la collection d'Honoré d'Albert, duc de Luynes : un ensemble de très beaux vases, pour la plupart des VI^e et V^e siècles av. J.-C., ornés de scènes mythologiques, scènes de banquet, de jeux athlétiques ou de séduction. Un vrai trésor.

Jusqu'au 4 janvier 2015, Bibliothèque nationale de France (site Richelieu), 5, rue Vivienne, Paris. Entrée libre. Du lundi au vendredi, 13 h-17 h 45, samedi, 13 h-16 h 45, dimanche, 12 h-18 h. Fermé les jours fériés. Rens. : www.bnf.fr ; 01 53 79 59 59.



RITUEL Rhyton (vase) en forme de tête de bœuf, IV^e siècle av. J.-C. (Paris, BnF).



ROUTE DE LA SOIE Femme sarte à Samarkand, par Sergueï Mikhaïlovitch Procoutine-Gorsky, 1907.



© CANAL ACADÉMIE

LE CITRON, SUR TOUS LES OCÉANS

Idéal contre le scorbut, cet agrume du pourtour méditerranéen a conquis le Nouveau Monde.

Le citronnier (*Citrus limon*) est un arbuste à feuilles persistantes originaire des hautes terres du Cachemire, résultant peut-être d'une sélection et d'une hybridation opérée sur le cédratier dans le courant du I^{er} millénaire avant notre ère. Les civilisations du Proche-Orient antique le connaissent, mais ses fruits ne sont pas très consommés. Le nom du cédrat, comme celui du citron, dérive du grec *kedros* qui a donné *citrus* en latin. Les Romains l'utilisent un peu dans leur cuisine et en médecine, mais la diffusion large du citronnier le long des côtes méditerranéennes revient aux Arabes, qui le nomment *limum* qui donnera *limone* et *lemon*. Sa sensibilité au gel interdit son expansion loin du littoral, sauf dans les parcs des palais de la Renaissance et de l'époque moderne qui sont dotés d'une orangerie vitrée et exposée au sud dans laquelle ils peuvent passer l'hiver avec les autres arbres fragiles (orangers, palmiers). Celle de Versailles est vaste comme une cathédrale. Symboliquement, elle remplit un rôle politique éminent : même la nature se plie à la volonté du Roi-Soleil.

Il est probable que les Arabes, très versés dans la science médicale héritée des Byzantins et des Perses et perfectionnée par leurs savants, avaient découvert que le citron permettait aux marins d'éviter le scorbut dont ils étaient souvent atteints, sans savoir, évidemment, que cette vertu provient de la richesse du fruit en vitamine C. En tout cas, c'est un fait bien établi à la fin du XV^e siècle lorsque débutent les navigations transocéaniques et les grandes découvertes. Dès lors, tous les navires en transportent et c'est ainsi que le citronnier et les autres arbres à agrumes sont

implantés dans le Nouveau Monde. Parmi les grandes plantations de citronniers proches des ports, il faut signaler, près de Naples, celles de la péninsule sorrentine, aujourd'hui terroir du *limoncello*.

Les gros citrons de l'ancienne ville arabe d'Amalfi bénéficient d'une haute réputation. Dans les spectaculaires vergers complantés d'oliviers et de vignes hautes, l'étage bas des citronniers est couvert pendant les froids d'hiver de claies (*pagliarelle*).

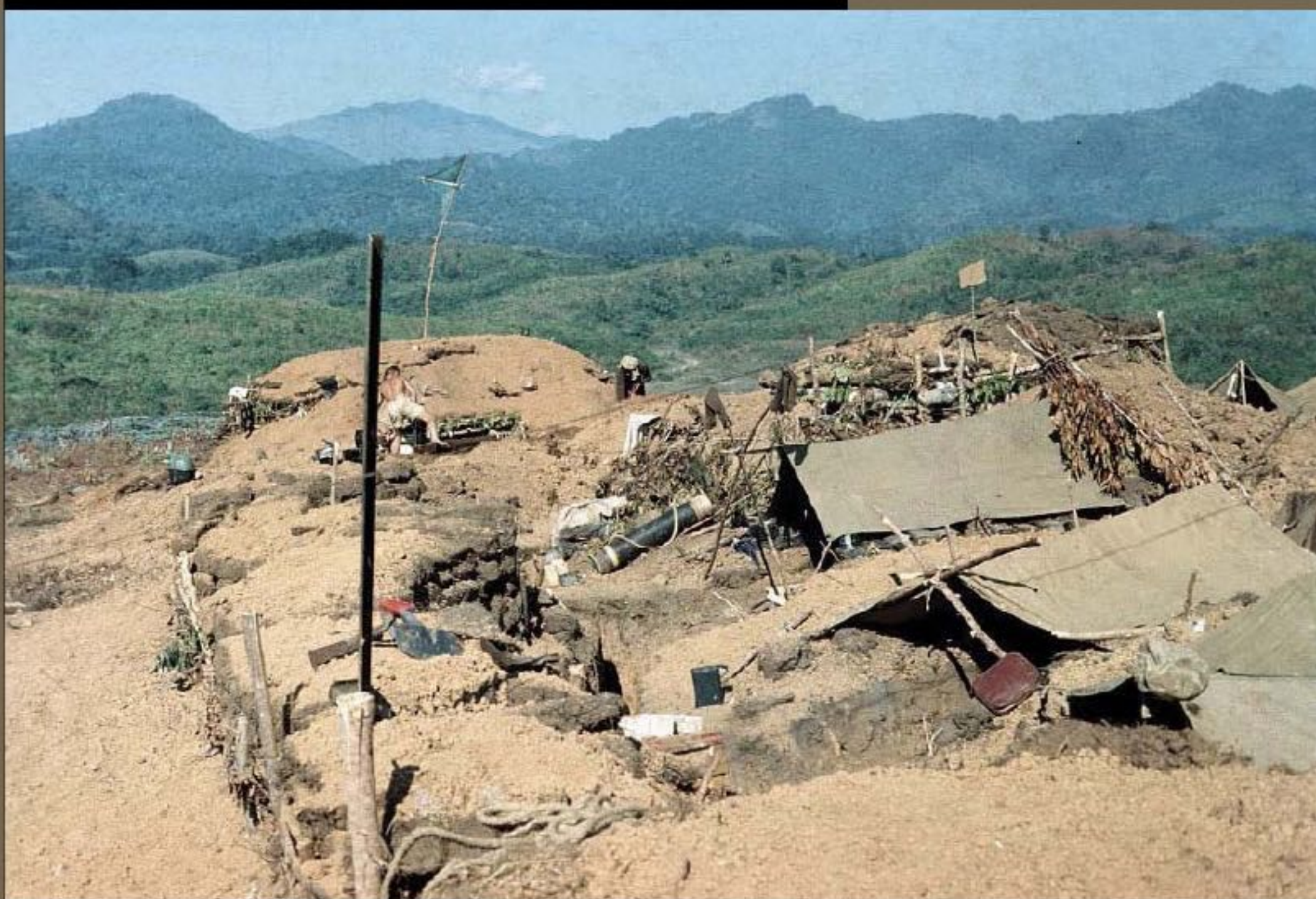
Le citron se conserve bien, mais il arrive, au terme de plusieurs semaines, qu'il se gâte. C'est la raison pour laquelle les Méditerranéens ont pris l'habitude de le confire dans le sel. Les Africains du Nord et les habitants du Proche-Orient sont très friands de ce condiment acide, salé, amer et même un peu sucré qui permet de réaliser de magnifiques plats mijotés, tels certains tagines marocains. Les écorces confites dans le sucre sont une belle spécialité niçoise.



LE POULET YASSA À LA SÉNÉGALAISE

Faites revenir à la cocotte un beau poulet fermier coupé en morceaux. Ajoutez de trois à cinq beaux oignons hachés et sautés dans de l'huile d'arachide (ou d'olive) bien chaude jusqu'à ce qu'ils soient blonds. Mêler le tout avec un bol de bouillon concentré issu de la carcasse du poulet, le jus de quatre citrons frais (on peut donner une touche marocaine en ajoutant un citron confit au sel coupé en morceaux), sel, poivre, une pincée de piment rouge. Cuire deux heures à feu doux. Servir parsemé de persil plat et de deux feuilles de menthe, hachés ensemble, avec du riz blanc, et accompagner d'un vin blanc méditerranéen, comme un cassis.





44

LE PIÈGE DE DIÊN BIÊN PHU

À L'ORIGINE DE LA BATAILLE, UN PARI TACTIQUE.
À SON ISSUE, UN DÉASTRE POLITIQUE. AVEUGLÉS PAR LE SUCCÈS DE NA SAN,
POLITIQUES ET MILITAIRES N'AVAIENT PAS ENVISAGÉ LA DÉFAITE.

56

LA GLOIRE ET LA PEINE DES HOMMES

LE 20 NOVEMBRE 1953, L'OPÉRATION
«CASTOR» OUVRE LA BATAILLE
DE DIÊN BIÊN PHU SOUS D'HEUREUX AUGURES.
LE 13 MARS 1954, LE CAMP RETRANCHÉ
SE TRANSFORMERA EN UN HUIS CLOS TRAGIQUE.



84 DES HÉROS ET DES HOMMES

SOLDATS ET OFFICIERS, FRANÇAIS
ET VIETNAMIENS. QUI SONT
LES HOMMES DE DIÊN BIÊN PHU ?

Diên Biên Phu Le piège, le sacrifice, la tragédie

ET AUSSI

GÉOPOLITIQUE D'UNE DÉFAITE

ENTRETIEN AVEC LE COLONEL
JACQUES ALLAIRE

UNE SAISON EN ENFER

LES PURGATOIRES DE L'ONCLE HÔ

PIERRE SCHOENDOERFFER
CAMÉRA AU POING

EXPOSITION COLONIALE

ANATOMIE D'UNE BATAILLE

DIÊN BIÊN PHU ENTRE LES LIGNES



© MUSÉE DE L'ARMÉE/DIST. RMN-CP / ANNE-SYLVAIN MARRE-NOËL.

© DESSIN : ERWAN LE SAËC, COULEURS : TATIANA DOMAS/LE FIGARO HISTOIRE.



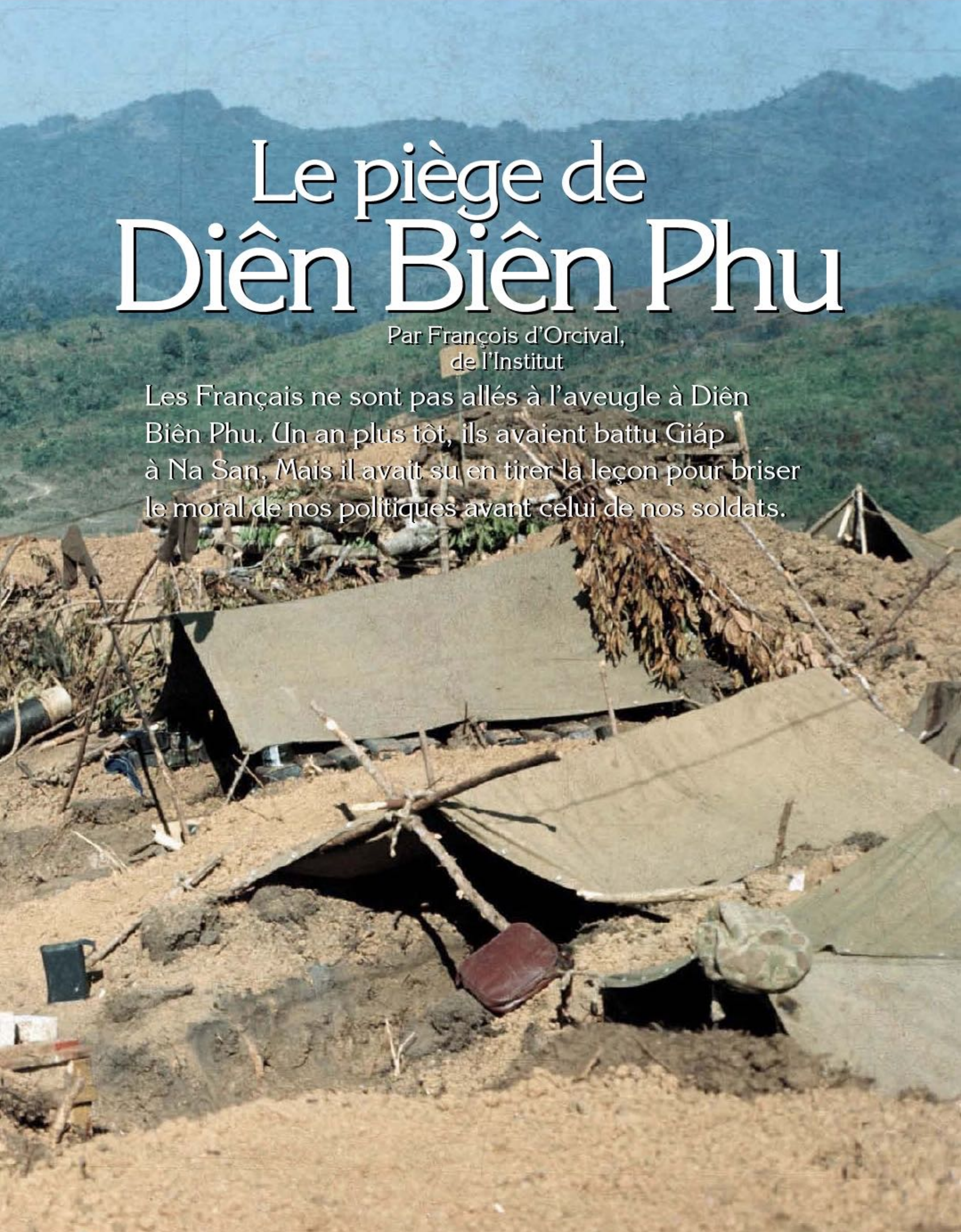
ÉTAT DE SIÈGE

Les défenses du camp
retranché de Diên Biên
Phu, face nord-ouest.

Le piège de Diên Biên Phu

Par François d'Orcival,
de l'Institut

Les Français ne sont pas allés à l'aveugle à Diên Biên Phu. Un an plus tôt, ils avaient battu Giáp à Na San. Mais il avait su en tirer la leçon pour briser le moral de nos politiques avant celui de nos soldats.





Egarement et sacrifice. Egarement d'une stratégie militaire, sacrifice de quelques-uns des plus beaux bataillons de l'armée française. Incompréhensible à l'opinion, la question demeure : pourquoi Diên Biên Phu ? Soldat de métier, revenu des campagnes d'Indochine et d'Algérie pour être professeur à l'Ecole de guerre, le colonel Pierre Rocolle présenta en 1967 une thèse de doctorat (mention très bien) pour répondre à cette interrogation. Son travail n'a pas été dépassé depuis, quand même il a pu être enrichi.

Il s'ouvrait par cette citation : *«Lorsqu'on prend l'avion pour atterrir à Diên Biên Phu, on est toujours tenté de s'écrier : mais comment se fait-il que le général Navarre ait pu concentrer dans cette cuvette ses unités d'élite pour se faire prendre comme dans une souricière ? Les choses, en réalité, ne sont pas si simples. Quelqu'un qui parcourt les 500 kilomètres de route qui séparent Diên Biên Phu des plaines du Nord-Vietnam, à travers une région montagneuse et tourmentée, est plutôt enclin à se poser la question inverse : comment se fait-il que le général Giáp ait accepté d'engager une bataille décisive, si loin de ses arrières, avec des troupes qui se déplacent à pied, un ravitaillement qui vient par simple portage, par des routes qui n'en méritent guère le nom, d'ailleurs pilonnées sans arrêt par l'aviation ennemie ?»*

Que ces lignes aient été publiées dans une revue d'études parue à Hanoi en 1965 avec le label des autorités communistes révèle combien le déroulement de la bataille a pu déconcerter chacun des acteurs : Navarre pouvait tout

autant juger sa forteresse imprenable, que Giáp être convaincu que celle-ci ne lui résisterait pas. A la fin, c'est moins Giáp qui a gagné que Navarre qui a perdu.

Salan étrille le Viêt-minh à Na San

Le théâtre de l'affrontement, le pays thaï, a été décrit par Hélié de Saint Marc, qui s'y était battu comme capitaine. Il se souvenait *«d'un chaos inextricable de montagnes, d'une végétation bouillonnante, effervescente, tentaculaire, oppressante, éclatante, écrasante, envoûtante comme une drogue»*. Ce territoire se situe au nord-ouest du Tonkin, à proximité du Laos, enjeu des combats. Le corps expéditionnaire français tient la plaine du delta tonkinois tandis que les divisions viêt-minh s'infiltrèrent dans le pays thaï pour prendre ses positions à revers.

Quand le général de Lattre, qui commandait en Indochine, meurt le 11 janvier 1952, la guerre dure depuis six ans. A Paris, les gouvernements se succèdent, mais la lassitude ne cesse de gagner devant un effort jugé excessif. L'opinion est elle-même travaillée par la propagande communiste contre la guerre «impérialiste» qui s'opposerait à la juste lutte du peuple vietnamien pour son émancipation politique. Hô Chi Minh est lui-même présenté par un grand nombre d'intellectuels comme une figure romantique, dont le marxisme ne serait qu'un vernis. La CGT des dockers agresse nos soldats au moment où ils embarquent sur les quais de Marseille.

Le général Raoul Salan, un colonial en même temps qu'un «chinois» tant il connaît son Indochine, prend la succession



du général de Lattre. « *Allégez-vous* », lui dit-on. Salan doit donc encore réduire des effectifs, déjà amputés par le rapatriement en France de 20 000 hommes, et réorganiser ses 175 000 hommes, dont 45 000 Français de métropole, auxquels s'ajoutent des divisions vietnamiennes, cambodgiennes ou laotiennes. Il espère combler les manques par des soldats vietnamiens en formation.

En face, Giáp peut compter sur plus de 300 000 hommes, dont 8 divisions régulières, et ses effectifs continuent à croître. Il est faible au sud et au centre de l'Annam (le futur Sud-Vietnam), il est fort au nord, le Tonkin, où il a massé la moitié de ses forces et dont il a fait son « sanctuaire », livrant à nos soldats une guerre mobile et destructrice. C'est là que les Français vont le chercher.

La saison des pluies, défavorable aux déplacements des unités viêt-minh, laisse un répit au corps expéditionnaire, mais elle s'achève au mois de septembre. Giáp ne tarde pas à reprendre le combat : le 17 octobre 1952, sa division 308 envahit une position dont les Français s'étaient emparés un an plus tôt à l'est du pays thaï, Nghia Lo. « *Je ne vais pas donner à Giáp plus d'occasions de nous massacrer* », estime Salan : il ordonne à ses troupes de se replier sur un nouveau point stratégique au sud-ouest de Nghia Lo : Na San.

« *Ce choix s'imposait, dit Salan, par sa position même au cœur du pays thaï noir où Giáp a lancé son offensive. Na San offre l'avantage de posséder un terrain d'aviation accessible en toutes saisons et dont la défense peut être organisée à*

ALLIANCE A gauche : le terrain d'aviation de Na San en novembre 1952. Ci-dessus : le prince héritier du Laos, Vong Savang, et le général Salan, en avril 1953. Le 22 octobre 1953, les deux pays signeront un traité d'amitié et d'association. C'est pour défendre le Laos que Navarre choisit de fortifier Diên Biên Phu.

partir du compartiment montagneux qui l'entoure. Ce terrain se trouve à 190 kilomètres à vol d'oiseau de Hanoi, soit quarante minutes de trajet pour un bimoteur Dakota. La chasse et le bombardement ont aussi de larges possibilités de soutien. » Salan a trouvé là sa base aéroterrestre idéale pour les opérations qu'il veut conduire.

Avec son second, le général de Linarès, qui commande au Tonkin, il fait livrer par pont aérien au nouveau camp retranché des tonnes de vivres, de munitions et de matériels, en confiant au colonel Gilles, fantassin parachutiste, le commandement du groupement opérationnel formé pour l'occasion de bataillons parachutistes et de légionnaires. Il fait filmer le chantier de la base et les coups de main dans la jungle par deux cinéastes de talent, André Lebon et Pierre Schoendoerffer, lesquels réalisent un court-métrage à la gloire du camp sur lequel le Viêt-minh va venir se briser.

Au mois d'octobre, et à mesure que le Viêt-minh se rapproche, Salan double le nombre des bataillons du groupement Gilles. L'assaut, attendu par le commandement pour tester ses plans tactiques, se produit dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1952. « *Acharné, aveugle, hurlant* », le Viêt-minh se précipite sur les points de résistance français par vagues

successives. Il s'y casse les dents. « Ça tient partout ! C'est un déluge de feu indescriptible », s'exclame Gilles, au téléphone avec son état-major. « Le Viêt-minh se déchaine, deux nuits de suite, sans remporter l'avantage, se félicite Salan, sûr de tenir enfin sa victoire. Avec douze bataillons (6 000 hommes), nous avons fait échec à trois divisions (35 000) qui accusent des pertes sévères. » On parle de 6 000 tués.

Colonel de réserve de l'armée de l'air, romancier et grand reporter, Jules Roy s'enflamme aussi dans une série de reportages publiés par *Le Parisien libéré* : « Il n'existe peut-être pas dans l'histoire militaire d'autre exemple de cette audace du général Salan, qui a décidé de barrer le chemin du Laos à l'armée du Viêt-minh en se bouclant dans un fond de vallée qui était encore, il y a quinze jours, une partie de jungle. L'atout de Salan est une aviation à toute épreuve. » C'est vrai : la bataille de Na San n'aurait pas été gagnée sans l'appui des bombardiers de l'armée de l'air et des avions d'assaut de l'aéronavale. Ainsi, conclut le film de Schoendoerffer, cette base fortifiée aura donné « une grande victoire » à nos soldats et « une sanglante leçon » à l'ennemi.

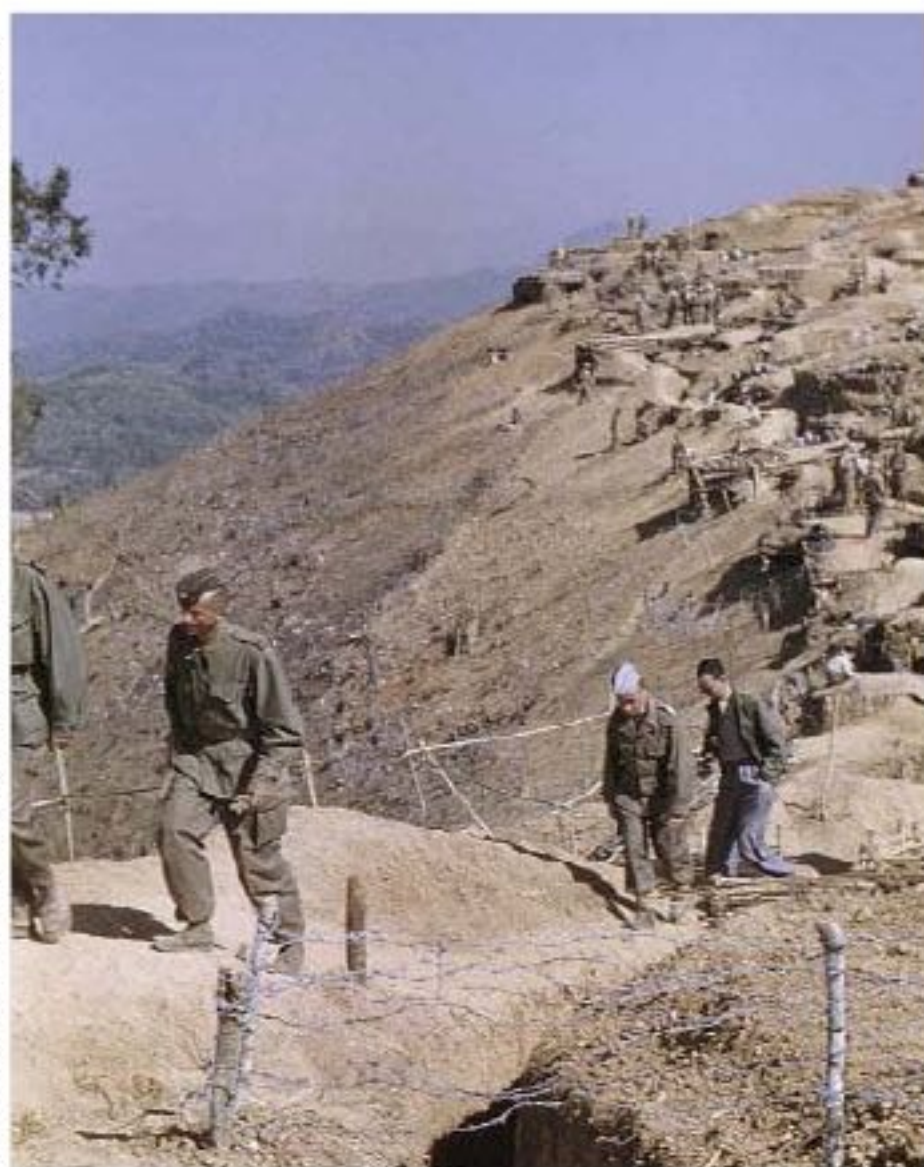
Or, pendant qu'il renforçait Na San pour attirer à lui l'adversaire et lui casser les reins, Salan se posait le 11 novembre sur la piste d'un terrain d'aviation situé à moins de 100 kilomètres à l'ouest : Diên Biên Phu. On aurait dit Na San, en dix fois plus grand. Même jungle épaisse, mêmes montagnes, même cuvette, en beaucoup plus vaste. Mais alors que Na San se prépare activement à la bataille, Diên Biên Phu est désert, tout juste gardé par une section de tirailleurs sénégalais et



© PARIS-MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/IMAGE MUSÉE DE L'ARMÉE.

deux compagnies de supplétifs. Dispositif trop léger dans un endroit aussi proche du Laos. Des renforts arrivent. Ils ne suffiront pas à arrêter, le 29 novembre, un régiment viêt-minh, le 148, qui occupe la cuvette. Le lendemain, les Français sont chassés, pour la première fois, de Diên Biên Phu.

« C'est désagréable », convient Salan. Mais l'action et la gloire sont alors à Na San où les autorités françaises sont invitées à venir constater sur place le succès d'une stratégie qui donne enfin des résultats. On y fête la Noël 1952 en toute confiance. Cette victoire n'efface pourtant pas les états d'âme du gouvernement à Paris, où l'on pense de plus en plus que cette guerre coûte trop cher. « Un milliard par jour », écrivent les journaux. Sans doute les Américains supportent-ils la moitié de ces dépenses, en livrant des avions, des chars, des bateaux, des munitions, alors qu'ils combattent la Chine communiste en Corée. Mais au moment où face à la guerre froide ils souhaitent mettre en place la Communauté européenne de défense (CED), les Etats-Unis, eux aussi, sont pressés de voir se terminer la guerre d'Indochine, pour permettre à la France d'équilibrer, en Europe, le réarmement allemand.



© ROBERT BOUVET, PAUL CORCUFF, RAOUL COUTARD, GUY DEFIVES/ECPAD/FRANCE.

RÉSISTANCE Ci-contre : les soldats du camp retranché de Na San, le 13 décembre 1952, après avoir repoussé l'assaut du général Giáp. En haut : largage de parachutistes sur Lang Son, le 17 juillet 1953, lors de l'opération « Hirondelle » ayant pour but de détruire les réserves d'armement viêt-minh et de déstabiliser l'ennemi sur ses arrières. A droite : le maréchal Juin en tournée d'inspection à Ninh Binh, au Tonkin, en février 1953.



UNE GUERRE ORPHELINE Depuis le désastre de la RC 4, la frontière est poreuse avec la Chine. Elle a permis aux troupes de Giáp de bénéficier de l'appui direct de sa voisine communiste. Contenu par Salan à Na San en décembre 1952, le Viêt-minh porte en 1953 son effort vers la frontière du Laos. Navarre croit pouvoir l'arrêter en fortifiant Diên Biên Phu.

Le président du comité des chefs d'état-major, le prestigieux maréchal Juin, prend alors l'avion pour Saigon, le 15 février 1953 ; Salan l'emmène partout, jusqu'à Na San ; Juin veut proposer une issue à l'autorité politique, qui a besoin, sur le théâtre européen, des capacités militaires immobilisées au Vietnam. *« Nous nous sommes enkystés ici, dit-il à Salan. Je ne vous le reproche pas. Mais cette guerre doit se faire avec des groupes mobiles. »* Des groupes mobiles, qui existent déjà, mais renforcés, capables de se déplacer rapidement sur les arrières de l'ennemi plutôt que des camps défensifs destinés à l'user progressivement. En une phrase, Juin vient de démolir ce qui faisait la fierté de Salan.

Un mois plus tard, celui-ci en reçoit confirmation du chef du gouvernement, René Mayer, conseillé par Juin, sous la forme d'un télégramme daté du 28 avril 1953. Il lui est précisé que le maintien de « *forces substantielles à Lai Châu et à Na San* » ne se justifie plus. Initiateur des camps retranchés,

Salan comprend que son temps s'achève. Rappelé à Paris, il transmet le 28 mai son commandement au général Henri Navarre, ancien commandant en chef en Centre Europe, ancien chef d'état-major de Juin, dont la mission est de « *trouver une porte de sortie honorable* ».

Navarre espère avoir deux ans. Il organise le redéploiement de ses forces et présente, le 24 juillet 1953, un plan d'opérations devant un comité de défense nationale réuni à l'Elysée, en présence du chef de l'Etat, du président du Conseil, Joseph Laniel (qui a succédé à Mayer), de cinq ministres et des chefs d'état-major. *« Tout ça va nous coûter 100 milliards de plus »*, dit Edgar Faure, chargé des Finances. *« Il s'agit de faire en sorte que l'ennemi ne puisse pas gagner »*, insiste Navarre. Son plan, étalé sur 1954 et 1955, consiste d'abord à éviter une bataille générale en restant défensif, tout en constituant un corps de bataille plus musclé, puis à prendre l'offensive avec des forces mobiles l'année suivante. Moins



d'une semaine après, le 30 juillet, ce plan « secret défense » s'étale dans l'hebdomadaire *France Observateur*. Navarre n'a obtenu qu'une partie des renforts qu'il était venu demander (1 900 hommes de troupes sur 3 400 et 9 bataillons d'infanterie sur 12) et le Viêt-minh connaît désormais ses intentions !

Va-t-il renoncer ? Le général Cogny, qui a succédé à Linarès au Tonkin, lui recommande de démanteler Na San, mais pour reprendre Diên Biên Phu au Viêt-minh. Celui-ci concentre en effet des forces considérables au nord-ouest du Tonkin. Il menace le Laos, auquel la France vient d'accorder l'indépendance en garantissant sa sécurité. Conformément à sa doctrine défensive, Navarre va rassembler ses forces sur un seul camp retranché ; il évacue Na San et décide l'opération « Castor », le saut sur Diên Biên Phu. Il reconstitue ainsi un peu plus loin un nouvel abcès de fixation où 10 000 à 12 000 soldats français et vietnamiens devront neutraliser les combattants viêt-minh, quatre fois plus nombreux qui sont d'ores et déjà dans la région. Cela revient à tenter de refaire Na San à Diên Biên Phu.

Or Giap a tiré la leçon de sa défaite. Il en a longuement analysé les causes. Il lui a manqué beaucoup d'hommes et de coolies pour le soutien de ses combattants, et des canons pour contrer l'artillerie française. Lorsqu'il déclenche son attaque sur la cuvette, le 13 mars 1954, c'est parce qu'il estime avoir réuni tous les moyens de briser le moral des Français. Il sait, depuis le mois de février, qu'ils veulent négocier : le ministre français des Affaires étrangères Georges Bidault a fait savoir, en effet, lors de la conférence réunie à Berlin pour tenter de faire baisser la tension entre les Occidentaux et l'URSS, qu'il souhaitait que la question indochinoise soit discutée lors d'une prochaine conférence de paix, convoquée en avril à Genève.

GÉNÉRAUX Ci-dessus : le général Giap à Diên Biên Phu, extrait du film tourné par le Soviétique Roman Karmen, en 1954. A droite : vue de Diên Biên Phu (*photo en haut*) et le quartier général du colonel de Castries (*en bas*) avec les généraux Navarre et Cogny. Castries sera fait général durant la bataille, le 16 avril 1954. Carte à droite : l'Indochine après Diên Biên Phu. Hanoi n'est plus qu'un réduit isolé. Le Sud est lui-même menacé.

La nouvelle a conduit la Chine à expédier un matériel considérable à son allié viêt-minh : canons de 105, camions par centaines, milliers de tonnes de munitions. Prêt à accepter les pertes les plus lourdes pour peser sur les négociations, Giap a concentré dans la région ses meilleures unités.

Navarre et ses officiers ne sont pas surpris par l'attaque ; ils l'attendaient. Mais ils ne sauront pas répéter Na San, parce qu'ils commettent deux erreurs : d'un côté, ils sous-estiment leur adversaire, sa puissance de feu et sa résistance ; de l'autre, ils surestiment leurs propres forces, leur artillerie, leur appui aérien, leur liberté de ravitaillement – en dix jours, la piste sera rendue inutilisable. Quand ils se rendront compte qu'il leur aurait fallu dix fois plus de canons, de munitions et de bombardements aériens qu'à Na San, il sera trop tard.

Diên Biên Phu sera un Na San à l'envers : une défaite tactique, suivie par un désastre politique. Le bilan militaire est lourd mais pas irréparable. Sur le terrain politique, en revanche, les dégâts sont irréversibles. Démoralisée par la défaite dans une guerre lointaine dont elle ne comprend pas l'enjeu (le Vietnam est indépendant depuis 1949, son maintien dans l'Union française ne vaut pas, à ses yeux, qu'on s'y épuise par alignement excessif sur la « croisade » américaine contre le communisme), l'opinion veut désormais la paix à tout prix.



Les négociations de paix, engagées à Genève le 26 avril (en pleine bataille !) en présence des Etats-Unis, de l'Union soviétique et de la Chine, ne vont pas, à son gré, assez vite. Le gouvernement Laniel tombe le 12 juin. Le 18, Pierre Mendès-France forme un gouvernement « pour en finir » : il dépose le fardeau et signe le cessez-le-feu, le 21 juillet 1954.

Les marines à Khé Sanh

On n'en a pourtant pas fini avec Diên Biên Phu. Giáp a certes battu les Français, mais les Américains les remplacent au Sud-Vietnam. Dix ans après, il entend les battre aussi. De 1964 à 1967, il attaque en vain ; il concentre donc son effort sur l'année 1968 en conduisant une offensive « populaire » sur les villes du Sud et une attaque généralisée sur les bases américaines situées dans la zone qui sépare les deux Vietnam. C'est l'offensive du Têt. Le président des Etats-Unis, Lyndon Johnson, est persuadé, et pas seulement lui, que Giáp n'a qu'une idée en tête, refaire sur la base de Khé Sanh, tenue par les marines au milieu de la zone démilitarisée, le coup qu'il a réussi à Diên Biên Phu. Johnson en est obsédé à ce point qu'il a fait promettre à ses chefs militaires qu'il n'y aurait pas de Diên Biên Phu américain : « No more Din Bin Foo ! »

« Nous n'étions pas assez idiots pour ne pas redouter qu'un assaut sur la base de Khé Sanh ne se transforme en un Diên Biên Phu », note le général William Westmoreland, qui commande le corps expéditionnaire américain au Vietnam. Mais quand il compare les deux situations, il se rassure : les Français n'avaient pas l'artillerie suffisante pour défendre le camp retransché de l'extérieur, lui si ; les Français n'avaient qu'un soutien aérien limité, le sien est massif ; ils ne pouvaient pas recevoir du ravitaillement par tous les temps, lui si ; ils n'avaient pas d'hélicoptères, il en a des dizaines de tous les types. « Nous n'avons qu'un handicap commun, c'est la météo. »

Les Américains mettent le paquet pour défendre les 6000 marines de Khé Sanh, déversant des milliers de tonnes de bombes sur les tranchées occupées par deux divisions viêt-minh. La bataille de Diên Biên Phu avait duré cinquante-six jours, le siège de Khé Sanh, en dure soixante-dix-sept. Après avoir à son tour sacrifié ses soldats, Giáp se retire. On ne réussit Diên Biên Phu qu'une fois. Comme Na San. Les Français ont signé à Genève leur défaite en Indochine dix semaines après la chute de Diên Biên Phu. Les Américains n'évacueront le Vietnam que le 30 avril 1975 : sept ans après la levée du siège de Khé Sanh. *✍*

Géopolitique d'une défaite

En Indochine, la France n'a pas seulement été victime d'une défaite militaire, mais des contradictions de sa diplomatie.

La guerre d'Indochine ne s'est pas seulement jouée dans la jungle du pays thaï mais sur les tapis verts de la diplomatie. Alors que faisait rage la bataille de Diên Biên Phu, une conférence internationale, réunie à Genève pour rétablir la paix en Asie, s'ouvrait le 26 avril 1954 pour se conclure le 21 juillet sur un cessez-le-feu. Elle entraîna le retrait de la France du conflit et la partition du Vietnam. Comment en est-on arrivé là ?

Une après-guerre

A l'approche de la défaite japonaise de 1945, l'empereur d'Annam, Bao Dai, avait proclamé la création d'un Etat indépendant du Vietnam regroupant l'Annam et le Tonkin (11 mars 1945), auquel il avait joint ensuite la Cochinchine (14 août). Après la capitulation du Japon (15 août), le Viêt-minh, un mouvement nationaliste d'obédience communiste, s'empare cependant du pouvoir au nom d'une République démocratique du Vietnam. Il bénéficie du soutien discret de l'URSS ainsi que, paradoxalement, de celui des Etats-Unis, favorables par tradition démocratique au démantèlement des grands empires coloniaux. Le retour progressif de la France (Leclerc arrive à Saigon le 5 octobre 1945) s'accompagne de la création de l'Union française par la Constitution du 27 octobre 1946. En remplacement de l'Empire

français, celle-ci se propose de régir les relations de la métropole avec ses colonies ou ex-colonies. Au Vietnam, la France placera, en 1949, Bao Dai à la tête d'un Etat associé, avec sa propre législation mais sous tutelle française. Avec le Viêt-minh, la confrontation a tourné en revanche dès novembre 1946 à la lutte armée. Expulsé de Hanoi en décembre, Hô Chi Minh a pris le maquis (décembre 1946).

En 1949, la victoire de Mao Zedong en Chine sur son adversaire nationaliste Tchang Kaï-chek apporte un renfort important au Viêt-minh, qui bénéficie désormais d'un sanctuaire et d'un soutien politique et militaire à la frontière même du Vietnam. En 1950, lors de l'évacuation de la ville de Cao Bang (Nord Tonkin), par la route coloniale 4 (RC 4), qui longe la

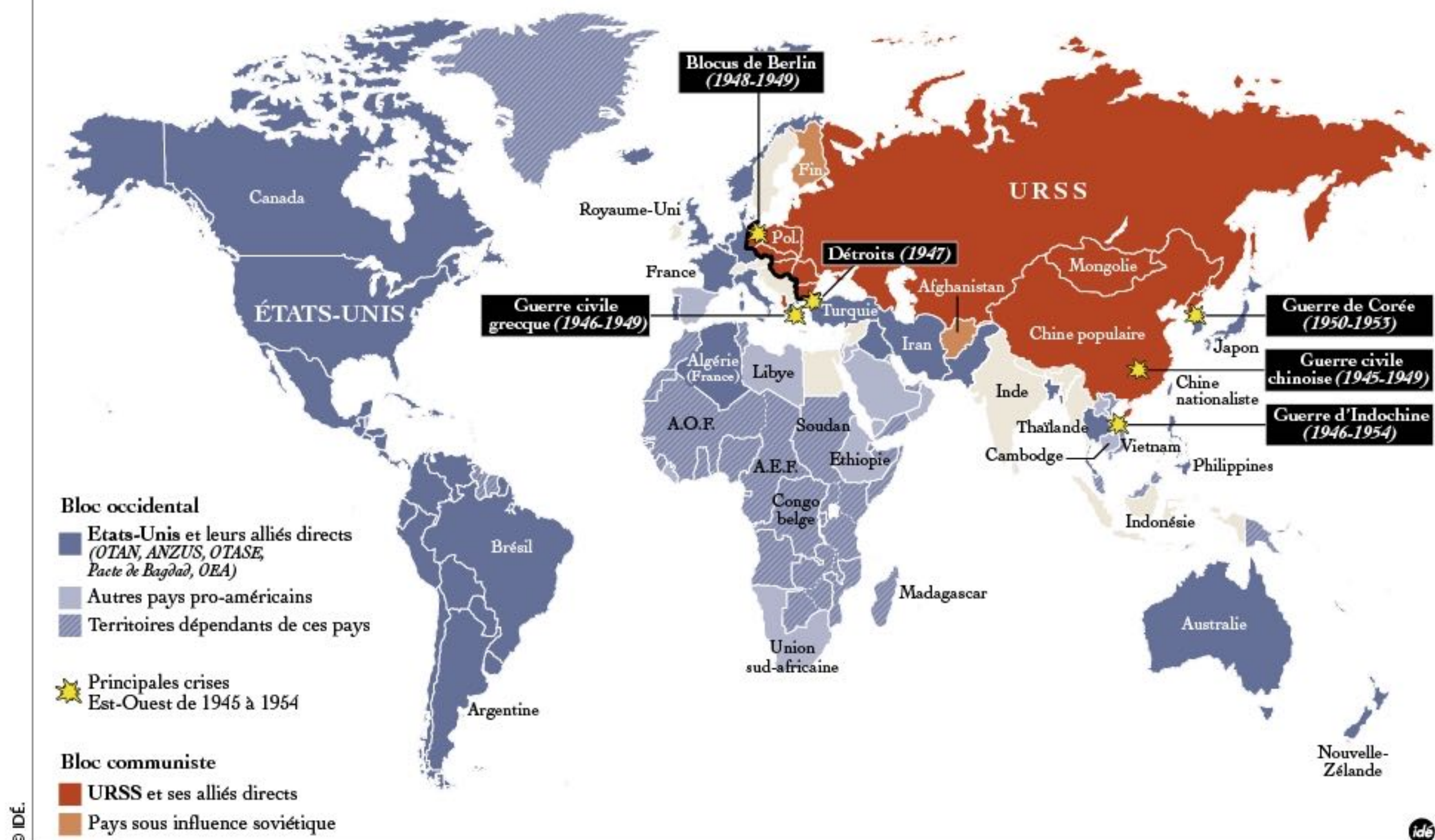
frontière chinoise sur 200 kilomètres, l'écrasement des unités françaises engagées (environ 5 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers) par le Viêt-minh constitue la première grande défaite française en Indochine. Elle renforce la détermination du Viêt-minh et lui donne un accès libre à la Chine, qui pourra dorénavant le fournir librement en armes. Désormais, l'empire de Mao pèse plus lourdement sur un conflit qui tend à s'inscrire dans le cadre plus général de la confrontation du monde libre avec les pays communistes.

Guerre froide

Entre Est et Ouest, les points de friction n'ont en effet cessé, depuis la fin de la guerre, de se multiplier. Forte de sa victoire sur l'Allemagne nazie, l'URSS a, à partir de



© COLLECTION JEAN-CLAUDE LABBE/GAMMA.



FACE À FACE Guerre de décolonisation au départ, le conflit en Indochine devient, à partir de 1950, un épisode de la guerre froide. La victoire de Mao en Chine offre au Viêt-minh un appui décisif et un sanctuaire, tandis que la tension Est-Ouest conduit les Etats-Unis à soutenir, non sans ambiguïtés, l'effort de guerre français. A gauche : Hô Chi Minh.

1945, occupé une grande partie de l'Europe centrale et orientale (pays Baltes, une partie de l'Allemagne et de l'Autriche) ou aidé à l'établissement de régimes communistes (Albanie, Bulgarie, Hongrie, Roumanie, Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie). De leur côté, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France ont occupé l'Allemagne de l'Ouest et l'Autriche avant d'encourager la fondation de la République fédérale d'Allemagne. Depuis le blocus des voies d'accès terrestres aux zones d'occupation occidentales de Berlin, de juin 1948 à mai 1949, les deux Europe se regardent, s'observent et se menacent en permanence.

Le 30 janvier 1950, Moscou reconnaît la République démocratique du Vietnam. L'exemple sera suivi le 21 février par la Yougoslavie. En réponse, le 7 février de la même année, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis font de même avec le Cambodge, le Laos et le Vietnam, au titre d'« Etats associés » de l'Union française. Six autres Etats dont le Vatican suivent.

La reconnaissance diplomatique américaine constitue un tournant. Après avoir d'abord soutenu, conformément aux engagements de Roosevelt en 1945, Hô Chi Minh, les Etats-Unis s'engagent désormais aux côtés de l'Union française. A Paris, on note ce changement de climat. Dès le 16 février, la France adresse une demande d'aide financière à Washington qui négocie cependant son soutien, exigeant une évolution politique du Vietnam vers plus d'indépendance. La France a besoin de l'aide américaine, mais elle entend continuer à se battre pour le maintien de l'Union française.

En Asie, la victoire de Mao a eu aussi des répercussions sur la Corée. Déjà coupé en deux depuis la défaite japonaise, ce petit pays devient, en juin 1950, le théâtre de la guerre entre les deux blocs, la Corée du Nord étant soutenue par l'URSS et la Chine et celle du Sud par les Etats-Unis.

Le 5 mars 1953, la mort de Staline entraîne cependant une évolution de la politique

étrangère soviétique. Au moins en principe, l'URSS de Khrouchtchev donne alors la priorité à l'action diplomatique sur la confrontation militaire, en vue de jouer la détente avec le monde occidental. Après deux années de pourparlers, un armistice est signé le 27 juillet 1953 en Corée, dont il est prévu qu'il soit suivi d'un traité de paix.

Les Etats-Unis sont pressés

Aux Etats-Unis, l'heure est aussi au changement. Le nouveau président, Dwight David Eisenhower, veut rompre avec la politique de son prédécesseur, le président Truman. Sa priorité est d'éviter la banqueroute, qui menace en raison du poids du budget de guerre hérité de l'Administration précédente. De ce fait, les programmes d'armement classique sont abandonnés au profit de la nucléarisation, censée permettre la réalisation d'économies.

Eisenhower a choisi comme secrétaire d'Etat John Foster Dulles, un géopoliticien anticommuniste, théoricien du « refoulement » (*rollback*) qui vise à repousser le communisme et non plus simplement à le contenir dans son expansion mondiale.



© COLLECTION JEAN-CLAUDE LABBE/GAMMA.

GUERRE ET PAIX Ci-dessus : l'acheminement de l'artillerie viêt-minh à travers la jungle vers Diên Biên Phu. Dès l'annonce de la volonté française de négocier une issue politique à Genève, la Chine a démultiplié son soutien au Viêt-minh en lui livrant de l'artillerie. Au lendemain de la défaite, la chute du gouvernement Laniel, le 12 juin 1954, donnera le pouvoir à Pierre Mendès-France, décidé à conclure à Genève la paix à tout prix. A droite : Pierre Mendès-France à Genève avec le Premier ministre chinois Zhou Enlai.

John Foster Dulles met en application sa théorie en jouant sur deux tableaux à la fois. Il encourage le soutien à la lutte armée contre le communisme en vertu de la théorie des dominos qui veut que si un pays libre tombe entre les mains des communistes, il risque d'entraîner tous les autres dans sa chute. Forts de ce principe, les Etats-Unis apportent une aide financière à la lutte contre le Viêt-minh en Indochine, faisant ainsi une exception notable à leur programme déflationniste. Cette aide est cependant assortie d'une condition drastique : la France doit vaincre le Viêt-minh dans les deux ans. Un délai commandé par le calendrier électoral américain qui impose de réduire les déficits avant la campagne présidentielle de 1956. Par ailleurs, John Foster Dulles soutient le projet d'édification de la Communauté européenne de défense (CED) intégrée à l'Otan qui permettrait à l'Europe de reprendre en main sa défense face à l'Union soviétique et à ses satellites, et aux Américains, qui en garderaient le commandement, de rapatrier une partie de leurs troupes. Or sa mise en place suppose un retour des troupes françaises en Europe, pour équilibrer le nécessaire réarmement allemand. Elle exige de ce fait une victoire rapide en Indochine. Washington impose donc un modèle militaire offensif alors

que, sur le terrain, le général Salan pratique une stratégie défensive, visant à user progressivement les forces du Viêt-minh en les attirant sur des camps retranchés puissamment armés. Salan est remplacé, le 8 mai 1953, par le général Henri Navarre, avec mission d'obtenir, dans les deux ans, une solution permettant à la France de sortir en position de force du conflit.

Contradictions françaises

En Indochine, la France poursuit cependant plusieurs objectifs : maintenir sa prépondérance en réduisant la menace viêt-minh et en stabilisant un Etat vietnamien sous sa coupe; contenir l'influence américaine tout en bénéficiant de son aide financière; lutter contre le Viêt-minh sans aggraver son déficit budgétaire. Cela la conduit à des tergiversations qui auront des conséquences dramatiques sur le terrain : en juillet 1953, Navarre ne parvient pas ainsi à obtenir les renforts qu'il juge nécessaires à son retour à l'offensive; il se

retrouve dès lors sans stratégie bien définie; en avril 1954, un bombardement américain massif sur les positions viêt-minh autour de Diên Biên Phu (l'opération « Vautour ») sera de même retardé jusqu'à ce qu'il soit trop tard, faute d'une demande formelle d'un gouvernement français réticent à l'idée de se mettre trop ostensiblement à la remorque des Etats-Unis.

Face à un ennemi aux ambitions clairement définies (s'imposer par la lutte armée comme le seul représentant d'un Vietnam unifié et indépendant), Paris est pris au piège de ses contradictions. D'un côté, la victoire sur le Viêt-minh est nécessaire pour bénéficier de l'aide américaine et pour permettre à la France de tenir son rang au sein de la CED. De l'autre, elle a besoin, pour parvenir à cette victoire, d'engager toutes ses forces hors de métropole. Or, elle risque de perdre ainsi son influence dans l'élaboration de la future CED. Quant aux Américains, ils aident financièrement la France pour qu'elle obtienne la victoire tout en souhaitant que le Vietnam passe à terme sous leur influence.

L'embuscade de Genève

Cet enchevêtrement de buts et les tiraillements qui s'ensuivent vont pousser une France, en outre affaiblie par l'instabilité chronique de la IV^e République (les gouvernements se succèdent plusieurs fois par an) et minée par l'inquiétude d'une opinion insensible à ses buts de guerre et travaillée par la propagande communiste, à demander une rencontre internationale sur l'Indochine dans l'espoir de trouver un règlement à l'amiable du conflit.

Lors de la conférence réunie à Berlin en janvier-février 1954 pour faire progresser la détente entre Est et Ouest, Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères du gouvernement Laniel, accepte l'inscription de la question indochinoise à l'ordre du jour de la conférence de Genève, initialement organisée à l'instigation de l'URSS, de la France, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis pour régler la question de la paix en Corée. Forte de son engagement dans ce conflit et de son soutien au Viêt-minh, la Chine est invitée à se joindre à cette réunion.

Elle débute le 26 avril, alors que la bataille fait rage, depuis le 13 mars, à Diên Biên Phu. Contrairement aux souhaits des Français, le Viêt-minh y est associé. Georges Bidault espère pourtant y obtenir une paix avantageuse pour la France : un accord marginalisant le Viêt-minh et assurant le maintien

de l'Etat vietnamien de Bao Dai. A défaut, il pense garder la possibilité de rompre les négociations pour continuer la guerre. Il tente d'obtenir l'abandon par l'URSS et la Chine de leur soutien au Viêt-minh en brandissant la menace d'une intervention directe des Etats-Unis. En échange, il propose aux deux nations communistes, selon ses propres mots, des « *sucreries* », comme le relâchement du blocus économique envers la Chine, des facilités de crédits ou des « *usines clés en main* ».

L'échec est total. Sur le terrain, la volonté française de négocier a été en effet considérée comme un aveu de faiblesse par l'adversaire. La Chine a démultiplié son soutien au Viêt-minh dans les mois qui ont précédé l'ouverture de la conférence pour lui permettre d'obtenir une victoire susceptible de renforcer le poids du bloc communiste à la table des négociations. L'attaque de Diên Biên Phu est la clé de voûte de cette stratégie.

Mendès-France dépose le fardeau

La chute du camp retranché, le 7 mai 1954, entraîne avec elle celle du gouvernement Laniel le 12 juin. Pierre Mendès-France, qui lui succède, sait que l'opinion publique a été particulièrement frappée par la défaite et qu'elle est lasse de cette guerre. Avec lui, les objectifs de la France à Genève changent. Il ne s'agit plus de sauver le Vietnam non

communiste de Bao Dai ou de contenir l'influence américaine, mais de sauver l'armée française. Sachant que le Vietnam a proposé secrètement, début juin, un cessez-le-feu assorti d'un partage provisoire du pays, jusqu'ici refusé par les parties en présence, le nouveau chef du gouvernement évoque la possibilité d'un armistice, avec l'accord de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Il n'hésite pas aussi à user de la menace en prévenant qu'à défaut d'un accord avant le 20 juillet, le contingent sera mobilisé et qu'il sera fait appel à l'aide militaire de Washington et de Londres. Voulant visiblement éviter l'intervention américaine, à un moment où l'Union soviétique préconise la détente avec l'Occident, les différentes parties s'accordent finalement sur la signature à la date fixée d'un cessez-le-feu dans le cadre de ce que Mendès-France a qualifié de « *coopération entre adversaires* ». A quelles conditions ? Le regroupement des forces de part et d'autre du 17^e parallèle en échange de la neutralisation du sud du Vietnam. Des élections pour doter le pays d'un gouvernement unique sont annoncées pour 1956. Les intérêts économiques et culturels français doivent être préservés. En échange, la République démocratique du Vietnam se voit consacrée internationalement, même si elle est limitée au nord du pays. C'est une rupture radicale avec la ligne Bidault qui, conscient du danger communiste, entendait ne jamais pactiser avec le Viêt-minh.

Si ces dispositions générales mettent fin à la première guerre d'Indochine, elles contiennent en germe la guerre du Vietnam. Leur volet politique restera lettre morte. Craignant la remise en cause de la neutralité de la zone sud du Vietnam, les Américains refusent de signer les accords de Genève et soutiennent le nouveau Premier ministre de Bao Dai, le nationaliste Ngô Đình Diêm, lui-même opposé aux accords par hostilité à toute partition du Vietnam. De leur côté, les communistes ancrent leur pouvoir au nord qu'ils transforment en base arrière pour la conquête du reste du pays. Dans ce but, ils suscitent dès 1954 la guerre civile au sud et des troubles dans la zone du 17^e parallèle.



© ALBUM/KURWENAL/PRISMA/AKG.

PRÉLUDE Parachutage
du GAP 1 (groupe
aéroporté 1) sur Diên Biên Phu
lors de l'opération « Castor »,
en novembre 1953.



La. Gloire et la peine des hommes

Par Bénédicte Chéron

Du 13 mars au 7 mai 1954, quelques milliers de combattants français vont faire face à un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Après cinquante-six jours de résistance, ils seront obligés de rendre les armes.





Lever de rideau

Diên Biên Phu, c'est un lieu, une vaste plaine, de 15 kilomètres de long et 7 de large, traversée par la rivière Nam Youn. Tout autour, les crêtes du massif montagneux dans lequel sont enchâssées la bourgade et les rizières. Depuis Hanoi, il faut compter deux heures de vol. Par la route, le voyage est nettement plus long et compliqué. Le nom de Diên Biên Phu signifie « préfecture de la zone frontalière ». Les Thaïs, l'ethnie la plus présente dans la région, préfèrent le nom de Muong Then.

Le général Navarre (1898-1983) commande les forces françaises en Indochine depuis le 8 mai 1953, en remplacement du général Salan, évincé par le président du Conseil René Mayer et les Américains au motif qu'il n'est pas assez « offensif ». En 1917, tout juste sorti de Saint-Cyr, Navarre a rejoint le front. Sa carrière s'est ensuite déroulée entre la Syrie, le nord de l'Afrique et l'Allemagne. Il a plusieurs fois œuvré au sein des services de renseignement militaire, notamment sous l'Occupation, d'abord officiellement, puis dans la clandestinité. Sa mission en Indochine : arriver d'ici à 1955 à un point d'équilibre qui permette de négocier un désengagement en position de force. L'incertitude demeure sur la place que prendront les Etats-Unis sur le plan financier et les buts de guerre demeurent flous. Surtout, Navarre présente un handicap de taille : à la différence de Salan, auquel ses longs séjours dès 1924 ont valu le surnom de « mandarin », il ne connaît rien au contexte indochinois, comme il le rappelle à René Mayer. « *Raison de plus de vous envoyer en Indochine, lui répond alors Mayer, vous aurez ainsi un regard neuf sur la situation...* » Il lui est difficile d'imaginer l'audace de l'adversaire et sa capacité à utiliser au mieux un terrain qu'il maîtrise parfaitement.

Depuis juin 1953, le général Cogny, commandant des forces françaises du Nord-Vietnam, évoque l'installation d'une base aéroterrestre à Diên Biên Phu. Ce polytechnicien a connu sa première expérience de la guerre en 1939-1940. Il a fait partie de ceux que le général de Lattre a appelés en Indochine lorsqu'il y a pris son commandement en 1950. Navarre reprend à son compte son idée de base aéroterrestre : Diên

Biên Phu pourrait fixer le Viêt-minh, dont les troupes, on le sait, se massent vers le nord-ouest. Navarre connaît la puissance des effectifs viêt-minh au nord, il préfère prendre l'initiative du lieu de la confrontation. Par ailleurs, il faut protéger le Laos, avec qui la France vient de signer, le 22 octobre 1953, un traité d'indépendance-association. Diên Biên Phu est isolé, loin de tout point d'appui. Mais quel autre plan aurait fait l'unanimité ? C'est lui qui sera finalement appliqué.

Le 20 novembre, l'opération « Castor » est lancée : des parachutistes prennent possession des lieux après des accrochages assez violents. A leur tête, deux chefs de bataillon déjà renommés : Bigeard (1916-2010) et Bréchignac (1914-1984), de jeunes officiers qui ont déjà fait leurs preuves pendant la Seconde Guerre mondiale. Au fil des semaines s'édifie le camp retranché. Diên Biên Phu est intégré au GONO, le groupement opérationnel du Nord-Ouest, dirigé par le colonel de Castries (1902-1991) qui deviendra général pendant la bataille. Sorti de l'Ecole de cavalerie de Saumur en 1926, cet officier a servi pendant la guerre au 3^e spahis marocains sous les ordres de Navarre. Les collines et points d'appui sont baptisés, par zone, de noms de femmes. En partant du nord : Gabrielle, Anne-Marie, Béatrice, Françoise, Huguette, Dominique, Claudine, Eliane et, plus loin au sud, Isabelle. Le 13 mars 1954, 11 000 hommes s'apprêtent à défendre la place ; 4 000 autres les rejoindront au fil des semaines. Cinq divisions viêt-minh (les 304, 308, 312, 316, 351) vont leur faire face, pour un effectif total d'environ 48 000 hommes, dirigés par le général Giáp. Le rapport est donc de près d'un contre quatre. On est loin des deux divisions viêt-minh que, selon le service de renseignements de l'armée, Giáp pouvait seulement disposer sur la zone.

JUNGLE SPEED En haut : les généraux Navarre et Cogny à Diên Biên Phu, en novembre 1953 (à g.) ; l'avancée des soldats viêt-minh (à d.). A droite : la première attaque viêt-minh, lancée le 13 mars 1954, crée la surprise. Les positions françaises sont submergées.

Le déferlement de feu (13-14 mars)

L'attaque n'est pas une surprise pour les autorités françaises. Sur la date du début de l'offensive, le renseignement a fait son travail. Il sait notamment que les populations civiles ont reçu du Viêt-minh l'ordre d'évacuer la vallée. En revanche, lorsque les premiers tirs surviennent, vers 16 heures, le déluge de feu venu des lignes ennemies fait l'effet d'un coup de tonnerre : la puissance de l'artillerie viêt-minh, constamment renforcée et approvisionnée grâce à l'aide chinoise, cause la stupeur des assiégés. Exploitant un couvert largement sous-estimé, l'ennemi a progressé facilement. Le camouflage des pièces, la précision des tirs, la mobilité des artilleurs dépassent toutes les attentes des Français.

Très vite, les soldats pilonnés sont hagards, usés par la violence et le bruit. Après une heure de tirs de préparation, les premiers *bo dôis* commencent à grimper sur les pentes des points d'appui, d'abord sur Béatrice. Les liaisons radio sont coupées et les artilleurs manquent d'informations pour régler leurs tirs. Dans la nuit du 13 au 14 mars, Béatrice tombe après des heures de combat au corps à corps. Le 14 mars au soir, c'est au tour de Gabrielle d'être assaillie. Le 7^e régiment de tirailleurs algériens repousse plusieurs assauts, mais il est contraint d'abandonner la position le 15 mars au petit matin. Les éléments du 1^{er} bataillon étranger de parachutistes (BEP) et du 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens (BPVN) envoyés en contre-attaque arrivent trop tard.

Les blessés affluent dans l'hôpital de campagne, alors que le camp ne peut soigner que 424 hommes. Le lieutenant-colonel Piroth, commandant l'artillerie de Diên Biên Phu, perd pied. Il avait assuré pouvoir riposter aux canons viêt-minh et répété que les Viêts étaient incapables d'acheminer des canons de 105

dans ces collines. Ce sont pourtant 24 pièces de 105, 15 canons de 75 et 20 mortiers de 120 que les forces viêt-minh ont réussi à convoier, à dos d'homme et en pièces détachées, par des pistes impossibles ! Choqué par la violence du feu, anéanti par son échec, Piroth se suicide le 15 mars en se couchant sur une grenade. Le lieutenant-colonel Keller, chef d'état-major de Castries, abruti par le choc, sombre dans la dépression ; il est évacué sanitaire à Hanoi le 23 mars.

Après ces deux jours de feu, les hommes sont usés. Les pertes sont élevées : 500 morts côté français. Ils sont probablement 2000 du côté

de l'Armée populaire vietnamienne, mais le général Giáp est prêt à payer le prix pour remporter ses premiers objectifs : tenir les points d'appui du nord de la plaine. Il ne lui manque plus qu'Anne-Marie ; la situation se présente bien sur cette colline tenue par des Thaïs. Ces supplétifs locaux, habitués à la guérilla mais peu adaptés à la résistance statique, n'ont jamais essuyé de bombardement. Ils ignorent ce que sont de véritables tranchées, que leur encadrement a négligé de leur faire creuser. Harcelés d'appels à la désertion, ils abandonnent le terrain le 16 mars. Les blessés se comptent d'ores et déjà par milliers.



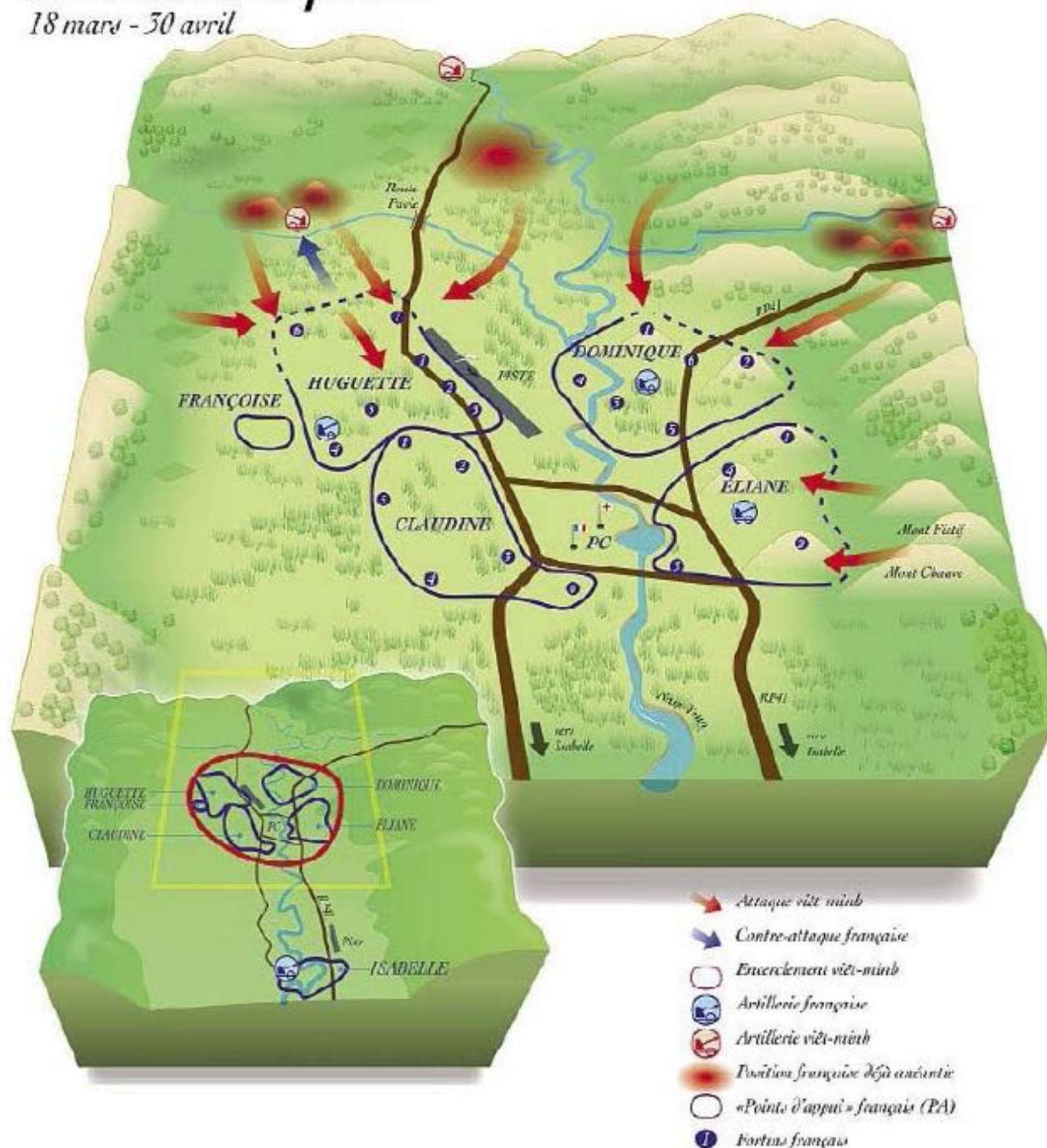
La première phase

13-17 mars



La deuxième phase

18 mars - 30 avril



La contre-attaque

Marcel Bigeard est alors commandant. Il connaît Diên Biên Phu : il a participé à l'opération « Castor » au mois de novembre à la tête, déjà, du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC). Le 16 mars, il saute à nouveau au-dessus de ce qui est devenu un champ de bataille. Le 6^e BPC est largué avec des artilleurs et deux canons de 105. Les paras prennent en charge les Eliane et Bigeard installe son PC sur Eliane 4. Son arrivée est vite connue de l'ensemble des combattants et réveille leur optimisme. Outre l'opération « Castor », Bigeard s'est illustré à Tu Lê en octobre 1952 et, en décembre suivant, à la bataille de Na San. « A partir du jour où il est arrivé à Diên Biên Phu, c'est l'esprit même du camp retranché qui a changé », écrit Erwan Bergot.

L'ordre est arrivé de Hanoi chez le colonel de Castries : il faut détruire autant que possible les ressources en DCA que le Viêt-minh a installées à l'ouest de la plaine et qui compliquent dangereusement les parachutages français. Bigeard monte l'opération avec le 6^e BPC évidemment, mais

60

CHRONIQUE HISTOIRE

Le 27 mars, un Dakota se pose à Diên Biên Phu. Ce sera le dernier à pouvoir y atterrir. A son bord, se trouve une jeune convoyeuse de l'air : Geneviève de Galard. Avec l'équipage, elle est venue chercher des blessés mais, au moment de décoller, la jauge d'essence est à zéro : le réservoir a été percé. La réparation tarde, l'avion ne décollera jamais : l'artillerie viêt-minh ne rate pas cette cible magnifique.

Bien pire : la piste est désormais inutilisable. Les blessés ne peuvent donc plus être évacués. Le médecin-commandant Grauwin doit prendre la lourde responsabilité de trancher entre les cas opérables avec succès et les causes désespérées ; il visite chaque jour ceux qui survivent. Dans la salle de chirurgie, le médecin-lieutenant Gindrey opère jour et nuit, sans relâche. Le médecin-capitaine Le Damany, chef du service de santé de Diên Biên Phu, ne chôme pas non plus, entre la répartition des stocks de médicaments et de matériel et la surveillance des antennes chirurgicales locales désormais obligées de prendre en charge leurs propres blessés.

Si les blessés ne peuvent plus être évacués, rien ni personne ne peut non plus arriver à Diên Biên Phu autrement que par largage. Or l'ennemi est désormais trop proche de la piste : il faut larguer ailleurs, sur les points encore tenus par les Français, des colis légers, récupérables par des hommes à pied. Pour larguer avec précision, il faut voler bas. Mais alors les avions seront à portée de la DCA viêt-minh. Un système d'ouverture retardée des parachutes est donc mis en place à Hanoi. Enfin, le survol de la plaine étant devenu très risqué, c'est toute la chaîne de renseignement qui est partiellement privée des informations venues du ciel. Avec le mois d'avril arrive la saison des pluies, qui rend les survols encore plus aléatoires. Les aviateurs continuent de remplir leur mission comme ils peuvent.



© IDÉ © DANIEL CAMUS, JEAN PERAUD/ECPAD/FRANCE

de Bigeard (28 mars)

aussi le 8^e Choc et deux unités de Légion : le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes (BEP) sera en appui et un autre bataillon en recueil. Le 28 mars, à 5 heures du matin, les hommes sont en place. A 5 h 30, les premiers tirs d'artillerie venus des lignes françaises préparent le terrain. Les combats commencent à 6 h 15 et durent jusqu'à 15 heures. Ils sont ardues, les batteries de DCA sont plus difficiles à atteindre que prévu. Des renforts viennent d'Isabelle; l'aviation entre en action à 9 heures.

Les hommes galvanisés avancent.

Les pertes, côté viêt-minh, sont importantes : environ 350 morts ; en tout, on estime qu'un millier de combattants de Giáp ont été mis hors de combat. Les interrogations demeurent sur le nombre d'armes récupérées : sans doute cinq canons de 20 mm, douze mitrailleuses, deux bazookas, quatorze fusils-mitrailleurs... La contre-attaque soulève, quoi qu'il en soit, l'enthousiasme des troupes françaises dont le moral est fortement atteint. D'autres héroïques furias jalonnent la bataille. Elles contribueront à l'édification d'une légende épique à Diên Biên Phu.



© COLLECTION JEAN-CLAUDE LABBE/GAMMA.



La bataille des cinq collines (30 mars-4 avril)

Le 30 mars commence la seconde phase d'attaque viêt-minh. L'état-major français savait que l'offensive était imminente mais, sur le terrain, certains officiers n'auraient pas été avertis. Tous cependant sont sur le qui-vive : chaque nuit, le Viêt-minh creuse des dizaines de mètres de tranchée pour s'approcher des positions françaises ; chaque jour, les troupes françaises les rebouchent autant que possible. En janvier pourtant, le lieutenant-colonel Keller avait balayé d'un revers de main l'avertissement d'un chef de maquis local qui l'alertait des casemates creusées par les Viêts à flanc de colline et du percement de tunnels. Impossible, selon lui : l'aviation les aurait détectés...

L'objectif de Giáp est de prendre les collines de l'est et du nord-est du camp (Dominique 1 et 2, Eliane 1, 2 et 4). A l'issue de la nuit du 30 mars, seules Eliane 2 et Eliane 4 sont encore aux mains des Français. Depuis Dominique 3, les artilleurs empêchent par un feu intense et précis le Viêt-minh d'atteindre la Nam Youn. Le 31 mars, une glorieuse contre-attaque du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux et du 8^e Choc permet de reprendre Eliane 1 et Dominique 2. Quelques heures plus tard, en l'absence de toute relève, les deux unités sont pourtant contraintes de céder à nouveau le terrain. Le 4 avril, Giáp renonce à prendre Eliane 2. La bataille des cinq collines n'est pour lui qu'un demi-succès. A l'ouest, ses troupes ont cependant réussi à prendre, au passage, Huguette 7.

DEBOÛT LES PARAS Ci-contre : les officiers qui commandent les paras à Diên Biên Phu, fin mars 1954. De gauche à droite : le capitaine Botella, en charge du 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens (BPVN); le commandant Bigeard, à la tête du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC) et qui sera nommé lieutenant-colonel le 16 avril; le commandant Turret, chef du 8^e bataillon de parachutistes de choc; le lieutenant-colonel Langlais, nommé colonel le 16 avril, et son adjoint le commandant de Seguins-Pazzis. En haut : le 30 mars 1954, le Viêt-minh à l'assaut de la colline Eliane 1. Page de gauche : la contre-attaque française menée par le commandant Bigeard le 28 mars est suivie, à partir du 30 mars, de la deuxième attaque viêt-minh, la bataille des cinq collines.



Entre errances et héroïsme (avril)

La dureté des attaques de ces quelques jours a provoqué des dégâts encore considérables chez les troupes françaises, y compris sur leur moral. En ce début de mois d'avril, des soldats se mettent à peupler les bords de la rivière et refusent de se battre ; on les appelle les « rats de la Nam Youn ».

Un mois après le début de la bataille, la surprise provoquée par Giáp et ses troupes fonctionne encore à plein. Chaque jour, les Français constatent l'extraordinaire potentiel que Giáp a tiré de ses hommes, soldats mais aussi simples coolies, mobilisés officiellement avec toute la population vietnamienne le 6 décembre 1953. Protégés de l'aviation par une jungle impénétrable, près de 75 000 de ces fourmis invisibles ouvrent des routes, dégagent les pistes, acheminent l'armement chinois par les centaines de camions Molotova offerts par les Soviétiques.

Symbole suprême de l'agilité de cet ennemi silencieux qui grignote la zone depuis quatre mois : le gros des moyens de transport est formé de 21 000 bicyclettes, qui convoient à Diên Biên Phu les munitions et les 70 tonnes de ravitaillement quotidien. Des vélos montés de va-nu-pieds pour gagner la guerre ? A cela non plus, l'armée française ne s'attendait pas.

Tout au long du mois d'avril, les attaques viêt-minh et contre-attaques françaises se succèdent. Les Français ne déméritent pas, remportant de réels succès dans un contexte incroyablement éprouvant : ces hommes se battent sans relâche, pour certains depuis le 13 mars ; les temps de repos sont très réduits, les conditions climatiques épuisantes. Il faudrait un soutien massif de l'aviation, mais les tensions entre états-majors freinent le mouvement. Les forces aériennes dans la région ont par ailleurs des

moyens déjà très limités pour couvrir un vaste territoire. Des aviateurs, pourtant, ont réussi à faire tout leur possible, au prix de risques réels et d'une inventivité à toute épreuve, pour surmonter les obstacles climatiques et militaires. Les parachutages de renforts se poursuivent. Le 2^e bataillon étranger de parachutistes (BEP) notamment a rejoint le camp en avril. Le reproche en a été fait à Navarre : pourquoi continuer à envoyer des hommes au feu alors que l'issue de la bataille est de plus en plus certaine ?

LE CHAGRIN ET LA PITIÉ

En haut : des soldats français dans l'attente d'un nouvel assaut contre l'ennemi, le 27 mars 1954. A droite, de gauche à droite : transport de nourriture pour les troupes viêt-minh ; des soldats français blessés durant la bataille sont évacués de Diên Biên Phu, le 23 mars.

Derniers espoirs (26 avril-1^{er} mai)

Il faudrait demander de l'aide aux Etats-Unis pour sauver le corps expéditionnaire à Diên Biên Phu; les Américains ont déjà largement contribué financièrement au soutien de l'armée française en Indochine (à hauteur de 80 % des coûts de la guerre en 1954). Mais à la veille du début des négociations internationales qui doivent s'ouvrir à Genève le 26 avril, ils se crispent sur la manière dont la France refuse de lâcher du lest en Indochine et de renoncer aux positions qu'elle y tient pour conserver son rang sur la scène internationale. Ministre des Affaires étrangères du gouvernement Laniel, Georges Bidault a sollicité à deux reprises (le 4 et le 22 avril) une intervention directe des Etats-Unis. Mais il s'est refusé à le faire par écrit. Insuffisant pour l'Administration américaine, qui n'entend pas s'engager sans garantie que la France accepte d'associer désormais les Etats-Unis à la conduite des opérations. Lorsque le gouvernement s'est résolu à faire une demande écrite, le 25, elle est restée sans réponse. L'opération « Vautour », qui devait consister en un bombardement américain sur les environs de Diên Biên Phu, ne sera jamais mise en œuvre.

Sur les lieux de la bataille, ces enjeux diplomatiques semblent forcément incroyablement décalés. La valse-hésitation des responsables politiques et militaires explique en grande partie le sentiment d'abandon que ressentent encore ceux qui ont survécu. Sans compter qu'en métropole, les Français semblent se désintéresser totalement du sort du camp retranché.

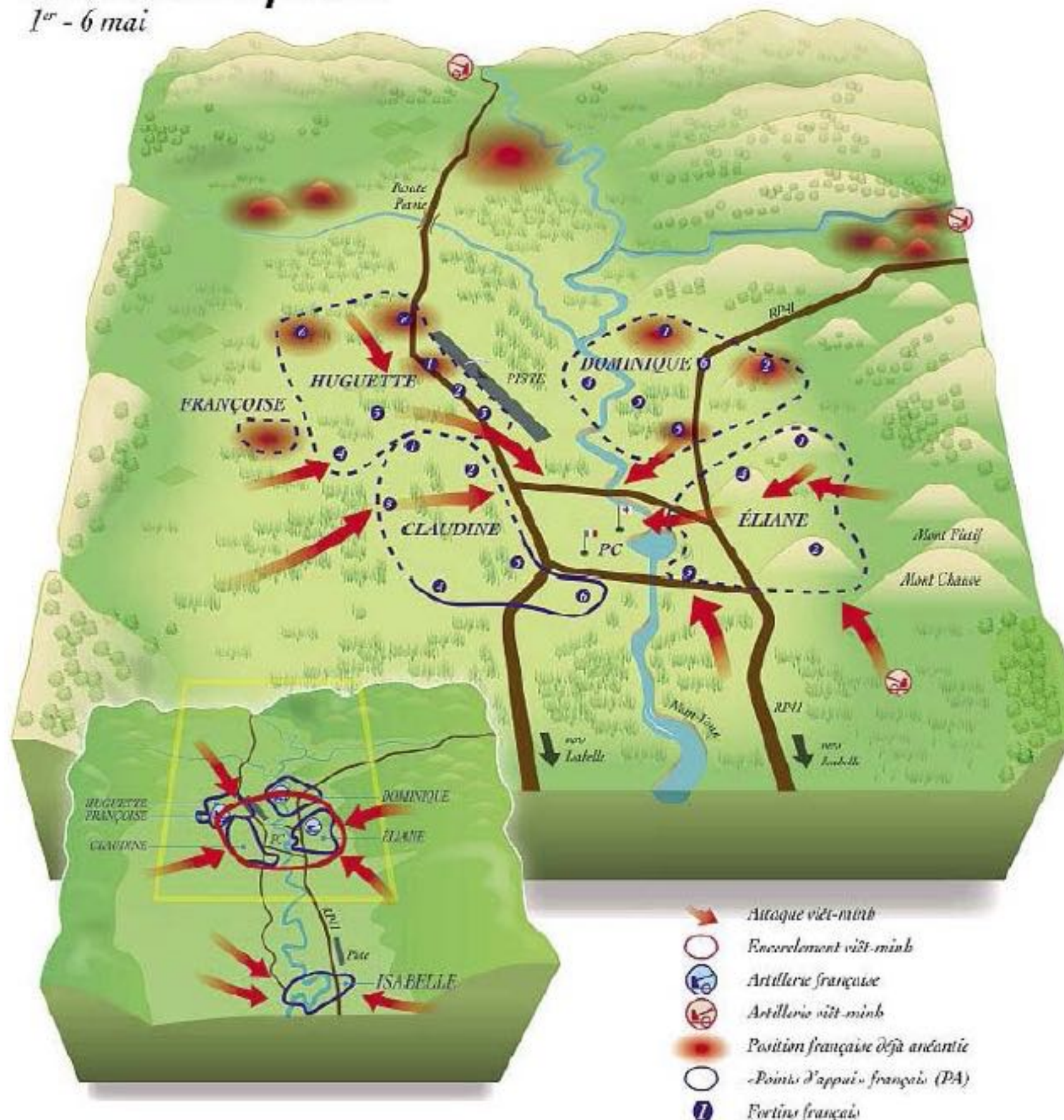
Ils n'ouvriront les yeux que le 7 mai, quand sonnera le glas de cette position française. Ne reste donc que la solution terrestre pour venir en aide au camp retranché. Le général Hinh, de la toute jeune armée vietnamienne, propose aux Français de faire diversion en attirant les forces de Giáp ailleurs en pays thaï. Mais le général Navarre refuse : il faudrait utiliser une partie des troupes engagées dans l'opération « Atlante », en cours dans le sud du pays; menée par les Vietnamiens avec l'appui des troupes françaises, elle vise à reprendre, au Sud-Annam, une vaste région sous domination viêt-minh depuis des années. A Saigon, l'opération « Condor » est mise en place : 2000 combattants et 1 000 porteurs tenteront depuis le Laos de rejoindre Diên Biên Phu. Ce « groupement mobile nord » (GMN) est communément appelé « colonne Crève-cœur », du nom du colonel Boucher de Crève-cœur qui commande les forces terrestres au Laos. Le 29 avril, le GMN est à 50 kilomètres du camp, mais son avancée est freinée par la présence de plus en plus dense des troupes viêt-minh. Aucun renfort ne peut être largué, car tous les avions sont mobilisés pour Diên Biên Phu. Le 2 mai, le général Navarre décide d'affecter la colonne au recueil des hommes qui arriveraient à s'exfiltrer du camp retranché. A la fin du mois d'avril, les forces viêt-minh autour du camp sont estimées à 14 000 fantassins. Les Français ne peuvent guère aligner plus de 3 000 combattants. Les stocks de munitions sont réduits.

© COLLECTION JEAN-CLAUDE LABBE/CAMMA. © RDA/GETTY IMAGES.



La dernière phase

1^{er} - 6 mai



FIN DE PARTIE

Ci-contre : l'offensive finale des troupes viêt-minh contre Dien Bien Phu. Assaillis de toutes parts, les points d'appui français cèdent les uns après les autres. Les hommes se battent jusqu'au bout et des volontaires seront encore prêts à décoller de Hanoi, dans la soirée du 6 mai. Les combats cesseront le lendemain, à 17 heures.

EN COUVERTURE

64

HISTOIRE

Le dernier assaut (1^{er}-6 mai)

Le 1^{er} mai au soir, survient la troisième phase d'attaque décisive. Le feu se déchaîne, les obus tombent. A 22 h 30, les *bo dois* attaquent. Dans la nuit, Eliane 1, Dominique 3, Huguette 5 et Isabelle 5 tombent. Le 2 mai, le Viêt-minh butte sur la résistance d'Eliane 2, de Huguette 4 et d'Eliane 4. Des éléments du 1^{er} bataillon de parachutistes coloniaux (BPC) sautent le 4 mai. A Hanoi, des volontaires de toutes les unités continuent de décoller. Dans la nuit du 5 au 6 mai, 94 hommes sautent encore. Ces renforts ultimes fondent eux aussi la légende Dien Bien Phu. Aide de camp du général Navarre, le capitaine Jean Pouget saute le 5 mai. Il écrira *Le Manifeste du camp n° 1* pour raconter la terrible captivité des survivants de la bataille. Le 6 mai au soir, la dernière compagnie du 1^{er} BPC s'apprête à décoller de Hanoi.

Au même moment, Eliane 2, sur laquelle buttent les hommes de Giáp depuis le 30 mars, explose : un cratère s'ouvre sous la puissance des charges d'explosif placées sous terre par les *bo dois* qui ont creusé des jours durant. Partout où les Français tiennent encore, l'artillerie viêt-minh les pilonne. A la veille

du 7 mai, alors que Giáp déclenche l'assaut général, on ne sait plus très bien, à Hanoi, quels sont les points d'appui qui tiennent encore. Les petits groupes de combattants français font ce qu'ils peuvent. On compte 4 000 blessés dans le camp ; ceux qui le peuvent encore prennent les armes pour une ultime résistance.



© IDÉ © AFP PHOTO/VNA/FILES



Après le chaos, le silence et les larmes (7 mai)

Le 7 mai à midi, Cogny confirme, bien trop tard, l'autorisation donnée le matin même à Castries de mettre en œuvre « Albatros », un plan de sortie imaginé par l'état-major à la fin du mois d'avril. Là encore, il y a eu beaucoup d'hésitations : fallait-il faire durer la bataille pour peser sur les négociations ou au contraire jeter l'éponge pour sauver les survivants ? Aurait-il été opportun de proposer le cessez-le-feu avant la chute du camp ? Sur le terrain, les hommes ont apporté leur propre réponse en se battant jusqu'au bout.

Dans la matinée, Claudine 5, et les Eliane 2, 4 et 10 sont tombées. Eliane 3 cède vers 16 heures. Eliane 11 et 12 tiennent encore. Le général Navarre est à Nha Trang. On l'informe que les derniers points d'appui cèdent les uns après les autres. L'ordre tombe : les combats cesseront à 17 heures. L'heure venue, le silence envahit le camp. Les hommes détruisent leurs armes et les postes radio. Sur Isabelle, on se bat encore. Ses défenseurs tentent une sortie, héroïque mais vaine. Au milieu de la nuit, Isabelle, à son tour, cesse toute communication.

Dans les jours suivants, le cinéaste soviétique Roman Karmen, présent sur place, fera défiler devant sa caméra la colonne des prisonniers pour reconstituer la scène. Il n'existe aucune autre image de la défaite. Ceci renforce encore le mythe de la bataille : seuls ceux qui y étaient peuvent témoigner. Les ultimes photos terrestres, celles du photographe des armées Jean Péraud, datent du 27 mars, jour du dernier décollage ayant pu se faire à Diên Biên Phu. Mais les dernières images filmées, celles de Pierre Schoendoerffer, remontent au 8 mars. Il avait été blessé et évacué avant de sauter à nouveau le 18 mars. Il n'a jamais envoyé ses bobines à Hanoi et ne s'est jamais expliqué sur ce point. Au soir du 7 mai, il en détruit une partie et garde les autres sur lui. Dans les premiers jours

de sa captivité, il tente de s'évader, est repris. Le Viêt-minh saisit ses bobines et le mystère demeure sur leur sort.

Côté français, le 5 mai, 1 142 soldats ont été déclarés morts ; les 6 et 7 mai, 700 à 1 000 hommes sont tombés. Il faut y ajouter les 1 606 disparus. 4 436 autres sont blessés. Enfin, le chiffre des 1 161 déserteurs a longtemps été occulté par la mémoire collective. Environ 10 000 hommes sont donc faits prisonniers par le Viêt-minh. Les estimations des pertes de l'Armée populaire vietnamienne demeurent très imprécises : les chiffres les plus réalistes font état de 20 000 hommes tués ou blessés. L'Etat vietnamien continue d'annoncer officiellement 4 020 tués, 792 disparus et 9 118 blessés.

Le temps des règlements de comptes est venu. Les généraux Navarre, Cogny et Castries sont évidemment en première ligne. Le 4 juin, Navarre est remplacé. Pour une large part de l'opinion publique, il est le responsable. Rétrospectivement, l'idée de provoquer la confrontation à Diên Biên Phu a été sanctionnée par l'histoire. Reste à savoir s'il y en aurait eu une meilleure. Certes, c'est une défaite, mais les troupes viêt-minh ont véritablement été saignées et le Laos est sauf. Les troupes françaises n'ont pas démérité : cela compte pour l'image que la France conserve à la table des négociations. *J*

EXTINCTION DES FEUX

A gauche : les soldats viêt-minh à l'assaut des positions françaises sur l'aéroport de Diên Biên Phu, le 14 avril 1954. En haut : le 7 mai 1954, le Viêt-minh hisse son drapeau sur Diên Biên Phu.

Il s'agit possiblement d'une reconstitution.

Propos recueillis par Geoffroy Caillet

L'aventure le sacrifice et la tragédie

I EN COUVERTURE

66

HISTOIRE

« **A** vous-nous sauté le 15 ou le 16 mars ? Un instant, je vérifie dans mon carnet de sauts... »

Au cours des deux heures de l'entretien, c'est bien la seule fois où l'ancien para de Diên Biên Phu éprouve le besoin de vérifier une mémoire sans faille. Soixante ans après une bataille dont il n'a oublié aucun détail, le colonel Allaire fait défiler les pages du carnet soigneusement relié : « *C'est bien le 16.* » Encadré au mur de son bureau, l'ordre que signa le chef de bataillon Bigeard, surnommé Bruno, le 7 mai 1954 : « *Pour Allaire : cessez-le-feu à 17 h 30. Ne tirez plus. Pas de drapeau blanc. A tout à l'heure. Pauvre 6. Pauvres paras. Bruno.* » Entre ces deux bouts de papier, sept semaines de lutte et d'espoir, à la tête de sa section du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC).

Après avoir combattu dans la Résistance et vous être porté volontaire pour deux séjours en Indochine, vous vous réengagez en 1952 comme sous-lieutenant de réserve. Pourquoi ?

J'avais été très frappé par la défaite des troupes françaises à la bataille de la RC 4, en octobre 1950. Je venais de rentrer d'Indochine où j'avais été sous-officier

De l'opération « Castor » à sa captivité après les combats, le colonel Allaire a traversé toute la bataille de Diên Biên Phu comme chef de section au « bataillon Bigeard ».

parachutiste. Mais l'Indochine, on n'en revient jamais. J'avais repris mes activités de libraire, commencées avant la guerre, mais bien que marié et père de famille, mon esprit était toujours en Indochine. Aussi, quand l'état-major m'a proposé de suivre un stage d'officier de réserve, j'ai accepté. Puis on m'a demandé si je ne voulais pas repartir. Sans même en parler à ma femme, j'ai dit oui. J'ai reçu alors un télégramme m'ordonnant de me présenter pour partir au Tonkin. Mon beau-père, qui avait fait Verdun, m'a traité d'assassin... J'ai embarqué sur le *Pasteur* avec un détachement et suis arrivé à Hanoi en décembre 1952. Servir en Extrême-Orient, c'était choisir d'être marginal, car la France était



© COLLECTION PRIVÉE.

alors tout à fait déconnectée du problème de l'Indochine. Les gouvernements qui se succédaient et le haut état-major avaient les yeux fixés sur l'Union soviétique, l'armée était plus ou moins intéressée par le Vietnam, la population civile pour ainsi dire pas, sauf les familles concernées. Après quatre ans d'occupation, les Français voulaient oublier la guerre et manger à leur faim. L'Indochine a donc été une guerre orpheline, comme l'a si bien dit Hélié de Saint Marc. En rentrant en France, nous avions le sentiment d'être coupés d'un pays et d'une société qui n'étaient plus les nôtres. A l'inverse, en revenant en Indochine, je retrouvais un monde que je connaissais.

Quels changements avez-vous constatés en arrivant ?

La guerre avait changé de pied, elle approchait des guerres européennes. Lors de mon premier séjour, en 1945, nous affrontions des bandes de guérilleros auxquels nous faisons face avec facilité. A mon retour, les soldats vietnamiens portaient tous le casque lourd. Ils avaient des moyens bien supérieurs. Entraînés et armés par la Chine, ils étaient véritablement montés en puissance.

Le « bataillon Bigeard » faisait alors parler de lui pour ses coups d'éclat et Bigeard était devenu l'homme ligue des médias. Il y avait six bataillons de paras en Indochine, mais on ne parlait que du 6^e BPC. Aussi, quand on m'a demandé dans quel bataillon je souhaitais aller, j'ai répondu : « *N'importe lequel, sauf celui de Bigeard !* » Evidemment, c'est là qu'on m'a envoyé et je me suis retrouvé, en juillet 1953, dans le meilleur bataillon d'Indochine. Cela m'a permis de mesurer l'erreur que j'avais faite. Bigeard était un meneur d'hommes exceptionnel : il avait quelque chose d'envoûtant. On le découvrait à son contact, loin du battage médiatique orchestré autour de lui. Il avait une science de la topographie et une intelligence des situations hors du commun. Pour moi, il a été un père : c'est grâce à lui que je suis devenu officier d'active après mon retour de captivité. Très vite, il m'a envoyé suivre un stage d'armes lourdes à Hanoi. Le commandement avait décidé en effet qu'il y aurait canons et mortiers dans chaque bataillon pour rompre notre isolement et assurer notre autonomie. Après ce stage, j'ai été nommé, au mois d'août, chef de la section de mortiers du bataillon.

© PIERRE FERRARI/ECPAD/FRANCE.



EMBUSCADE A gauche : le colonel Jacques Allaire. Ci-contre : le commandant Bigeard (au centre) suivi du lieutenant Allaire, en janvier 1954. Le 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC) vient d'échapper à un piège tendu par le Viêt-minh.



Vous avez sauté une première fois sur Diên Biên Phu lors de l'opération « Castor ». Comment s'est-elle déroulée ?

La première phase consistait dans le largage de deux bataillons paras, Bréchignac et Bigeard, et d'un élément d'artillerie légère. Le largage avait été comme d'habitude abracadabrante : nous étions tous mélangés. Mais les paras étaient rodés. A notre arrivée, les Viêts ont été surpris, mais ils se sont vite repris. J'ai récupéré mes gars et nous avons combattu. A 16 heures, nous étions maîtres du terrain. Le bataillon a eu une douzaine de tués et une quarantaine de blessés. Ça a été la première bataille de Diên Biên Phu. Ayant sauté les premiers, le 20 novembre, nous avons été rapatriés à Hanoi dès le 9 décembre 1953.

Vient votre second parachutage dans les premiers jours de la bataille. Quelle était la situation le 16 mars 1954 ?

En partant de Hanoi, le 16 mars à l'aube, j'ai dit à mes hommes : « *Je vois comment nous partons, mais je ne vois pas bien comment nous allons revenir...* » A ce moment, un gars malade nous a rejoints : « *Les copains disent qu'on ne va pas rentrer, alors je viens avec vous !* » Ils avaient compris. A Diên Biên Phu, le camp retranché avait vécu pendant des semaines dans un complexe de supériorité, aussi bien au niveau de l'état-major que des soldats. Même le troupier de base disait : « *Pourvu qu'ils attaquent, qu'est-ce qu'ils vont prendre...* » Or les Viêts avaient attaqué le 13 mars et, dès ce moment, le moral avait changé du tout au tout. Le 16 mars, à 16 heures, ma section a atterri sur la Drop Zone Simone et rejoint Eliane 4, à 6 kilomètres de là. La situation était très grave. La nuit précédente, les Viêts s'étaient emparés de Béatrice. Le 16, Gabrielle tombait. En l'espace de quarante-huit heures, le camp avait ainsi perdu deux mûles au nord du terrain d'aviation. Dans la foulée, le bataillon thaï a déserté. Le terrain d'aviation était désormais libre pour les Viêts, qui n'ont eu dès lors de cesse de le détruire.

© COLLECTION PRIVÉE.



Que s'est-il passé au cours du mois d'avril ?

Le 30 mars, les Viêts ont lancé la seconde offensive, la bataille des cinq collines. Ils ont pris tous les points d'appui, sauf Eliane 2 et Eliane 4. Le 31 mars, Bigeard a décidé de reprendre Eliane 1. Nous avons alors essuyé quarante-huit heures de combats sans dormir ni manger, carburant au café et aux gauloises. Ce fut un succès de courte durée. Le bataillon avait perdu beaucoup d'hommes et le repli a été décidé. Mais le 10 avril, Bigeard reprenait la colline, qui a tenu jusqu'au 1^{er} mai. Après leur échec pour prendre Eliane 2, les Viêts ont reconsidéré leur méthode. Ils ont adopté une tactique de grignotage en nous encerclant par des tranchées. Ils se sont attaqués aux Huguette, les points d'appui qui bordaient le terrain d'aviation, choisissant de garder les collines pour la fin et de neutraliser alors les résistances de plaine. A partir du 1^{er} mai, ils sont repartis comme en 14 et ont grignoté toutes les Eliane.

Quelle était votre position dans les dernières heures de la bataille ?

Entre le 1^{er} et le 7 mai, les Eliane sont tombées comme des châteaux de cartes. Tous les hommes dans la plaine se trouvaient d'un coup fragilisés, et moi-même, posté sur Eliane 4, je suis descendu avec ma section et deux compagnies pour renforcer les effectifs. Mais les Viêts étaient tout proches et je ne pouvais plus intervenir efficacement avec mes mortiers. Aussi j'ai reculé jusqu'à la rivière et j'ai tenté d'organiser une position pour appuyer mes amis, à 200 ou 300 mètres. Ça a été l'ultime baroud.

OPÉRATION « CASTOR »

Page de droite : Bigeard donnant ses ordres au commandant Charlet (à gauche) et au capitaine du Bouchet (à droite) dans le cadre de l'opération « Castor » et du parachutage des troupes sur Diên Biên Phu, le 20 novembre 1953. A gauche : le lieutenant Jacques Allaire, après son retour d'Indochine.

Le 6 mai au soir, nous étions au contact avec l'ennemi. Les Viêts déferlaient partout. Le lendemain, privé de liaison avec les autres compagnies, je me suis retrouvé seul avec ma section. J'ai fini par avoir Bigeard par radio et je lui ai demandé si je pouvais tenter une percée. Il m'a répondu : « *Non Allaire, c'est foutu.* » Aussitôt, j'ai envoyé un gars pour qu'il me rapporte un ordre écrit.

Pourquoi avez-vous demandé cet ordre ?

Parce que je n'y croyais pas. Un tel ordre venant de Bigeard me semblait impossible. Je m'étais dit qu'avec lui, on ne serait jamais prisonniers.

Qu'avez-vous fait alors ?

A 16h30, j'ai donné à mes gars l'ordre de détruire tout le matériel. Les artilleurs ont fait sauter leurs canons, les cavaliers ont saboté leurs chars, les chauffeurs leurs véhicules. Toute la plaine était remplie d'explosions. Puis ça a été le silence. A 17h30, Diên Biên Phu était tombé. Un Viêt de 16 ou 17 ans est arrivé. Les yeux hagards, il était terrorisé. Il m'a mis sa baïonnette sur le ventre, il voulait mon pistolet. Je le lui ai tendu et nous sommes sortis des tranchées. Les Viêts nous ont rassemblés comme un troupeau abattu. J'étais à la limite du désespoir car j'avais vu, à 15 ans, la débâcle de l'armée française en 1940. Je m'étais promis alors : « *Jamais tu ne seras prisonnier.* » Nous nous sommes mis à marcher et, durant cinq semaines, nous avons fait route vers le nord, surtout de nuit. Le 21 juin, nous sommes arrivés au camp n° 1, dans le village de Lang Vai, à 60 kilomètres de la Chine. Je me suis dit : « *Tu as gagné la première manche.* » C'était un camp d'officiers où se trouvaient déjà les hommes capturés sur la RC 4.



Pouvez-vous décrire votre captivité ?

Au camp n° 1, nous avons connu la dysenterie, le bérubéri, les 30 kilomètres quotidiens pour aller chercher le riz, les corvées, les brimades, la propagande incessante, l'épuisement... Mais le pire pour moi a été d'être séparé de mes hommes. Ce qui nous tenait au combat, c'était la solidarité jusqu'au dernier souffle. Sans eux, je n'étais plus rien. Je n'avais plus à me tenir debout pour leur montrer l'exemple. J'étais perdu, avec seulement mes 60 kilos à défendre. Eux-mêmes avaient été privés de leurs frères aînés, on leur avait retiré les structures qui les aidaient à espérer. Ils croyaient que j'étais courageux, mais en réalité je l'étais pour eux, avec eux et par eux. Cette séparation a été extrêmement pénible.

Pendant ces quatre mois de captivité, nous avons mesuré la distance qui peut séparer le paraître de l'être. Un officier qui ne sait pas s'il sera en vie le soir ne pèse pas lourd. J'ai vu des gars très bien qui ne se sont pas bien conduits en captivité. D'autres, très discrets, se sont révélés exceptionnels. Pour moi, la captivité a été l'épreuve de vérité, la découverte de moi-même et des autres. Et puis, en dehors de la baraka, je priais. Je ne savais pas où était le bout de la piste, mais j'y voyais ma femme et mes enfants.

Comment s'est passée l'annonce de votre libération ?

Le 31 juillet, le chef de camp nous a appris la signature des accords de Genève. L'espoir est revenu. Mais le lendemain, nous avons repris la marche vers un autre camp, suivi d'un troisième. Des informations contradictoires circulaient. Nous ne savions toujours pas si nous serions libérés. Après trois semaines de marche, nous sommes parvenus le 29 août à Tuyen Quang, où l'on nous a équipés en tenue de *bo doi*, puis le 2 septembre à Viêt Tri. Le lendemain, nous avons embarqué pour Hanoi sur une péniche où j'ai aperçu le drapeau français.

Nous étions libres... Une question a commencé à m'obséder : « *Comment suis-je rentré de cet enfer ?* » Tant d'autres s'étaient écroulés.

Dans l'avion qui m'a ramené en France, j'ai eu le sentiment d'abandonner à la misère et à la division un pays pour lequel nous nous étions battus, un pays que j'aimais. Ce mariage entre deux vieilles civilisations, la civilisation gréco-latine et la civilisation chinoise, aurait dû aboutir à un mariage d'amour. Il n'en a pas été ainsi. Je me suis alors promis de ne pas revenir au Vietnam. J'y suis retourné finalement en 1991 et six fois depuis, avec un grand bonheur.

A soixante ans de distance, que reste-t-il d'une telle épreuve ?

Je pense toujours à mon vieux caporal Dan et à trois autres de nos soldats vietnamiens à qui j'avais dit : « *Nous ne sommes que vos supplétifs. Si vous rentrez chez vous, qui défendra votre pays ?* » Ils étaient restés. Dan a été le premier tué. On n'a pas revu les autres. Cette blessure en moi ne s'est jamais refermée. Je revois aussi les gars de ma section, mes fils, mes frères. Des gars du peuple. Ils ont été magnifiques. Des gars comme ceux-là sont une richesse pour notre pays. Ce sont eux qui seront en première ligne le jour où il faudra à nouveau défendre la France. *S*

69
HISTOIRE

LE SACRIFICE. DIÊN BIÊN PHU 1954

Dans l'austère décor du Mémorial des guerres en Indochine de Fréjus, le colonel Allaire raconte heure par heure la bataille de Diên Biên Phu et sa captivité, à travers des paroles où la sobriété se mêle sans cesse à l'émotion. Illustré de films d'archives, son récit poignant rend un suprême hommage à toutes les victimes de ce sacrifice, rappelant à point nommé que « *dans les dernières heures de la bataille, les plus humbles ont été les plus grands* ».

De Philippe Delarbre, produit par Didier Diaz pour Caroline Production/ECPAD, DVD, 83 min, 20 €. Commande : Caroline Production, 4, rue de l'Alboni, 75016 Paris.



Une Saison en enfer

Geneviève de Galard a vécu Diên Biên Phu comme infirmière durant la bataille aux côtés des soldats français puis comme prisonnière du Viêt-minh.

Quand le 24 mai 1954, le Viêt-minh avait décidé de la libérer, le Dr Grauwin, resté lui aussi sur le site de Diên Biên Phu avec les blessés, l'avait accompagnée jusqu'à l'aérodrome, lui avait fait des adieux simples et émouvants, puis avait regagné sa prison de terre et de toiles où, devant son groupe d'infirmiers, il avait laissé échapper ces quelques mots : « Nous avons perdu notre porte-bonheur, préparez votre sac, nous allons prendre le chemin des camps... »

Cinq jours plus tard ils quittaient Diên Biên Phu pour le camp de Tuan Giáo. Ce porte-bonheur était une jeune femme de 29 ans, vêtue d'une tenue camouflée de parachutiste, qu'un sous-officier du groupement aéroporté 2 lui avait offert un jour où elle était tombée dans un trou de boue. Celle qu'elle portait lorsqu'au milieu de la bataille, parfumée au Dakin et fardée au Mercurochrome, elle se vit remettre par le général de Castries, les colonels Lemeunier et Langlais, le lieutenant-colonel Bigeard et le commandant Vadot, la croix de guerre et la Légion d'honneur, avec cette phrase : « Restera, pour les combattants de Diên Biên Phu, la plus pure incarnation des vertus héroïques de l'infirmière française. »

Geneviève de Galard est en effet infirmière. Elle appartenait au corps des convoyeuses de l'air. Le piège de Diên Biên Phu s'est refermé sur elle dans la nuit du 27 au



28 mars, une nuit qu'une météo catastrophique rendait si exécrable que le pilote du Dakota avec lequel ils venaient chercher les blessés dut s'y reprendre à trois fois avant d'atterrir. Il ne put éviter de percuter les barbelés qui longeaient la piste, perçant du même coup le réservoir d'huile. Le lendemain matin, quand le brouillard fut levé, l'artillerie viêt-minh transforma en torche monstrueuse l'avion abandonné, incapable de repartir. Il n'y aurait plus d'autres « posés » à Diên Biên Phu. Alors Geneviève de Galard avait proposé ses services au médecin-commandant Grauwin, « le

toubib » de Diên Biên Phu, et avait prodigué aux milliers de blessés ses soins, son calme et son sourire. Sioni, caporal de Légion, ambulancier et infirmier, avait accueilli la nouvelle de son arrivée par un : « Encore une fille ! Où est-ce qu'on va la mettre ? » ; quelques jours plus tard, il demandait au Dr Grauwin d'être son coéquipier : « Elle court toujours, je lui apporterai ce qu'il faut. » Elle fait faire de la soupe, distribue des cigarettes, les fruits et le lait concentré reçu des colis parachutés, réquisitionne avec autorité les restes des repas et tout le Vinogel (ersatz de vin gélifié de façon à conserver le titrage d'alcool) pour ses blessés, fait le lien entre eux et ceux qui se battent. Elle parvient, elle seule, à changer les pansements des trois moignons de Heinz sans le faire hurler, prend le temps de nourrir ce coolie à la mâchoire brisée en introduisant une cuillère à café entre ses dents.

« Avec la paix que procure la distance, lorsque rien de trouble ne peut gâcher le souvenir,

LIBÉRATION En haut : couverture de *Paris Match* du 5 juin 1954. Geneviève de Galard, libérée le 24 mai 1954, arrive à Luang Prabang. Le 1^{er} régiment étranger de parachutistes lui rend les honneurs.



LÉGIONNAIRE D'HONNEUR Ci-dessus : l'accueil extraordinaire que reçoit Geneviève de Galard à Luang Prabang, le jour de sa libération, est une parenthèse militaire et amicale avant les dizaines de journalistes et photographes qui l'attendent à Hanoi. A droite : le médecin-commandant Grauwin à l'œuvre, à Diên Biên Phu.

comme la vanité ou le mensonge, il reste l'expérience brute, nue, terrible et belle à la fois. C'est elle qu'il faut transmettre aux générations qui nous succèdent.» C'est cette expérience qu'elle raconte quand on l'interroge; ces instants si particuliers, comme cet après-midi d'avril où Haas, jeune légionnaire allemand de 18 ans, caporal au 2^e bataillon étranger de parachutistes, atrocement mutilé par des éclats d'obus qui avaient obligé à l'amputer des deux bras et d'une jambe, lui avait demandé, profitant d'une accalmie, d'aller prendre l'air à l'entrée de l'antenne chirurgicale. Contemplant le paysage d'apocalypse du champ de bataille, il avait lancé avec bonne humeur : «Geneviève, quand tout cela sera terminé, je vous emmènerai danser.» Ou ce 30 avril, jour de fête à la Légion étrangère : Camerone. Dehors, l'artillerie viet-minh se déchaîne. Au PC du colonel Lemeunier, Langlais et Bigeard accrochent à sa manche l'écusson vert et noir de la Légion. Elle est

nommée légionnaire de première classe d'honneur et cela l'emplit de fierté : «J'avais alors la certitude d'être considérée comme l'une des leurs.» Elle rend aussitôt visite à ses blessés dans un concert de félicitations et le Dr Grauwin ouvre les dix bouteilles de champagne qu'il tenait en réserve, dont elle porte un verre à chaque blessé! Cela lui vaudra, à Luang Prabang, à sa sortie de Diên Biên Phu, l'accueil d'une haie de képis blancs venus lui rendre hommage, instant immortalisé par l'objectif d'un reporter de *Paris Match* et qui fit bientôt le tour du monde. En page de couverture, l'hebdomadaire titre : «La France accueille l'héroïne de Diên Biên Phu.» Malgré elle, Geneviève de Galard est d'ores et déjà une vedette qui concentre les flashes des photographes, assaillie des questions des journalistes. Dès le mois de juin, elle est invitée par le Congrès américain en visite officielle aux Etats-Unis, où elle se rend, contre son gré, sur les instances des



diplomates. Le 26 juillet, à New York, elle se trouve ensevelie sous les ovations et des pluies de confettis qu'on lui lance depuis les fenêtres des gratte-ciel. Les politiques ont compris les avantages et les bienfaits d'une telle figure positive, héroïque, à la Jeanne d'Arc, pour attirer la compassion et la solidarité internationale, et notamment américaine après les relations houleuses que la France et les Etats-Unis avaient pu entretenir pendant la guerre et durant les tractations des accords de Genève. Pour apaiser surtout la cuisante brûlure de l'échec, d'une défaite incompressible. De ceci, Geneviève de Galard a souffert, refusant longtemps de parler, de raconter, d'alimenter la publicité dont elle faisait l'objet. Cinquante ans après seulement, elle a rédigé ses Mémoires. Elle entreprend désormais de transmettre, au-delà de sa propre expérience, le souvenir de ceux qu'elle a accompagnés. Elle rend hommage à ceux que l'histoire, à la mémoire sélective, a oubliés, à cette lignée des convoyeuses à laquelle elle appartient, à ces volontaires parachutistes non brevetés qui ont sauté sur Diên Biên Phu jusqu'au dernier moment, se sachant incapables de modifier l'issue d'une bataille perdue, mais venant épauler leurs camarades à la vie, à la mort. *S*

UNE FEMME À DIÊN BIÊN PHU Geneviève de Galard



Les Arènes
290 pages
23,50 €



Les Purgatoires de l'oncle Hô

Par Marc Charuel

Après la bataille, les survivants de Diên Biên Phu
prirent la route des camps viêt-minh
pour être « rééduqués ». 70 % n'en revinrent jamais.

LA LONGUE MARCHE

Les soldats français défilent avec le drapeau blanc lors de la reconstitution de la prise de Dien Biên Phu filmée par les vainqueurs. Les 10 000 prisonniers français seront ensuite forcés de parcourir des centaines de kilomètres à pied pour rejoindre les camps de détention.





Lorsque l'immense chenille humaine se met en route vers les camps de prisonniers, les vaincus de Diên Biên Phu n'ont aucune idée du calvaire qui les attend. Cela fait trois jours que le général de Castries a ordonné le cessez-le-feu. Depuis, le temps a semblé s'arrêter. Les forces viet-minh ne se sont pas livrées aux actes de vengeance que redoutaient les paras du corps expéditionnaire. Il n'y a pas si longtemps, les guérilleros de Giáp ne faisaient pas de prisonniers. Les Français ont encore en mémoire des images abominables des leurs, retrouvés décapités, empalés. Certes, les troupes supplétives du camp retranché ont été brutalement séparées de leurs camarades européens et africains, et emmenées tout de suite dans la jungle. Mais où ? Pour quelle raison ? On raconte qu'elles seront forcées d'endosser l'uniforme des *bo doïs* de Giáp. Personne ne sait vraiment.

En fait, 95 % de ces soldats indochinois capturés dans le camp retranché seront exécutés dans les heures qui suivent leur reddition. Mais pour le moment, on se refuse à imaginer le pire. Un commissaire politique s'est d'ailleurs empressé de répéter aux hommes du général de Castries que le Viêt-minh et eux, « *filis du peuple français égarés au service du colonialisme et de l'impérialisme américain* », sont désormais amis...

Les vainqueurs ont même transformé la cuvette en studio de cinéma pour une superproduction qui doit sonner la fin de partie du colonialisme occidental. Aux manettes : Roman Karmen, cameraman d'actualité soviétique qui s'est déjà illustré en Chine, en 1938, aux côtés de Mao

Zedong, et deux ans plus tôt avec les républicains espagnols. Véritable vache sacrée du camp de la paix, il a aussi filmé la bataille de Moscou, le siège de Leningrad et la prise de Berlin. Mais surtout : le procès de Nuremberg. A certains de ses acteurs involontaires massés dans la cuvette, il n'a pas caché son souhait de les retrouver plus tard pour un autre procès pour crimes contre l'humanité : celui du capitalisme et de l'impérialisme.

En attendant, les autorités révolutionnaires les ont assurés de la clémence du président Hô Chi Minh. On leur fait lever les bras devant le déferlement des vagues d'assaut viet-minh, on leur fait faire les morts. Et enfin les prisonniers. On a même trouvé parmi les déserteurs récupérés sur les berges de la Nam Youn des volontaires pour agiter le drapeau blanc, ce qui n'avait pas été le cas en cette fin d'après-midi tragique du 7 mai. Parce que le général Cogny l'avait demandé depuis Hanoi et parce que, sur le terrain, le général de Castries n'en avait pas l'intention. Ses soldats non plus. Ils n'étaient pas dans cet état d'esprit. Ils avaient sauté dans la fournaise pour les copains. Ils s'étaient battus pour l'honneur. Ils n'allaient pas lever le drapeau blanc ! Ils avaient tiré leurs dernières munitions, puis avaient attendu après avoir saboté ce qui devait l'être.

Ils rejouent donc la prise de la cuvette telle qu'on la leur impose, puis défilent devant l'objectif du réalisateur soviétique. Le cinéma de Karmen, c'est le début de leur humiliation. Pire que le jour de leur reddition. Mais rien comparé à



PROPAGANDE A gauche : Diên Biên Phu, le 7 mai 1954, dernier jour de la bataille. Ci-dessus : à l'issue même des combats, les vainqueurs ont transformé les lieux en décor de cinéma pour les besoins d'un film documentaire (*Vietnam*, 1955) tourné par le réalisateur soviétique Roman Karmen. Les prisonniers français furent sommés de jouer leur propre rôle dans la reconstitution de la prise de la cuvette par les soldats viêt-minh et contraints de défiler en brandissant le drapeau blanc ce qui n'avait pas été le cas dans la réalité.

la pénitence quotidienne que vont leur imposer leurs geôliers. C'est la première étape d'une longue descente aux enfers qu'ils ne soupçonnent pas. Pour l'heure, comme le dira plus tard Bigeard, ils ruminent leur rancœur à l'endroit des politiques qui les ont abandonnés dans ce merdier.

Un catalogue de mesures d'un sadisme inouï

La première leçon donnée à ces hommes est que le monde concentrationnaire qui les attend est une épreuve physique hors du commun. Sans considération aucune pour l'état parfois catastrophique des prisonniers. Les paludéens, les dysentériques, les amputés... tous vont marcher. Parce que la marche à pied est dans le monde rigide du Viêt-minh une sorte de rite initiatique. Ils sont tous passés par là : les *bo doïs*, les cadres politiques, même Hô Chi Minh et Vo Nguyễn Giáp lorsqu'ils ont quitté, au début du conflit, leur sanctuaire du Nam Bô pour aller s'enterrer à l'extrême nord du pays. Ils ont couvert 1 500 kilomètres à vol d'oiseau. Plus de 2 000 dans la réalité. Une distance qui n'a plus de sens pour un marcheur.

C'est ce qu'a réservé le Viêt-minh aux défenseurs du camp retranché. Si les officiers supérieurs sont emmenés par camions vers les zones qui leur ont été affectées, les autres

vont donc marcher. Ils prennent alors la direction de Son La, Hòa Bình, Viêt Tri ou Thanh Hóa et se traînent durant cinq semaines le long de pistes boueuses, dans le cours d'eau glacé des torrents et dans l'inextricable lacs de la jungle pour rejoindre les camps n° 1, 5, 73, 113 ou 121... Ils n'ont sur eux que leur treillis de combat raide de sueur et de poussière. Certains garderont pourtant des jours les bras entravés. Depuis longtemps, leurs bottes leur ont été confisquées. Ils vont couvrir pieds nus les centaines de kilomètres qui les séparent des lieux d'internement. Les sangsues s'accrochent entre les orteils, sous les aisselles, sur les testicules et à l'intérieur de l'anus. Les traînants sont achevés quand ils ne sont pas simplement abandonnés aux animaux sauvages, sauf quand certains de leurs camarades s'organisent pour les brancarder. Ils s'enfoncent dans des régions où de multiples pathologies exotiques sont endémiques – scrub typhus, leptospirose, malaria des montagnes, rickettsiose... – et perçoivent une ration quotidienne de riz de 700 grammes pour quatre ! Autant dire : juste de quoi leur permettre de respirer encore. L'eau, puisée dans les arroyos ou les rizières, déclenche des amibiases. Ceux qui s'en privent pour ne pas souffrir de troubles digestifs sont rapidement atteints de lithiases rénales. Mais comme si toutes ces croix ne

© RISSE/ECPAD/FRANCE



MORTS VIVANTS

Le 14 juillet 1954, un échange de prisonniers eut lieu entre l'armée franco-vietnamienne et le Viêt-minh. Cent soldats français blessés et cent soldats viêt-minh furent alors rendus à leurs armées respectives, à Mai Thon, dans le centre du Vietnam. Les prisonniers français (ci-contre, à gauche), tous blessés à Diên Biên Phu, avaient dû effectuer une marche de plus de 600 kilomètres pour atteindre le lieu de l'échange, quand les prisonniers viêt-minh (page de droite, à gauche), étaient amenés en bateau. Page de droite, à droite : Paul A., capturé le 7 mai 1954, à Diên Biên Phu.

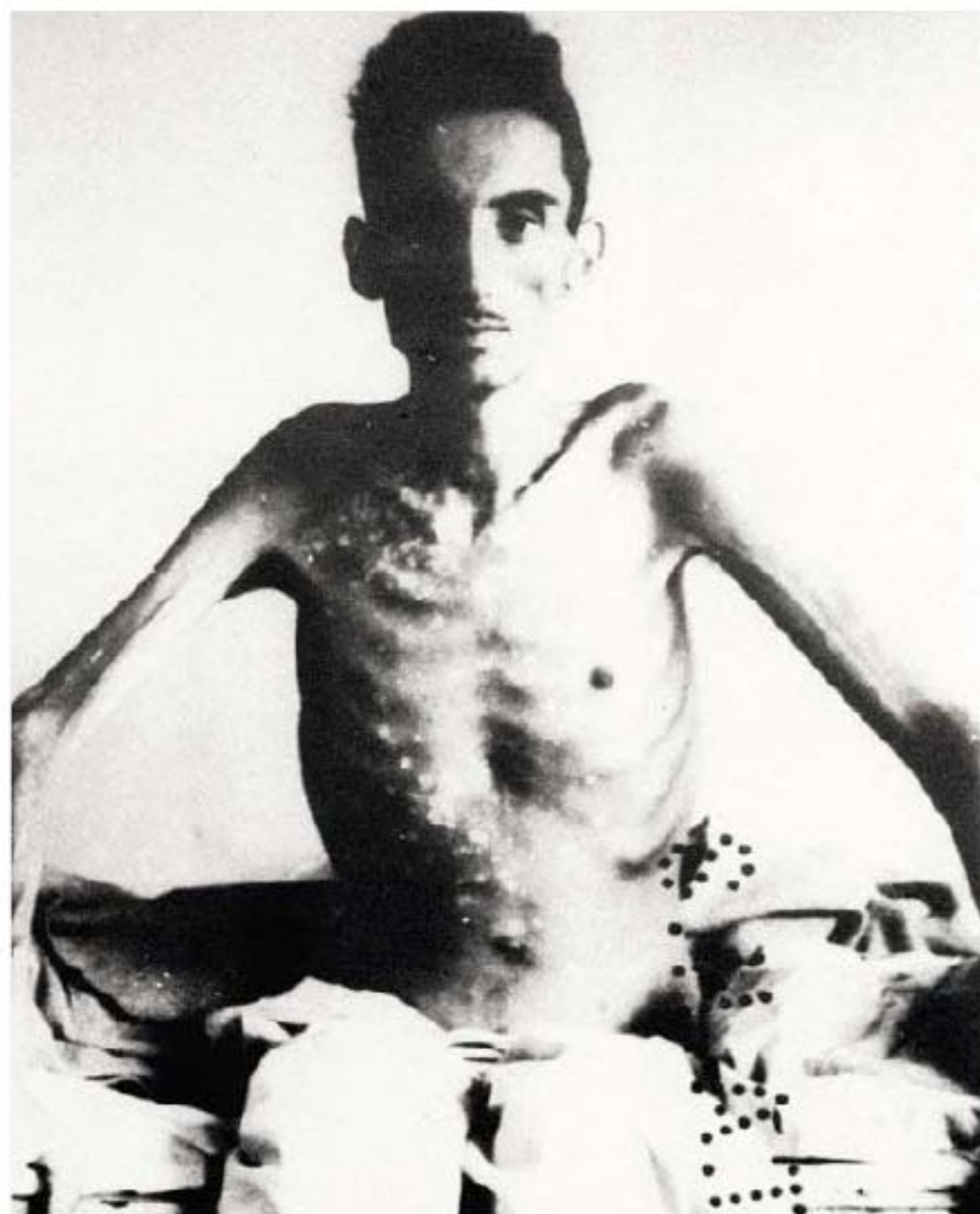
suffisaient pas, les *bo dôis* leur interdiront de se laver durant les quarante jours que va durer ce cauchemar.

C'est une colonne hagarde qui, à la mi-juin, parvient en loques, épuisée, au terme de cette expédition. Ils croyaient être enfin au bout de leur calvaire ; ils y découvrent le régime concentrationnaire viêt-minh : un minimum de nourriture, aucun médicament, aucun soin, aucune considération et une indifférence totale à leur souffrance physique ou morale.

Sans doute les officiers, regroupés au camp n° 1, bénéficieront-ils d'un peu plus d'égards. Pour eux comme pour leurs hommes, la captivité allait être pourtant synonyme de misère et de désespoir. Dans sa thèse consacrée aux prisonniers de guerre du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient dans les camps viêt-minh (1985), le colonel Bonnafous cite de nombreux cas de crimes de guerre qui y furent commis et rappelle les noms de quelques-uns des officiers qui moururent faute de soins les plus élémentaires. « Dans l'armée, l'ordre classique était parfois héroïque, mais toujours facile et glorieux. Il était semblable à une belle voie rectiligne, foulée au cours des siècles par une multitude d'hommes, tracée droite entre les hautes bordures de la discipline et de l'honneur. C'était une route de crête, jalonnée par les pancartes des traditions et éclairée par la gloire », a écrit Jean Pouget dans son poignant récit : *Le Manifeste du camp n° 1*.

Les Viêts vont s'employer à briser ces schémas. Ils vont mettre en œuvre un catalogue de mesures d'un sadisme inouï, jamais vu dans aucun autre conflit moderne. Régime permanent de privations, d'humiliations et de brimades pour transformer ces soldats, leurs sous-officiers et officiers en agents de propagande. En les invitant à réfléchir sur les circonstances qui les ont amenés dans cet enfer vert. On leur rabâche qu'ils doivent approuver la Fraternité des peuples et la paix. On les exhorte à signer manifeste sur manifeste pour dénoncer ceux qui les ont entraînés dans cette « sale guerre ». Et ils signeront tous un jour, explique encore Jean Pouget, « parce que l'autre solution était de crever de liquéfaction. Ils avaient accepté la mort en acceptant de servir dans l'armée. Ils auraient encore accepté de mourir pour la gloire ou pour l'exemple. Mais la lente agonie d'un dysentérique au bord d'une fosse à merde n'avait rien de glorieux ou d'exemplaire. »

Dans les faits, ces camps de prisonniers du corps expéditionnaire français en Indochine sont des camps de la mort. Des sortes d'enfers perdus au milieu de nulle part. Le décor parfait pour l'entreprise de lavage de cerveaux concoctée par les commissaires politiques. Le climat de la Haute Région est l'un des plus durs d'Asie. Brouillard et pluies d'un bout de l'année à l'autre. La terre, imprégnée jusque dans ses profondeurs, n'absorbe plus l'eau du ciel qui transforme la forêt en un



immense marécage où grouille une faune visqueuse. Dans les paillotes, toutes les surfaces sont grasses d'humidité. Comme si le bois lui-même transpirait. Les moisissures corrodent les hardes des hommes et les mycoses rongent leur peau.

Il n'y a pas de barbelés autour des camps, la profondeur et l'hostilité de la jungle sont suffisantes pour garder les hommes. Ils perçoivent chaque jour à peine 300 grammes de riz avec, parfois, un minuscule morceau de viande. Les jours de fête : un poulet... pour 70 prisonniers ! Comment pourraient-ils songer à s'évader avec un tel régime ? Pourtant, quelques-uns l'ont fait. 90 % ont été repris ou se sont dissous dans la jungle, morts d'épuisement ou dévorés par les bêtes. On ne saura jamais, comme pour le photographe Jean Péraud, disparu en tentant la belle après la chute de Diên Biên Phu avec Pierre Schoendoerffer, son compagnon des jours difficiles.

Entre corvées et séances d'endoctrinement

Ceux qui sont rattrapés finissent sous les paillotes où sont regroupés les animaux. Supplice de l'enclos à buffle, un endroit où la folie a tôt fait de s'emparer des hommes. Ils sont attachés des jours et des nuits au milieu de la vermine qui grouille. Les rats, les poux et les moustiques attaquent sans laisser de répit. On les inonde des déjections de la hutte. On les bat. Les porcs essayent de les mordre, les buffles de les écraser. Ils doivent encore lutter contre les centaines d'insectes, contre les brûlures du soleil, contre la soif, oublier leurs bourbillons, leurs pieds d'éléphant, leur langue enflée et les suées qui les glacent. Très peu ont survécu à ce traitement.

Pour les autres, les journées sont occupées par les séances d'endoctrinement et d'autocritique, les campagnes d'émulation, les quêtes d'herbes et de fruits sauvages pour améliorer

la pitance infecte qu'on leur sert, et les corvées, ces dizaines de kilomètres, pieds nus, pour aller chercher le riz ou le sel.

S'ils sont laissés libres de leurs mouvements le jour, les prisonniers sont souvent attachés la nuit, allongés côte à côte sur le même bat-flanc, les chevilles entravées par des chaînes de dix livres, abandonnés à leur misère : les coups de palu et les accès de fièvre, les crises de gale avec les ongles qui grattent la peau jusqu'au sang, les doigts qui fouillent les chairs, les plaintes et les vomissements. Dans l'obscurité, des hommes hurlent le nom de leur femme. D'autres appellent leur mère. Ce sont des zombies que les autorités des camps destinent à la fosse commune.

Et il arrive toujours un matin où les copains ne se lèvent plus. Épuisés, découragés... Les gardiens les transfèrent alors à l'infirmerie. Dernière étape avant le cimetière où il règne une atmosphère méphitique : cette odeur des chairs nécrosées et des excréments qui recouvre à peine celle du charnier voisin décapé par les averse. Grosses mouches bleues, punaises et moustiques pullulent et colonisent les malades incapables du moindre mouvement. Ils croupissent collés les uns aux autres, le regard déjà voilé. Ils ne sont pas là pour être soignés, mais pour y crever.

La nuit, les dysentériques à bout de force surnagent dans leurs excréments, dans ceux de leurs voisins. Ceux qui ne se sont pas étouffés avec leurs glaires se sont barbouillés de matière fécale liquide. Ils en ont sur la poitrine, sur la figure, dans les cheveux et dans la barbe. Chaque matin, on découvre, blottis entre les survivants, un ou deux morts que les rats ont déjà commencé à dévorer. Des morts toujours débarrassés de leurs poux, parce que ces parasites sont les premiers à abandonner les cadavres. Comme les ascarides lombricoïdes qui sortent par la bouche, dès que les corps commencent



RESCAPÉ Ci-dessus : libéré le 28 août 1954, à Viêt Tri, ce soldat français descend le fleuve Rouge à bord d'une barge qui le ramène à Hanoi.

à refroidir. Les cadavres attendent parfois deux ou trois jours, à côté des vivants, avant d'être portés en terre. Alors les rats s'acharnent. Ils dévorent les lobes d'oreilles, les lèvres, le nez, les pieds et les mains. C'est dans cet état, méconnaissable, que les morts sont enterrés. Mais les rats attaquent aussi les vivants, quand ceux-ci n'ont plus la force de les chasser. Les malades épargnés se bouchent les oreilles pour ne plus entendre les cris d'agonie de leurs camarades. Devant l'infirmerie, les Viêts montent la garde, indifférents aux drames qui se jouent derrière les claies de bambou.

Depuis des années, l'existence des camps de l'armée populaire et leur gestion répressive des prisonniers étaient parfaitement connues des chefs militaires et ministres en charge de la question indochinoise. Les rares privilégiés qui avaient bénéficié de libérations anticipées avaient raconté leur calvaire. A se demander d'ailleurs comment les autorités révolutionnaires vietnamiennes avaient pu laisser sortir de tels témoins de cette horreur. Mais Paris n'avait pas bougé. Jamais aucune opération n'avait même été envisagée pour libérer un de ces camps. Les accords de Genève sur le point d'être signés, le problème des prisonniers de guerre doit être rapidement réglé. Le 5 juillet, la conférence militaire de Trung Gia aborde les modalités d'échange des prisonniers. Il est prévu que les premiers groupes soient libérés le 14 juillet. Le processus doit s'étaler un mois après le cessez-le-feu fixé au 27 juillet.

Les défenseurs de Diên Biên Phu auront vécu l'enfer des camps viêt-minh trois à quatre mois. Mais ce que découvre le capitaine de corvette René Bardit, commandant la barge de débarquement envoyée à l'embouchure du Sông Ma pour accueillir les premiers libérés, le laisse pantois. Selon ses propres termes, il déclarera : « *Les camps d'internement viêt-minh sont de véritables Buchenwald. Ce sont des squelettes vivants qui nous arrivent.* »

Les anciens captifs qui se traînent jusqu'au bâtiment français sont dans un état inimaginable. C'est une vision apocalyptique qu'ont les médecins militaires qui les reçoivent. D'une manière générale, tous ces hommes ont perdu, souvent en quelques mois de captivité, entre 30 et 40 kilos. Certains pèsent moins de 35 kilos ! Le plus incroyable est l'indifférence affichée par les communistes vietnamiens, comme si toute cette misère était normale. Ils ont rhabillé les moribonds de vêtements neufs, ils ont installé des banderoles pour vanter l'amitié entre les peuples et la politique de clémence de leur président, et ils ont (encore) organisé des séances photos. Sur l'une de ces images, les visages du lieutenant-colonel Bigeard et du colonel Langlais en disent long sur les conditions de détention et sur l'amitié supposée entre les ennemis d'hier.



LE PRIX DE LA LIBERTÉ A gauche : le lieutenant-colonel Bigeard et le colonel Langlais (de gauche à droite) au moment de leur libération, début septembre 1954, après quatre mois de détention dans les camps viêt-minh. A droite : le général Cogny accueille les reporters Daniel Camus et Pierre Schoendoerffer. Ils font partie des 3 000 rescapés (sur plus de 10 000 hommes faits prisonniers à Dien Bien Phu).

Mais d'autres soldats capturés plus tôt, à Nghia Lo ou lors du désastre de la RC 4, ont enduré quatre ans, cinq ans, sept ans, ce régime carcéral inhumain, construit sur la souffrance physique, l'humiliation et l'épreuve morale imposées par un vainqueur acharné à détruire psychiquement les vaincus. Ils furent des milliers dont on ne souffla mot durant des années. Certains camps affichèrent des records de mortalité : 74 % au camp n° 5 et 85 % au camp 113, où sévit le tristement célèbre commissaire politique français Georges Boudarel et où 278 prisonniers sur 340 moururent au cours des huit premiers mois de 1953.

Un rapport classé sous le label « confidentiel défense »

Le service de santé aux armées entreprendra finalement une longue enquête sur ce qu'avaient été les conditions de captivité réservées aux forces du corps expéditionnaire afin d'être en mesure de dresser le bilan des pertes, puis d'analyser les conséquences cliniques et psychologiques consécutives aux séjours dans les camps communistes. C'est le commandant Martin, professeur agrégé du corps de santé colonial et consultant médical auprès des forces armées en Extrême-Orient, qui va mener l'opération dès la fin de l'été 1954. Des centaines de témoignages sont collectés. De nombreux médecins spécialisés dans les maladies coloniales sont consultés, notamment la trentaine de médecins militaires revenus des camps viêt-minh. Ceux-là ont eu le triste privilège de travailler sur le terrain et d'observer, au jour le jour, les pathologies. Le fait que leur déposition soit rédigée sans passion ni parti pris lui confère une rigueur implacable. Le rapport offre des conclusions tellement sévères que l'état-major décidera de son classement sous le label « confidentiel défense ».

Les expertises médicales évoquent pêle-mêle paludisme, amibiases, leptospirose, rickettsiose, bérubéri, pneumonie, œdèmes de carence, staphylococcie pulmonaire, ankylostomes, maladie du rat, gangrène, surmenage, découragement, troubles mentaux... A tel point que les équipes médicales vont

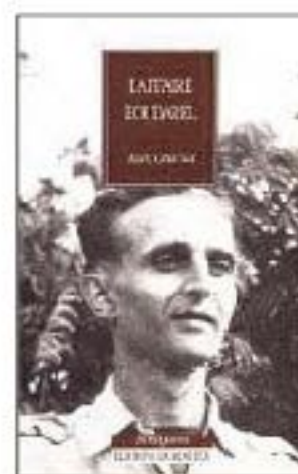
ouvrir des dossiers, cas par cas, et photographier chaque prisonnier libéré. Il en reste 10 000 planches réunies aujourd'hui aux archives de Vincennes qui semblent tout droit sorties des camps d'Auschwitz, Bergen-Belsen ou Dachau...

Le Viêt-minh aura refusé d'appliquer à ses prisonniers les conventions de Genève comme il leur aura sans cesse refusé le secours de la Croix-Rouge. Tout comme l'URSS et l'Allemagne hitlérienne avaient refusé de faire bénéficier les leurs de la convention internationale de La Haye de 1907 et celle de Genève de 1929. Ce qui avait conduit à des taux de mortalité extrêmement élevés quoique beaucoup moins importants que ceux atteints dans les camps de l'oncle Hô.

Sur les 3 155 000 soldats allemands capturés par les Russes, 1 950 000 avaient pu, la guerre terminée, regagner leurs foyers. Soit moins de 40 % de morts en captivité. Du côté russe, sur les 5 735 000 soldats faits prisonniers, un peu moins de 58 % n'étaient jamais rentrés.

Lors de cette guerre d'Indochine, seulement 10 754 prisonniers seront libérés sur les 36 979 capturés. 26 225 disparus, 69 % ! Mais de ces rescapés, 6 132 durent être hospitalisés d'urgence. Des dizaines mourront encore dans les jours qui suivront leur retour à la liberté. *S*

L'AFFAIRE BOUDAREL Marc Charuel



Editions
du Rocher
18,87 €

Pierre Schoendoerffer

caméra au poing

Que serait devenu Pierre Schoendoerffer sans *Le Figaro*? En mars 1952, jeune homme de 24 ans un peu désœuvré, il lit dans le quotidien un article de Serge Bromberger saluant la mémoire d'un cameraman de l'armée, Georges Kowal, tué dans les combats en Indochine. Avec un peu de chance, parie-t-il, personne ne voudra sa place. Il postule, s'engage au Service cinématographique des armées. Sûr de son intuition selon laquelle la guerre révèle et affirme les caractères. «*Je voulais savoir très vite qui j'étais et si, dans ma vie, j'aurais de la chance ou non, si je serais lâche ou courageux.*»

Après plusieurs jours de vol rythmés par de longues escales (Athènes, Le Caire, Karachi, Calcutta, Rangoon, Bangkok, Saïgon), il atterrit au Tonkin (qu'il préférera toujours au sud de la péninsule) et sa capitale, Hanoi. Armé d'une Arriflex (l'ex-caméra des propagandistes de la Wehrmacht!), il filme les réceptions officielles et les personnalités. Au Cambodge, il immortalise le

Engagé volontaire en 1952, le jeune cameraman des armées se retrouve au cœur des combats à Diên Biên Phu.

prince Sihanouk sur son mulet. Désormais, équipé d'une performante Bell Howell américaine dotée d'un magasin d'une minute, il rejoint les unités de combat et devient ce pour quoi il était venu : un «*soldat de l'image*». Sa première opération : suivre un commando de l'autre côté de la rivière Noire. Dès les premiers échanges de tirs, il comprend qu'il ne doit pas filmer l'ennemi mais ceux aux côtés de qui il se trouve («*Si vous voyez votre ennemi, c'est qu'il vous voit : et là, il tire!*»). Très vite, il noue des relations avec tous les correspondants de guerre

(Serge Bromberger, Lucien Bodard, Jacques Chancel, Max Clos, Jean Lartéguy, Henri Amouroux...) et deux photographes qui deviendront ses mentors : Raoul Coutard et Jean Péraud. Après avoir servi comme sous-officier à la tête de supplétifs laotiens, le premier travaille pour le magazine

AVENTURIER En haut : Pierre Schoendoerffer durant l'opération «*Claude*», dans le secteur de Tiên Lang (delta du Tonkin), en septembre 1953.



© JEAN PÉRAUD/ECPAD/FRANCE



Indochine Sud Est asiatique; il sera le chef opérateur de *La 317^e Section* et des cinéastes de la Nouvelle Vague. Jean Péraud, lui, en est à son deuxième séjour dans la région. Le Service cinématographique des armées associant toujours un photographe et un cameraman, il deviendra le binôme inséparable de Schoendoerffer. Et plus que cela : un compagnon, un ami, un frère. Ensemble, ils multiplient les reportages. Sauf avec la Légion, alors composée majoritairement d'Allemands : ancien déporté, Péraud refuse de partir en mission avec eux...

Fin 1953, «Schoen» se rend à plusieurs reprises dans la cuvette de Dien Bien Phu. En décembre, il participe, avec le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes (1^{er} BEP) et le 8^e bataillon de parachutistes de choc, à une opération sur la piste Pavie, pour secourir le poste Muong Pon, à 18 kilomètres du camp, près de Lai Chau. Il manque de finir grillé : les tirs d'obus de mortier au phosphore ont mis le feu à la jungle. Dix jours plus tard, il filme l'opération «Shake Hand» : la jonction entre une colonne de paras en provenance de Dien Bien Phu et une autre, partie du

AMITIÉ Le cameraman des armées avec son ami le photographe Jean Péraud (à d.), qui disparaîtra dans la jungle après une tentative d'évasion des camps viet-minh.

Laos. Le 5 mars, il met en boîte une attaque sur le piton de la cote 781 par le 1^{er} BEP. Trois jours plus tard, il est blessé pour avoir approché d'un peu trop près les positions viet-minh. Une balle est entrée dans sa botte et a touché son mollet. Pansement, injection antitétanos, évacuation vers Hanoi puis Saigon. C'est sur son lit d'hôpital qu'il reçoit un télégramme de Péraud lui





annonçant que la bataille vient de débuter. « *Je saute avec Bigeard, débrouille-toi pour me rejoindre.* » Schoendoerffer est proche du terme de son engagement (vingt-sept mois), on le dissuade de se jeter dans ce guêpier. Rien de plus motivant : il fonce à Hanoi et convainc le commandant français du 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens de le laisser monter dans son Dakota. Il n'a alors sauté que trois fois en parachute : ce quatrième saut sous les tirs viêts dans la nuit du 18 au 19 mars lui permettra de décrocher son brevet de parachutiste !

Il n'arrive pas les mains vides : il a apporté au colonel de Castries une bouteille de cognac. « *Tu en as mis du temps !* » lui lance Péraud. Pendant cinquante jours, il circule, caméra à l'épaule, dans le labyrinthe des tranchées sur lesquelles pleuvent les obus de 105. Bigeard, qui l'apprécie, le laisse accompagner ses paras qui combattent

sur les postes avancés, y compris de l'autre côté de la rivière Nam Youn. Il aime tant sa mission qu'il néglige de porter ses films aux pilotes des rares avions qui, jusqu'au 29 mars, redécollent de Diên Biên Phu – ce serait une journée de tournage perdue. Voilà pourquoi il n'existe aucune image de la bataille par Pierre Schoendoerffer : le 7 mai 1954, il détruit les trente-cinq bobines qu'il a tournées... mais en garde six, qu'il cache sur lui au moment de rejoindre la longue colonne de prisonniers en route, sous la pluie, dans le froid et la honte, vers le col des Méos et Na San.

Après sa tentative d'évasion manquée au cours de laquelle Péraud s'évanouit dans une forêt de bambous, Schoendoerffer, à qui les six bobines ont été confisquées, est emmené dans un camp de prisonniers. Il y subira sévices et tortures, souffrira de la faim, des moustiques et du bérubéri,

pleurera la disparition quotidienne de camarades. Le 28 août, il est libéré après plus de trois mois de détention.

Disparu le 14 mars 2012, Schoendoerffer répétait souvent que « *ces deux années ont fait de moi un homme* ». Mais aussi un écrivain et un cinéaste. Neuf ans et trois films (*La Passe du diable*, *Ramuntcho* et *Pêcheur d'Islande*) après les accords de Genève, il tire de son expérience personnelle de la guerre d'Indochine un roman extraordinaire qu'il porte ensuite lui-même à l'écran. Tourné façon commando, presque à la manière d'un documentaire, *La 317^e Section* évoque le repli forcé d'une patrouille de l'armée française harcelée par le Viêt-minh, entre Diên Biên Phu et le Laos. Traversé de fulgurances de mise en scène, ponctué de dialogues métaphysiques entre Bruno Cremer et Jacques Perrin, il sera récompensé au festival de Cannes en 1965. Suit, en 1977,



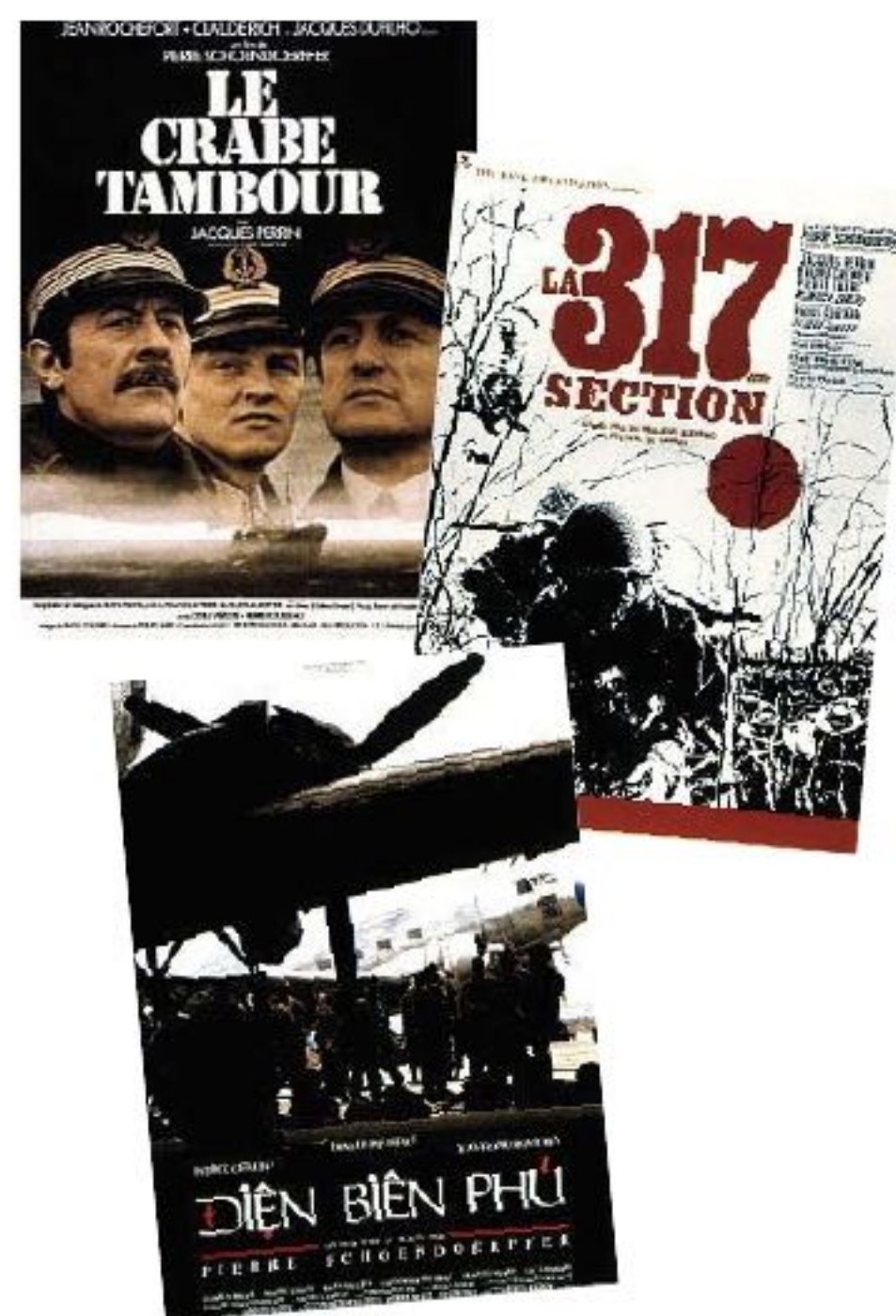
CINÉASTE Ci-dessus et de gauche à droite : Jean Péraud, Pierre Schoendoerffer, Paul Corcuff et André Lebon. Photographes et cameramen des armées, ils posent dans le camp retranché de Na San, dans le nord du Vietnam, en 1952. Page de gauche : scène de *Diên Biên Phu*, réalisé, en 1992, par Pierre Schoendoerffer. Tourné au Vietnam, le film a bénéficié du soutien des autorités locales qui ont fourni de nombreux figurants.

Le Crabe-Tambour, un film qui ne s'éloigne qu'en apparence du théâtre des opérations extrême-orientales. Tirée de l'histoire du commandant Pierre Guillaume, officier de marine en Indochine puis en Algérie, celle du lieutenant de vaisseau Willsdorff et de sa participation au putsch d'Alger sont retracées à la veille de la chute de Saïgon. A travers une série de flash-back inspirés, c'est toute l'épopée d'Indochine qui apparaît en filigrane. Le film montre Willsdorff remontant un fleuve à la tête de sa flottille, tombant aux mains du Viêt-minh, regagnant l'Europe en jonque après sa libération. Un destin indochinois marqué par l'amertume et le désenchantement, qui conditionne l'obéissance de Willsdorff à sa conscience morale au moment du putsch d'Alger. Après *L'Honneur d'un capitaine* (1982), Schoendoerffer réalise en 1992 le grand film de référence sur le siège de Diên Biên Phu.

Tourné au Vietnam, *Diên Biên Phu* est un film atypique dans l'œuvre de Schoendoerffer. S'éloignant de la forme intimiste qu'il affectionnait jusque-là, il a souhaité donner à cette œuvre qu'il portait en lui depuis longtemps toute sa dimension militaire mais aussi l'inscrire comme un marqueur historique : « Cette défaite signifiait la fin d'une époque : celle de la grandeur du rêve français. » Film crépusculaire (impression renforcée par la musique de Georges Delerue et son inoubliable *Concerto de l'adieu*), conçu aussi comme une œuvre de réconciliation entre deux peuples qui s'étaient tant aimés et tant combattus, il met en scène à la fois les soldats du corps expéditionnaire enfouis dans la cuvette sous le feu ennemi et la vie « à l'arrière » – en l'espèce, le grand théâtre de Hanoi et le bar Normandie –, où un journaliste américain et des figures archétypales de l'empire

colonial français agonisant observent et commentent un monde qui disparaît. Pour reconstituer les (spectaculaires) scènes de bataille, à quelques kilomètres du lieu exact des combats (« Je ne voulais pas déranger mes camarades ensevelis là »), Schoendoerffer put s'appuyer sur de substantiels moyens financiers et de gigantesques moyens humains : en pleine politique d'ouverture depuis la chute de l'URSS, les autorités communistes vietnamiennes mirent à sa disposition des milliers de figurants. En particulier pour l'inoubliable (et si poignante) séquence finale durant laquelle une immense colonne de prisonniers français quitte le site conquis par le Viêt-minh.

A travers ce film, Pierre Schoendoerffer souhaitait rendre hommage au courage de ses frères d'armes oubliés ou dénigrés par les tenants de l'histoire officielle. Leur offrir une « sépulture artistique ». Mais aussi s'interroger, et les Français avec lui, sur ce qu'il appelait « le mystère de Diên Biên Phu » : des jeunes garçons de 20 ans choisissant de se battre et peut-être de mourir pour une cause qu'ils savaient perdue. Trente-cinq ans plus tôt, il était de ceux-là.





Des Héros et des hommes

Pendant toute la durée des combats, les hommes de Diên Biên Phu ont conjugué erreurs tactiques, héroïsme et coups d'éclat.

GÉNÉRAL HENRI NAVARRE (1898-1983)

« Il faut bien que quelqu'un se dévoue », lui a dit le maréchal Juin, pour lui vendre le poste de commandant en chef du corps expéditionnaire français en Indochine, en mai 1953. Henri Navarre a beau souligner qu'il n'a aucune expérience de l'Orient, contrairement à Salan à qui il va succéder, peu importe : René Mayer, président du Conseil, assure qu'un œil neuf fera l'affaire. Lorsqu'il arrive à Saigon, le général Henri Navarre a un passé qui fait de lui « avant tout un Européen », ayant servi contre l'Allemagne et en Afrique du Nord. Son mot d'ordre : combiner l'action défensive au Tonkin et la pacification offensive ailleurs, dans le cadre de sa vaste opération « Atlante ». Le site de Diên Biên Phu a toutes les chances, selon son analyse, de fermer la voie du Laos à l'armée de Giáp, et de lui offrir un défi qu'il ne saura ni refuser ni surmonter. Le pari est risqué, fondé sur l'expérience réussie du camp retranché de Na San et sur des renseignements erronés quant aux moyens de l'adversaire. Mais, ancien du contre-espionnage, Navarre sûr de lui, n'écoute pas les analyses défavorables et ne décrypte pas assez la pusillanimité des politiques : l'opération « Castor » est lancée. Pourtant, peu à peu, sa position évolue. Navarre admet que Giáp concentre sur place une force propre à emporter Diên Biên Phu. Il imagine alors l'opération secrète « Xénophon », qui permettrait l'évacuation des lieux en catastrophe, au prix de fortes pertes. Trop tard, d'autant que tous ses officiers se mettent à croire au succès de l'affrontement à venir. Quand la bataille commence, Navarre ne freine pas « Atlante » et, de loin, subit à petit feu une défaite inexorable. Remplacé moins d'un mois après le cessez-le-feu du 7 mai par le général Ely, le général Navarre sera comptable du désastre : au lieu d'une « sortie honorable », il a donné à la France son échec le plus meurtrier depuis la Seconde Guerre mondiale.



GÉNÉRAL RENÉ COGNY (1904-1968)

Il est connu à Hanoi pour ses déplacements en side-car hurlant. Il y a gagné parmi les soldats le surnom de «Coco la sirène». Grand, large d'épaules, le général Cogny en impose. Si, en bermuda colonial, il ne quitte jamais sa canne, ce n'est pas du dandysme : c'est une séquelle de sa captivité en Allemagne. Quand le général Navarre arrive en Indochine en mai 1953, il lui faut un homme de valeur sur qui s'appuyer au Tonkin : Salan défend le choix de Cogny, qui a l'expérience des combats dans le delta, et qui y gagne sa troisième étoile. Pourtant, la relation des deux hommes ne va jamais se nouer. Pire, la méfiance et le reproche ne cesseront de s'aiguiser entre eux, cristallisés autour de Diên Biên Phu. Cogny voit dans le projet une redite hasardeuse de Na San, qui risque de virer à la catastrophe, en raison notamment de la difficulté du ravitaillement aérien. Il ne va pourtant pas au bout de son désaccord avec Navarre et, par discipline ou coup de poker, il accepte de jouer la partie. Dès lors, il y croit, pourvu que Diên Biên Phu soit une «base offensive». L'opération «Castor» n'est-elle d'ailleurs pas un succès ? Multipliant les déclarations assurées à la presse, il défie Giáp, alors que Navarre, lui, reste impénétrable. Artilleur, Cogny se convainc même de la supériorité du dispositif du colonel Piroth sur celui de l'ennemi ! Quand l'inverse éclate au grand jour, il lui reste à boire le calice jusqu'à la lie : commander l'effondrement inéluctable d'une opération qu'il a réprouvée puis attisée, voir mourir à grand feu des régiments d'hommes qu'il aime, obéir à un chef qu'il ne supporte pas, tout en lui renvoyant la responsabilité de l'échec qui se dessine. Dans la défaite de Diên Biên Phu, la «querelle des généraux» Cogny et Navarre pèse d'un poids amer.

GÉNÉRAL CHRISTIAN DE LA CROIX DE CASTRIES (1902-1991)

Il n'avait pas seulement le nom d'une vieille famille de France, ou le profil, avec un long nez semblant sorti de l'aristocratie d'Ancien Régime. Il en avait le style de vie fougueux et mondain, et la tradition cavalière. Sorti de l'Ecole de Saumur en 1926, n'avait-il pas battu, alors lieutenant, les records du monde de saut en hauteur et en longueur, à cheval bien sûr, en 1933 et 1935 ? Héros de la Libération, spécialiste des manœuvres motorisées toniques, ce «baron» de De Lattre reçoit à contrecœur le commandement du groupement opérationnel du Nord-Ouest (GONO) en décembre 1953. Il craint ne pas savoir gérer un camp retranché. Ce sera une base offensive, assure Cogny. Mais l'encerclement de Diên Biên Phu se montre vite sans faille. Pourtant, plus le combat se fait attendre, plus Castries veut en découdre. Qu'ils y viennent ! Dès le début de l'assaut, mi-mars, il se trouve pourtant isolé : le lieutenant-colonel Keller, son chef d'état-major soudain dépressif, est évacué par avion ; le lieutenant-colonel Jules Gaucher est tué, bras arrachés, dès la première nuit de bombardement ; le colonel Charles Piroth, effondré face à la puissance de l'artillerie viet-minh qu'il se promettait d'aplatir, se suicide à la grenade. Dès lors c'est sur l'énergie de Langlais et de Bigeard, et sur le courage des paras et de la Légion, que Castries va avoir l'intelligence de s'appuyer pour essayer de sauver ce qui peut l'être durant cinquante-six jours. Le général Gilles l'avait prévenu à son départ : «Méfie-toi. Si tu perds un pouce de terrain, tu es foutu...» Castries est fait général au cours de la bataille, ses insignes lui sont parachutés. Le 7 mai, tout est perdu, fors l'honneur. Castries, en aristocrate, sait garder la tête haute, calme et droite dans l'écroulement des plus grandes choses. Sa race en a vu d'autres.



GÉNÉRAL VO NGUYỄN GIÁP (1911-2013)

« Il massacra les Français, il humilia les Américains. » L'épithète qui résume la vie du vainqueur de Diên Biên Phu sonne comme un slogan hagiographique, mais dit vrai. Le général Vo Nguyễn Giáp, disparu le 4 octobre 2013 à l'âge de 102 ans et célébré au Vietnam comme le père de l'indépendance, n'avait pourtant rien d'un militaire au départ, mais tout d'un opposant farouche à la présence occidentale en Indochine. Membre du Parti communiste dès 1937, professeur d'histoire, il fonde l'armée populaire vietnamienne en décembre 1944 – elle compte alors 34 soldats ! – et hérite du titre de ministre de la Défense nationale de la République démocratique du Vietnam en 1946. En serviteur indéfectible d'Hô Chi Minh, il conduira dès lors l'action de guérilla massive contre les forces françaises, adossé à la Chine comme base arrière ou porte de fuite. A Diên Biên Phu, Giáp a 42 ans. Il combat les Français depuis 1947 et a médité ses échecs, surtout à Na San où son grignotage a échoué, décimant en vain ses troupes. Il a d'ailleurs appris la guerre en la faisant, sans passer par la moindre académie militaire, ce qui lui vaut un mépris imprudent de ses adversaires. Mais cette fois-ci, ses coups sont prêts. Giáp a préparé

une artillerie, acheminée à dos d'hommes, capable de frapper au cœur de la cuvette. Il a camouflé ses canons sous les montagnes, déjouant l'observation aérienne. Il a mobilisé 260 000 coolies pour ravitailler ses troupes à vélo et rassemblé 50 000 soldats, invisibles dans la jungle, les tranchées et les souterrains. Il laisse croire à Navarre que ses calculs sont exacts et, depuis une casemate où il vit comme un moine, il dirige une armée animée d'une ferveur collective ardente, jusqu'au déclenchement d'un déluge de fer. Du 13 mars au 7 mai, la résistance française ne suffira pas face au sacrifice de masse de ses soldats. Vainqueur inattendu, Giáp permet aux indépendantistes de se présenter à la conférence de Genève de juillet 1954 en position de force. Le plus incroyable est que Giáp rejouera la même partition face aux Etats-Unis entre 1960 et 1975 : le vainqueur de la guerre du Vietnam Sud à la tête de « l'armée du peuple », c'est lui. Plusieurs de ses adversaires lui témoignèrent de l'admiration, tels les généraux Salan et Bigeard, ou le général américain Westmoreland. Ils n'oublièrent pourtant pas le peu de cas qu'il faisait, en vrai marxiste matérialiste, de la vie humaine, celle de ses hommes comme celle de ses adversaires, fussent-ils captifs.



LIEUTENANT-COLONEL MARCEL BIGEARD (1916-2010)

Au début, Diên Biên Phu est pour lui le lieu d'un succès : celui de l'opération « Castor », à partir du 20 novembre 1953, où le chef de bataillon Marcel Bigeard, à la réputation déjà solide, montre une fois de plus son efficacité sur le terrain et son sens du commandement, alors qu'on vient de le parachuter au milieu de soldats viêt-minh. C'est son troisième séjour en Indochine, on l'appelle « Bruno », du nom de son indicatif radio. A 37 ans, il est au sommet de sa forme, à la tête du 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC), dont il a fait un corps endurant, félin, discipliné et audacieux. Mission accomplie, Bigeard et son 6^e BPC quittent la cuvette le 7 décembre, appelés ailleurs. Le 16 mars 1954, les voici de retour à Diên Biên Phu, pour aider à sauver ce qui peut l'être. Dans le camp choqué par la chute des centres de résistance Béatrice et Gabrielle, le nom de Bigeard ranime l'espoir. Mais Castries a beau faire confiance à Bruno, et Bruno faire la paire avec Langlais après s'être frotté à lui, il voit vite l'étendue de la difficulté. « *C'est un beau bordel, l'a prévenu le capitaine Botella, du 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens. Tu auras du mal à changer tout cela.* » Juste présage : Bigeard et ses hommes font reculer le Viêt-minh, qui essuie de lourdes pertes face à Huguette et Eliane. Il est promu colonel et jusqu'au bout, il se battra, acceptant les sacrifices, voyant ses hommes tomber, tout en fulminant contre le péché originel de ses chefs, que lui ne commet jamais : sous-estimer l'adversaire. Après la captivité, Bigeard se distinguera en Algérie, avant de devenir général de corps d'armée en 1974, secrétaire d'Etat en 1975, puis député de 1978 à 1988. A sa mort, il était devenu le militaire le plus connu des Français et avait demandé que ses cendres fussent répandues au-dessus de Diên Biên Phu. On avait parlé, fin 2011, de les transférer aux Invalides, avant qu'en 2012, elles soient finalement déposées à Fréjus, au Mémorial des guerres en Indochine.



COLONEL PIERRE LANGLAIS (1909-1986)

Avec son profil sec, ses sourcils froncés en V, sa cigarette pile au milieu de ses lèvres serrées, le lieutenant-colonel Pierre Langlais dégage l'impression exacte de ce qu'il est : un homme pas commode, autant qu'un officier qui tient dans la tempête. A 43 ans, toujours célibataire même s'il a une fiancée, il saute sur Diên Biên Phu à la tête du 2^e groupement aéroporté parachutiste pour l'opération « Castor ». Quand le bombardement viêt-minh se déclenche le 13 mars 1954, tout s'accélère : son abri souterrain est pulvérisé, on voit d'un coup le ciel étoilé. Un nouvel obus tombe : il se fiche dans la terre sans

exploser, c'est la baraka ! Le téléphone sonne : « *Gaucher est mort.* » Castries confie à Langlais la défense du centre du camp retranché. Dès lors, en chef infatigable, il va diriger pied à pied la défense du camp, avec ses coups de gueule incessants, son endurance de fer et son sens du devoir insubmersible. Une erreur de sa part, sans doute, quand il confie au 5^e « bawouan », le bataillon de parachutistes vietnamiens à peine arrivé sur site, la vaine contre-attaque du 15 mars sur Gabrielle : il leur reprochera leur « *manque de punch* », quand il aurait surtout pu dépêcher ses paras à leur place. Mais son caractère de cochon fait aussi de

Langlais un homme de réaction précieux, qui met le doigt où ça fait mal : il savonne Piroth pour l'indigence de son artillerie et dit ses quatre vérités à Hanoi quand l'envoi urgentissime de renforts est soumis à... l'obtention du brevet de para ! Avec Bigeard, la rencontre est électrique et sera suivie d'une complicité parfaite. Nommé colonel en avril, convaincu jusqu'au bout d'une victoire possible, Langlais sera fait prisonnier le 7 mai, non sans avoir détruit son béret rouge pour priver le Viêt-minh d'un trophée. Devenu général, il sera président de l'Association nationale des combattants de Diên Biên Phu, de 1969 à 1984.

CAPITAINE JEAN POUGET (1920-2007)

Le 11 mai 1953, Jean Pouget est à Münsingen en Allemagne, quand il reçoit un télégramme : « Désigné aide de camp général commandant en chef Indochine. Stop. Rejoindre Paris en vue embarquement immédiat pour l'Extrême-Orient. » Dix jours plus tard, il est sous le soleil brûlant de l'Asie, dans l'intimité de Navarre. L'officier de cavalerie voit se préparer toute l'opération de Diên Biên Phu et, par la suite, se déliter les promesses glorieuses du camp retranché. Peut-on laisser les copains se faire dégommer ? Pouget dit non et demande à être parachuté dans le « bidet », où la résistance est devenue désespérée. Il fait partie de ces volontaires qui, sans croire peser sur l'issue du combat, préférèrent s'y jeter pour partager l'effort, soulager les frères

d'armes, fût-ce dans le feu de la défaite.

Le 3 mai, Pouget saute sur Diên Biên Phu. On chambre l'homme de cabinet venu s'aventurer dans la boue, mais cette solidarité folle, quel réconfort ! Trois jours de combats : Pouget

manque de mourir plusieurs fois sur Eliane 2 et ne retarde pas l'échéance. Le 7 mai, la

déflagration d'une grenade l'assomme. Il se réveille captif et fera partie des officiers emmenés vers le camp n° 1, qui leur est

réservé. Jean Pouget, qui servira en Algérie avant d'embrasser une

carrière de reporter, en tirera deux livres, qui font partie des documents les plus forts sur la guerre d'Indochine : *Nous étions à Diên Biên Phu*, où il retrace son expérience aux premières loges, et *Le Manifeste du camp n° 1*, qui met en lumière les procédés de rééducation idéologique auxquels le Viêt-minh soumettait ses prisonniers.



MÉDECIN COMMANDANT PAUL-HENRI GRAUWIN (1914-1989)

Il a bien compté : il n'a vu que 42 lits dans l'antenne chirurgicale centrale. « *Et s'il arrive cent blessés ?* » hasarde-t-il. A son arrivée, en février 1954, à Diên Biên Phu, le médecin commandant Grauwin, passé par la Résistance, flaire l'affaire mal emmanchée. Dès le début des combats, il va voir s'enchaîner dans son bloc opératoire des centaines de blessés et opérer sans discontinuer, jusqu'aux limites de ses forces et de ses moyens. Cinquante-six jours à plonger les mains dans les chairs pour en retirer les éclats

d'obus, à recoudre des abdomens, à amputer des jambes et des bras. Grand, le crâne rasé, de légères lunettes sur son nez fin, Grauwin opère torse nu, souvent la cigarette aux lèvres. Très vite, plus d'évacuation aérienne possible : les blessés et les mourants s'entassent. Les ravitaillements deviennent hasardeux : le sang manque, comme les anesthésiants. Les toiles de parachutes servent de linge d'hôpital. Geneviève de Galard, convoyeuse de l'air n'ayant pu repartir vers Hanoi, l'aide comme elle peut :

elle pleure de se sentir inutile, mais sera surnommée « l'ange de Diên Biên Phu ». Grauwin, le « toubib », poursuit la douleur sans relâche : il opère des blessés ennemis, enrage de voir des blessés repartir au combat et implore Bigeard de faire cesser les hostilités. Il tirera un récit de cette plongée en enfer, *J'étais médecin à Diên Biên Phu*. Marqué à vie par l'Asie, il reviendra y exercer plusieurs années et y favorisera l'accès aux soins pour les victimes, civiles cette fois, des dictatures communistes.

ERWAN BERGOT (1930-1993)

Il n'aurait sans doute pas voulu être distingué parmi les personnages notables de la dernière grande bataille de la guerre d'Indochine. Car s'il était sur place, c'était parmi ces anonymes oubliés, ces milliers de frères d'armes disparus dont il fut l'ardent mémorialiste. Engagé volontaire dans l'armée en 1951, à l'issue de son service militaire, Erwan Bergot est à la tête des mortiers du 1^{er} bataillon étranger de parachutistes (BEP) à Diên Biên Phu, avant de connaître l'épreuve terrible des camps viêt-minh. Blessé à l'œil en Algérie en 1961, il doit se retirer du service actif et quitter le treillis pour le costume cravate. Il n'abandonnera pourtant jamais l'armée, cet univers exaltant d'hommes capables de faire face et de donner leur vie.

Premier rédacteur en chef du magazine de l'armée de terre en 1962, il signera surtout comme historien et romancier une cinquantaine d'ouvrages dont *Deuxième classe à Diên Biên Phu*, qui le fait connaître en 1964, mais aussi *Les 170 Jours de Diên Biên Phu* qui retrace l'attente et le combat, ou encore *Convoi 42*, consacré au destin de ses frères d'armes captifs du Viêt-minh. En une époque où le milieu culturel se plaisait à tourner en dérision l'armée et son action dans les colonies, Bergot sut par sa plume – à l'instar de Jean Lartéguy ou Paul Bonnetant – défendre mordicus son honneur. Depuis 1995, un prix littéraire porte son nom, qui récompense une œuvre porteuse d'un « *exemple d'engagement au service de la France* ».

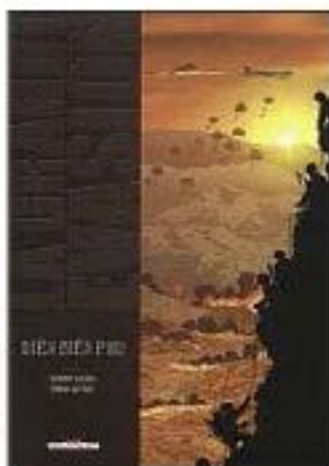




LES AVIATEURS

On aurait dû les écouter, on ne doit pas les oublier. Les pontes de l'armée de l'air, dès qu'on commence à parler de Diên Biên Phu fin 1953, sonnent l'alerte. Trop loin, trop isolé, dans un climat montagnard trop incertain. Les avions y parviendront à la limite de leur autonomie en carburant, pour une utilité marginale et au prix de grands risques. Navarre comme Cogny ont entendu ces réserves majeures, mais l'opération « Castor » se fait tout de même. L'aviation suivra donc et, pour entretenir vaille que vaille le « cordon ombilical », paiera son prix de sang dans la bataille. Les avions Hellcat, Bearcat, Dakota, C-47, B-26, Privateer, Corsair, sont de la partie. L'aller-retour entre Hanoi et la cuvette fait 600 kilomètres : certains n'ont que dix minutes utilisables avant de faire demi-tour. La piste d'atterrissage de Diên Biên Phu est une cible privilégiée des mortiers ennemis : atterrir sur place devient insensé de jour, puis de nuit, et carrément impossible après le 27 mars 1954. Larguer des hommes ou de l'équipement est de plus en plus ardu à cause de la mousson, d'autant que la zone à atteindre se rétrécit et que la DCA adverse multiplie les cartons. Alors bombarder le Viêt-minh ? Mais où ? Ils se camouflent en forêt et attaquent au jour tombé. « *Les copains nous attendaient, témoignera le lieutenant de vaisseau Bernard Klotz. S'ils devaient mourir, on voulait mourir avec eux. S'ils ne l'ont pas dit, tous les pilotes l'ont pensé.* »

DIÊN BIÊN PHU



L'épopée tragique de fuyitifs à Diên Biên Phu romancée sous le crayon d'Erwan Le Saëc. Destiné aux adultes, l'album peint avec justesse l'héroïsme des soldats et les affres de la bataille. Scénario Thierry Gloris, dessin Erwan Le Saëc, couleurs Johann Corgié, Editions Delcourt, 61 pages, 14,95 €.

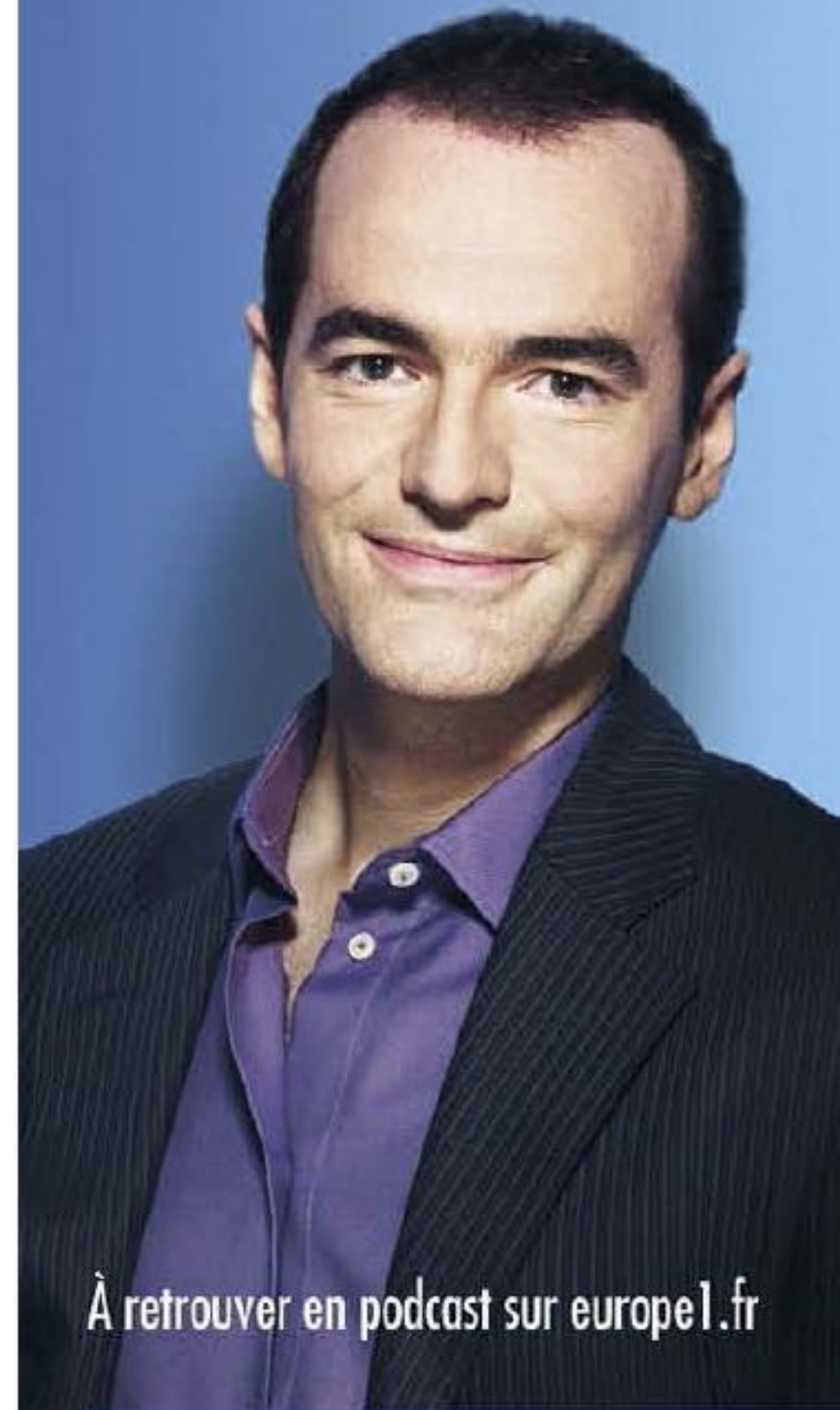


Émission spéciale
lundi 16 décembre

Bataille de DIÊN BIÊN PHU

FRANCK
FERRAND

AU CŒUR DE L'HISTOIRE
14H00 - 15H00



À retrouver en podcast sur europe1.fr

LES JOURNALISTES

La métropole est indifférente au destin de l'Indochine, dit-on. N'empêche qu'elle suit ce qui s'y passe, par l'intermédiaire d'une presse qui n'en perd pas une miette. Lucien Bodard est envoyé spécial pour *France-Soir*, Max Clos pour *Le Figaro*, Henri Amouroux pour *Sud-Ouest*, Graham Greene pour *Paris Match*, qui mettra plusieurs fois Castries et Geneviève de Galard en couverture. Claude Bourdet et Roger Stéphane maintiennent leur ligne anticolonialiste dans *L'Observateur*. Les journalistes jugent-ils les choses mieux que les militaires ? Robert Guillaud, du *Monde*, n'est pas loin de le penser. A ses confrères, il parle de Diên Biên Phu comme d'une « erreur dramatique ». Quand il décrit la cuvette comme une « fosse aux lions », Castries enrage. Et pourtant, qui voyait le plus juste ? L'armée n'a surtout pas encore intégré la fin de la solidarité autour de son action, dictée par le goût du scoop et les préférences idéologiques, ni le pouvoir dévastateur des indiscretions : si Navarre est muet, Cogny fanfaronne. Le Viêt-minh apprend ainsi, en lisant les



journaux, que les Français ont décrypté son code et intercepté ses échanges. La mise en scène de Diên Biên Phu face aux journalistes avait été exemplaire et triomphale : comment sa chute n'aurait-elle pas bouleversé l'opinion ?

LE VIÊT-MINH

« Nos pieds sont en fer », disaient entre eux les coolies viêt-minh, sur la longue route du ravitaillement de l'armée du peuple, installée le long des pentes de l'enceinte de Diên Biên Phu. En plus des camions Molotova russes, 21 000 vélos servent aux transports, renforcés pour soutenir les 250 kilos de riz confiés à chaque cycliste. Au bout de la route, les divisions 308, 312 et 316 du général Giáp, qui encerclent le camp français. On leur a promis du sang et des larmes, et à l'issue, la reconquête de leur terre. L'armée viêt-minh a moins de dix ans. Elle est composée d'une immense majorité de paysans qui remplace par le nombre, l'intelligence du terrain et la foi en sa cause la pauvreté insigne de ses moyens. Les fantassins viêt-minh – les *bo doïs* – portent des casques en bambous tressés, des uniformes en pauvre étoffe. Pour déminer leur chemin, ils poussent devant eux des nattes roulées et remplies de terre. Pour franchir les barbelés, ils les cisailent de nuit ou les écartent grâce à des perches explosives Bangalore. Ces troupes à peine adultes, vibrant d'idéal, prêtes à tous les sacrifices, jusqu'à étouffer l'ennemi en se jetant sans calcul sur ses canons, bénéficient aussi de l'armement chinois, et ses cadres ont été formés chez Mao. Pauvres, fanatisés, incontestablement braves, plus de 8 000 soldats viêt-minh tomberont : la victoire de Diên Biên Phu est à eux. La mémoire oblige à se souvenir aussi que plus de 3 000 Vietnamiens et partisans thaïs se battaient dans les rangs français. Capturés sinon morts ou en fuite, ils furent vraisemblablement liquidés.

Europe 1



CAPITAINE COURAGEUX

A gauche : le 23 février 1886, pour remercier la France de son soutien pour son intronisation, l'empereur Dong Khanh décerne la dignité de Duc-Quoc-Cong (« duc protecteur ») au général de division Charles Warnet. Sur sa tenue de soie, il porte une plaquette en or, revêtue d'un côté de son nom, de l'autre de sa dignité, ainsi qu'une plaquette en jade de Oaï-Vo-Tuong (« capitaine brave et plein de prestige ») (Paris, musée de l'Armée). Ci-dessous : ce coffret de bois (Paris, Musée national de la Marine) incrusté de nacre contient les sceaux chinois et français des signataires du premier traité de Tien-Tsin (11 mai 1884) qui reconnaît à la France son protectorat sur l'Annam et le Tonkin.



AU FIL DE L'ÉPÉE

A droite : pris lors du combat de Huê (5 juillet 1885), ce sabre (Paris, musée de l'Armée) à la poignée incrustée d'or, de jade, de corail, de perles, de pierreries et de vermeil a appartenu à l'empereur d'Annam Gia Long (1762-1820).



DE POURPRE ET D'OR

Ce fanion viet-minh (Paris, musée de l'Armée) fut pris en 1951 au bataillon 303 du Trung Doan (régiment) Dong Nai par le Royal-Pologne (5^e régiment de cuirassiers), qui intervint en Indochine dès février 1946. Il lui avait été offert par Nguyễn Bình, chef du Viêt-minh du Nam-Bô (Sud-Vietnam).



Exposition coloniale

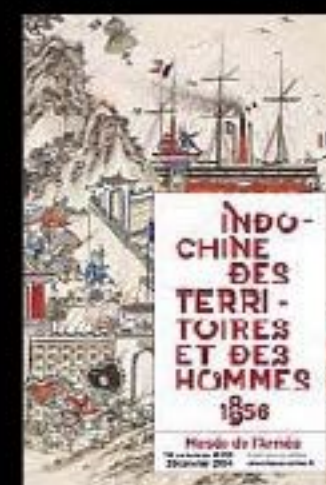
Le musée de l'Armée présente plus de trois cents objets témoins de cent ans de présence militaire française en Indochine.



LA COLONIALE

A gauche : affiche pour le recrutement signée Joseph et Louis Beuzon, 1931 (collection Eric Deroo). A droite : uniforme de légionnaire du 5^e régiment étranger d'infanterie, 1930 (Paris, musée de l'Armée). Formé en 1930 à partir de bataillons du 1^{er} régiment étranger, le 5^e REI fut aussi appelé « régiment du Tonkin ». Portant le casque colonial et l'uniforme de toile blanche destinés aux pays chauds, ce légionnaire est un vétéran de la Légion étrangère, comme l'indiquent les chevrons d'ancienneté sur la manche gauche. Chaque chevron est attribué pour cinq ans de services révolus. Le troisième chevron est porté à partir du premier jour de la seizième année.

« Indochine. Des territoires et des hommes, 1856-1956 », jusqu'au 26 janvier 2014, musée de l'Armée, hôtel des Invalides, 75007 Paris.



d'une Anatomie bataille

Par Albane Piot

8 mai 1953 Le général Navarre succède au général Salan en tant que haut-commissaire et commandant en chef en Indochine. Avec Salan, un nombre important de membres de son état-major, fins connaisseurs du Viêt-minh, quitte le Vietnam. Les buts de guerre poursuivis deviennent flous. Le président du Conseil, René Mayer, d'ailleurs préoccupé par le projet de constitution d'une armée européenne dans le cadre de la CED, demande seulement à Navarre de lui permettre de trouver une « sortie honorable » au conflit.

26 juin 1953 Dans une lettre adressée au général Navarre, le général de brigade Cogny, à la tête des forces françaises du Tonkin, propose l'évacuation de la base de Na San, base aéroterrestre aménagée par Salan en octobre 1952 et contre laquelle le Viêt-minh avait essuyé un sérieux échec les 1^{er} et 2 décembre 1952. Cogny juge Na San obsolète et propose la création d'une nouvelle base aéroterrestre à Diên Biên Phu afin de couvrir le Laos menacé. La proposition trouve de farouches opposants qui redoutent que Diên Biên Phu ne devienne

un « gouffre à bataillons » à 500 kilomètres d'Hanoi (300 kilomètres à vol d'oiseau), alors même qu'une menace viêt-minh se précise sur le delta du Tonkin. Cogny lui-même finit par se montrer réticent.

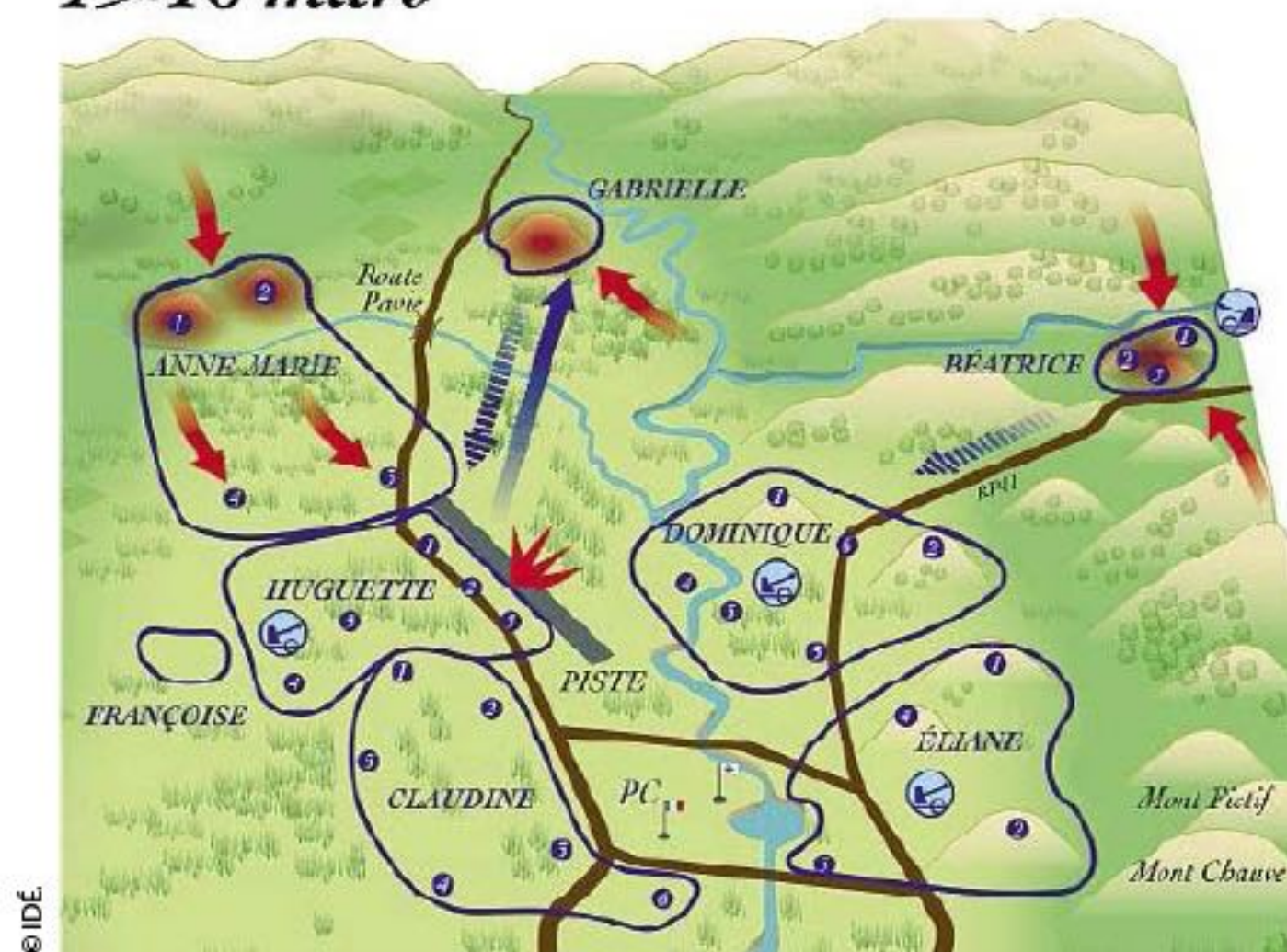
Juillet 1953 Le général Navarre vient présenter à Paris son nouveau plan d'opérations en Indochine, fruit des pressions diplomatiques des Etats-Unis qui souhaitent en finir avec la guerre sous deux ans, grâce à une vigoureuse offensive. La France leur demande alors que soit augmentée l'aide matérielle qu'ils fournissent. Face à la volonté des Etats-Unis d'imposer leur mainmise sur la guerre, le gouvernement français hésite, tergiverse, affiche de plus en plus la volonté de négocier avec le Viêt-minh, qui bénéficie d'une aide accrue de la Chine.

14 novembre 1953 Le Viêt-minh a déplacé des troupes depuis le delta vers le Nord-Ouest, en pays thaï, pour s'attaquer aux maquis du GCMA (groupe de commandos mixtes aéroportés) qui mettaient à mal son système de renseignement. Convaincu qu'une base à Diên Biên Phu permettrait d'endiguer une invasion du Laos, Navarre donne l'ordre de sa création.

17 novembre 1953 Le maquis Colibri, qui opérait à l'ouest de Son La, dans la région de Diên Biên Phu, n'émet plus. Après un mois de combat, les maquis sont anéantis.

20 novembre 1953 Début de l'opération « Castor ». C'est un succès. A 16 heures,

13-18 mars

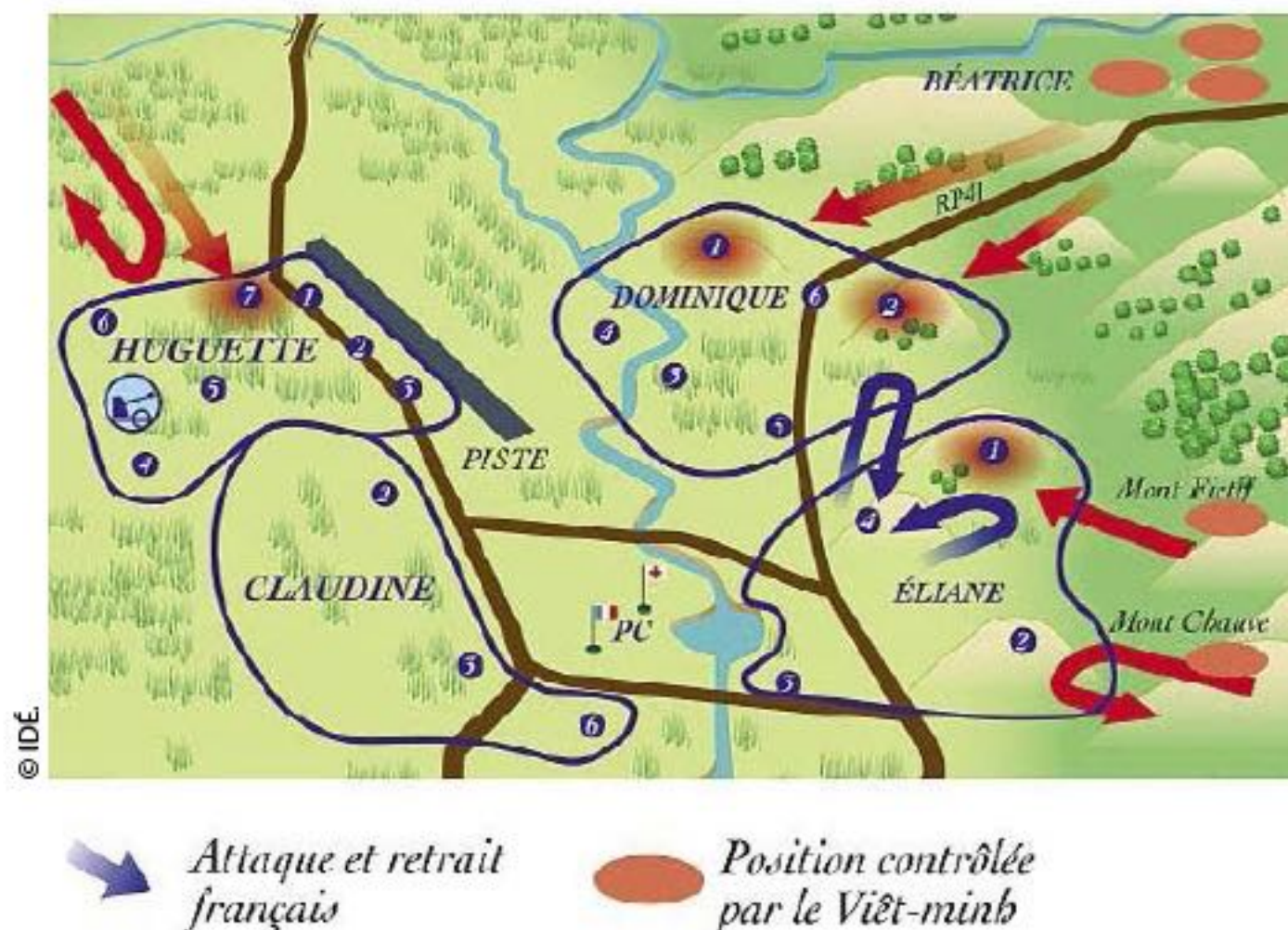


© IDÉ

-  Attaque viêt-minh
-  Contre-attaque française
-  retrait français
-  Artillerie française
-  «Points d'appui» français (PA)
-  Fortins français

DÉLUGE DE FEU Le 13 mars, l'offensive des forces viêt-minh est d'une extrême violence. Les Béatrice tombent dans la nuit, suivies, le 15 mars, de Gabrielle. Le lendemain, la désertion du bataillon thaï livre les Anne-Marie à l'ennemi. Le 18 mars, le terrain d'aviation se trouve sous son contrôle.

30 mars - 4 avril



LA BATAILLE DES CINQ COLLINES Tandis qu'éclate le désaccord entre les généraux Navarre et Cogny, le général Giáp lance, le 30 mars, la seconde phase d'attaque, qui vise à prendre les collines de l'est et du nord-est : Dominique 1 et 2, Eliane 1, 2 et 4. Mais Eliane 2 et 4 résistent vaillamment. Au terme de l'offensive, le bilan du Viêt-minh est mitigé.

les trois bataillons paras, Bréchnignac, Bigeard et Souquet, et un élément d'artillerie légère parachutés sur Dien Bien Phu sont maîtres du terrain. En trois jours, 5 100 hommes et 240 tonnes de matériel sont largués sur Dien Bien Phu. La vallée se transforme en gigantesque chantier où les hommes établissent le camp retranché. Les positions qui l'entourent sont baptisées de noms de femmes.

30 novembre 1953 L'ensemble de la base prend le nom de GONO : groupelement opérationnel du nord-ouest.

4 au 8 décembre 1953 La conférence des Bermudes réunit la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis afin d'examiner une proposition de l'URSS visant à réunir une conférence à quatre pour étudier le rétablissement de la paix en Europe (en définissant notamment le statut de l'Allemagne et de l'Autriche) et en Asie.

8 décembre 1953 Le colonel de Castries prend le commandement de la base. Des opérations sont menées dans la jungle entourant la cuvette afin de dégager les

points d'appui périphériques et de chercher le contact avec l'ennemi.

25 janvier 1954 Ouverture de la conférence de Berlin.

26 janvier 1954 A Dien Bien Phu, les deux adversaires se font face. Contre toute attente, une division viêt-minh lève le siège et fonce vers le Haut-Laos, où elle va semer la panique avant de retourner à Dien Bien Phu. Le gouvernement d'Hô Chi Minh souhaite sans doute que la réunion des quatre coïncide avec un assaut victorieux du camp retranché et Giáp, estimant ne pas être prêt, préfère surseoir à l'attaque et faire diversion.

18 février 1954 La conférence de Berlin n'aboutit à aucun accord sur le théâtre européen, mais à l'organisation d'une conférence à Genève, le 26 avril suivant, avec la participation de la République populaire de Chine, afin de régler la question coréenne et la paix en Indochine.

13 mars 1954 Vers 16 heures, l'attaque de Dien Bien Phu commence. Le point d'appui Béatrice essuie soudainement les assauts de l'ennemi et tombe dans la nuit.

14 mars 1954 Une trêve est accordée par l'ennemi pour l'évacuation des blessés. Le 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens (BPVN) est largué en renfort sur Dien Bien Phu. Le soir, la division viêt-minh VM 308 s'élance sur Gabrielle. La position est abandonnée le 15 mars au petit matin; la contre-attaque, mal organisée, arrive trop tard.

15 mars 1954 Le lieutenant-colonel Piroth, commandant de l'artillerie française, accablé de ne pouvoir répondre à une puissance de feu viêt-minh qu'il a sous-estimée, se suicide. L'ensemble du camp est désemparé. L'adversaire entretient cette psychose de défaite par des émissions radio en français clamant par exemple : « *La bataille d'anéantissement commence. Elle se terminera par un massacre total...* »

16 mars 1954 Bigeard et son 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC) sautent à nouveau sur Dien Bien Phu. L'arrivée de ce bataillon à la solide réputation d'invincibilité produit l'effet d'un heureux augure. Mais les Thaïs qui tiennent Anne-Marie abandonnent le terrain et rentrent chez eux.

18 mars 1954 Le secteur nord de Dien Bien Phu, comprenant les points d'appui Béatrice, Gabrielle et Anne-Marie, est rayé du camp retranché. La piste d'aviation est désormais sous le feu viêt-minh. Il n'est plus possible d'atterrir de jour. Du 19 au 27 mars, chaque nuit, des tentatives de « posé » ont lieu, dans l'obscurité.

20-26 mars 1954 Le général Ely, chef d'état-major des armées françaises, se rend aux Etats-Unis pour renseigner les alliés sur la situation, en prévision des accords de Genève. On lui propose une intervention des bombardiers américains basés aux Philippines sur les installations logistiques viêt-minh. Le général Navarre

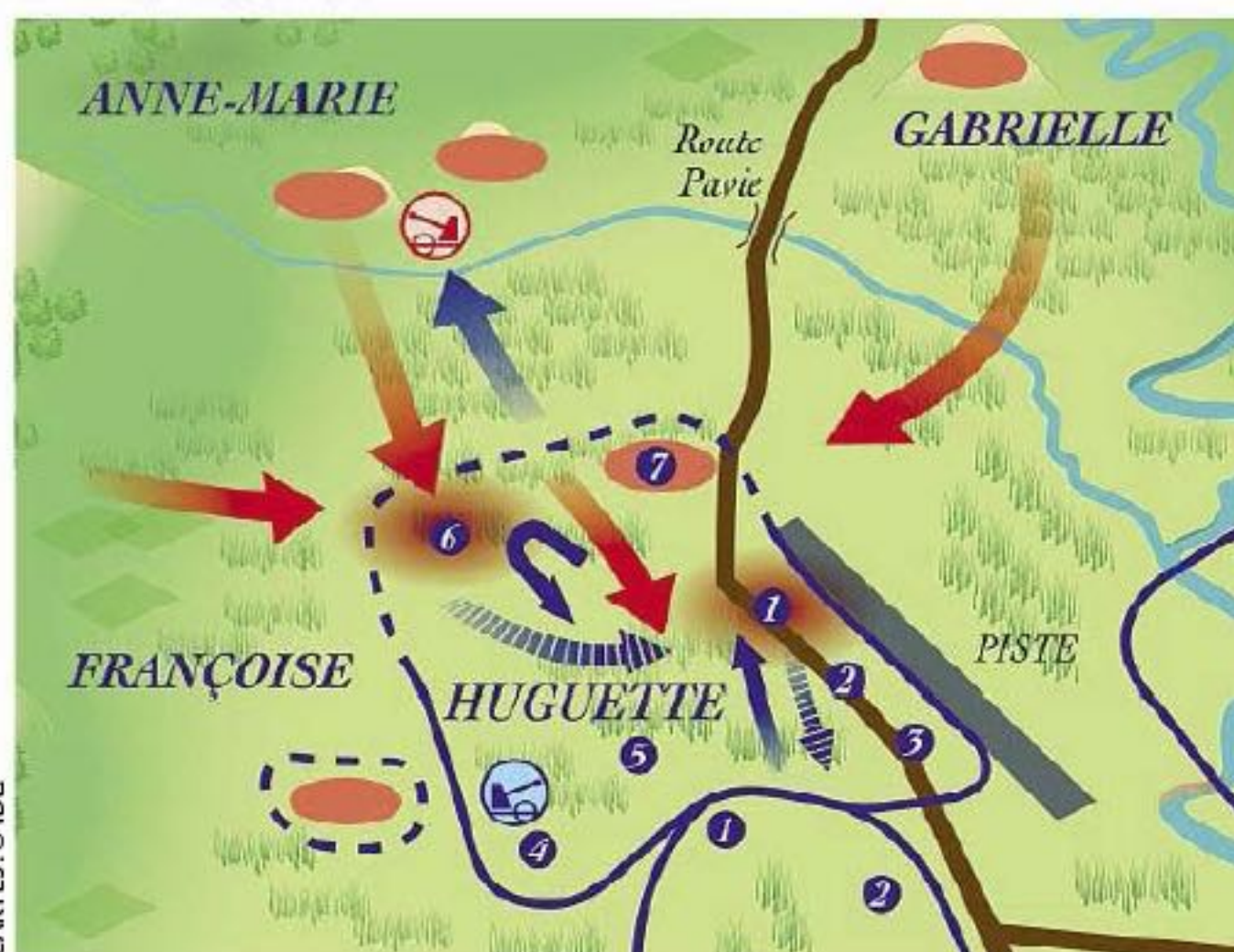
10 avril



➡ *Attaque française*

● *Position perdue par le Viêt-minh*

17-23 avril



CARTES : © IDÉ

➡ *Contre-attaque française*

🔫 *Artillerie viêt-minh*

BIGEARD ET BIZARD Au terme d'une bataille acharnée, les paras de Bigeard et du 1^{er} bataillon étranger de parachutistes reprennent Eliane 1 le 10 avril. Une semaine plus tard, le général de Castries ordonne l'évacuation d'Huguette 6. Le capitaine Bizard parvient à gagner Huguette 1, qui tombe pourtant le 23 avril, après une ultime offensive décidée par Castries.

dont le gouvernement français réclame l'avis ne peut être contacté que dans la soirée du 1^{er} avril. Avec son accord, le ministre des Affaires étrangères Georges Bidault en fait verbalement la demande aux Etats-Unis. Mais ces derniers insistent pour avoir une demande écrite, qui n'arrivera que le 25 avril : trop tard.

21 mars 1954 L'ennemi creuse des tranchées vers les collines de l'Est. Des opérations seront montées régulièrement pour reboucher les boyaux creusés par le Viêt-minh, tentacules qui assurent leur progression et asphyxient toujours plus avant le camp.

27-28 mars 1954 Dans la nuit, le dernier Dakota se pose à Dien Bien Phu : son réservoir d'huile percé, il ne peut repartir. A son bord se trouve Geneviève de Galard, convoyeuse de l'air venue chercher des blessés. Plus aucun avion ne pourra désormais atterrir ni décoller à Dien Bien Phu.

28 mars 1954 Hanoi donne l'ordre de contre-attaquer : le 6^e BPC et le 8^e Choc lancent vers l'ouest une opération de destruction de batteries antiaériennes installées de Ban Ong Pet à Ban Pe (au pied d'Anne-Marie). Cette victoire redonne confiance.

29 mars 1954 Le 6^e BPC et le 5^e BPVN créent un nouveau point d'appui en arrière d'Eliane 4 : Eliane 1.

30 mars 1954 Des trombes d'eau transforment le camp en bournier. Le Viêt-minh lance sa seconde phase d'attaque : la bataille des cinq collines. L'objectif de Giáp est de prendre les collines de l'est et du nord-est du camp : Dominique 1 et 2, Eliane 1, 2 et 4. Ils attaquent à 18h45 et occupent sans coup férir Eliane 1 et Dominique 2. A 21 heures, Dominique 1 est perdue. Eliane 2 plie mais ne lâche pas.

31 mars 1954 A Hanoi, la crise qui couvait depuis quelque temps entre Navarre et Cogy éclate. Navarre reproche son défaitisme à Cogy qui aurait déploré la possibilité d'un échec à Dien Bien Phu devant son état-major et deux journalistes, et en évoquait les conséquences possibles dans le delta du Tonkin. Depuis la chute des premiers centres de résistance, Cogy s'est désolidarisé de son chef sur lequel il rejette publiquement la responsabilité de

la décision d'occuper Diên Biên Phu et d'y livrer bataille. Cogne déclare à Navarre qu'il ne souhaite plus continuer à servir sous ses ordres et demande son remplacement à la fin de la bataille. Cette querelle conduira au début de l'année 1955 à la création d'une commission d'enquête chargée d'examiner les responsabilités de la défaite.

1^{er} avril 1954 Le soir, Huguette 7 tombe. Eliane 2, où l'on se bat depuis soixante heures, tient toujours.

4 avril 1954 A l'aube, les soldats viet-minh évacuent d'eux-mêmes les Champs-Élysées, au nord-est d'Eliane 2, d'où ils attaquaient le point d'appui. La bataille pour Eliane 2 aura duré cent sept heures. Malgré les assauts répétés de la VM 308, Huguette 6 est conservée.

8 avril 1954 Les désertions et les pertes au combat ont dramatiquement fait chuter le nombre de combattants. Dès le début du mois d'avril, le colonel Langlais, adjoint de Castries, demande le parachutage de personnel de renfort non breveté que l'état-major des forces terrestres du Nord-Vietnam décide de mettre en place ce jour. Ils seront 2 000 à se porter volontaires. 680 sauteront sur Diên Biên Phu.

10 avril 1954 Pour maintenir la pression sur l'ennemi, les paras de Bigeard renforcés un peu plus tard par le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes (BEP) tentent de reprendre Eliane 1. Après plusieurs heures de corps à corps, la position est prise. La bataille des cinq collines se solde par une semi-victoire viet-minh : Giáp n'a pas atteint tous ses objectifs et a perdu de nombreux fantassins.

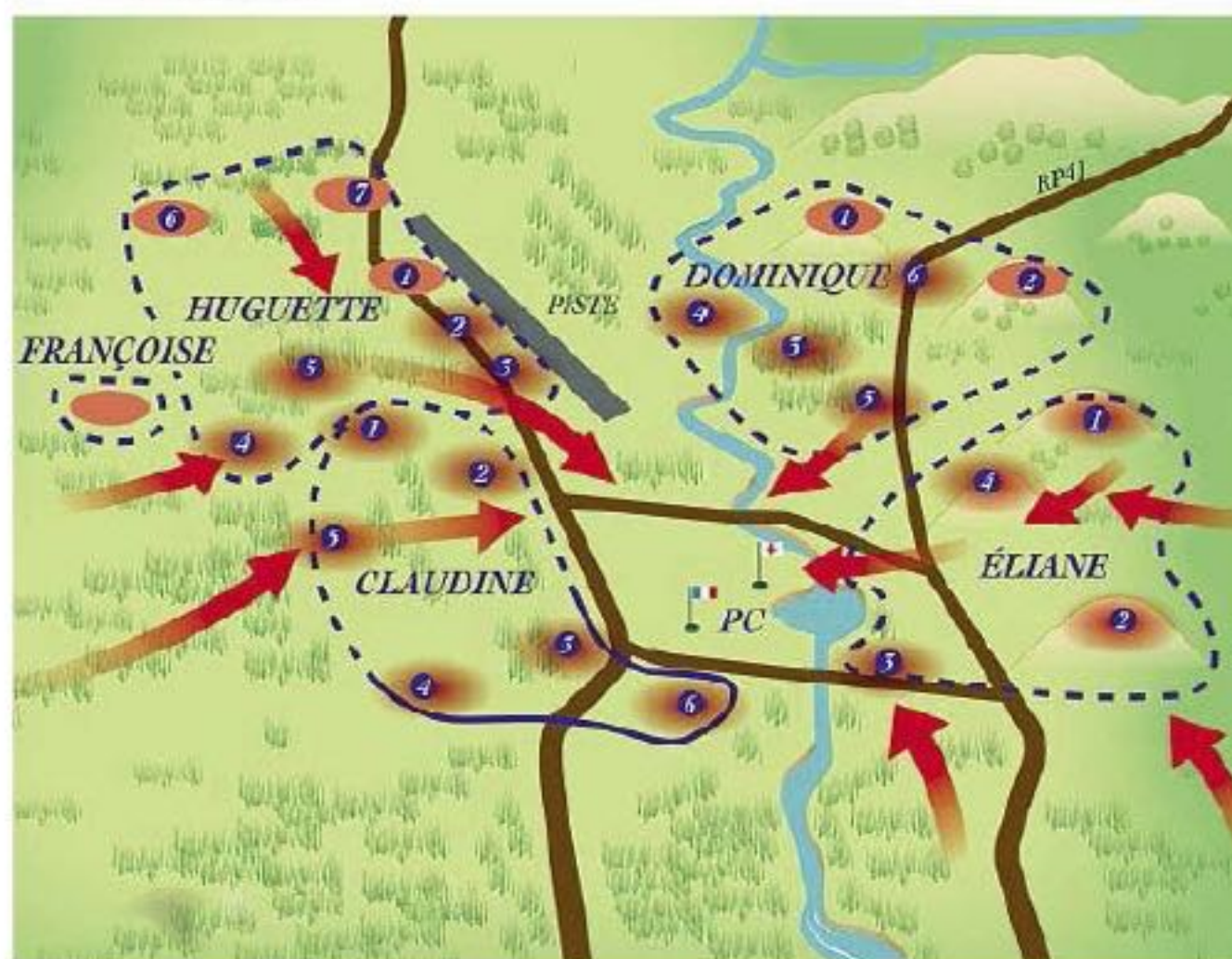
17 avril 1954 Castries décide l'évacuation d'Huguette 6 encerclée, tenue par le capitaine Bizard. Dans la nuit, le 1^{er} BEP chargé d'ouvrir la route vers Huguette 6 se heurte à un bataillon au complet et échoue.

18 avril 1954 Bizard choisit de percer. A 10 heures du matin il réussit à gagner Huguette 1. Il a perdu 70 % de son effectif.

Nuit du 22 au 23 avril 1954 Huguette 1 ne répond plus.

23 avril 1954 Contre l'avis de Langlais et de Bigeard, Castries décide de reprendre la position. C'est un échec sanglant. C'est aussi la dernière offensive française.

1^{er}-7 mai



LE JOUR LE PLUS LONG Le 1^{er} mai, la dernière phase d'attaque des forces viet-minh entraîne la chute d'Eliane 1, de Dominique 3 et d'Huguette 5, puis d'Isabelle 5, au sud de Diên Biên Phu. Huguette 4 et Eliane 4 tombent ensuite. Au matin du 7 mai, Eliane 2 est perdue. A 17 h 30, la bataille est finie.

26 avril 1954 L'ouverture de la conférence de Genève apporte l'espoir d'un cessez-le-feu ou d'une intervention américaine.

27 avril 1954 Le maréchal Juin écrit à Navarre : « Je doute qu'on arrive maintenant à sauver Castries. » L'espoir d'un secours aérien américain (le projet d'opération « Vautour ») ou d'un secours des forces françaises par l'extérieur du camp (mission « Condor ») est désormais enterré. Il faut tenir jusqu'à ce qu'un cessez-le-feu permette d'éviter la catastrophe.

1^{er} mai 1954 Dans la nuit, la préparation d'artillerie la plus longue de la bataille, signal de la troisième phase d'attaque viet-minh, commence. Eliane 1, Dominique 3, Huguette 5 et Isabelle 5 tombent.

Nuit du 2 au 3 mai 1954 La pression est aggravée sur Huguette 4 qui tombe au matin.

4 mai 1954 La 2^e compagnie du 1^{er} BPC a pu être larguée dans le périmètre du point d'appui central. Elle est redirigée sur Eliane 2. Sous la position, le Viêt-minh creuse une galerie de mine.

6 mai 1954 Dans la nuit du 5 au 6, des volontaires sautent encore sur Diên Biên Phu. L'assaut contre Eliane 2 recommence à la nuit tombée. A 23 heures, la mine saute, ensevelissant la 2^e compagnie du 1^{er} BPC. L'artillerie viet-minh pilonne partout où les Français tiennent encore. Eliane 4 ne répond plus.

7 mai 1954 Eliane 2 est attaquée à 5 heures du matin. A 8 heures, la totalité des points d'appui de l'est sont aux mains du Viêt-minh. Tout espoir est mort. Les derniers combattants sont épuisés : un projet de sortie est abandonné dans l'après-midi. Les hommes reçoivent l'ordre de détruire leurs armes et radios avant 17 heures.

7 mai 1954 A 17 h 30, le silence se fait sur Diên Biên Phu. 10 000 soldats sont faits prisonniers. Seuls 3 000 seront rendus à leurs familles.

Nuit du 7 au 8 mai 1954 Plus loin, Isabelle a tenu en espérant tenter une sortie. A 1 h 50, elle envoie un dernier message : « Sortie manquée. » Dix-sept bataillons comptant parmi les meilleurs du corps expéditionnaire ont été anéantis. *S*

Diên Biên Phu entre les lignes



Diên Biên Phu. Ivan Cadeau

En deux cents pages, l'auteur – officier et docteur en histoire – parvient à dérouler le fil chronologique de la bataille tout en abordant les racines du conflit et la question de la responsabilité de la défaite. D'une grande clarté, son récit s'enrichit d'archives et de témoignages inédits. L'analyse des différents points de vue, celui du général Navarre en tête, permet de faire émerger une thèse hardie : défaite tactique et plus encore psychologique, Diên Biên Phu serait malgré tout une victoire stratégique. Une excellente synthèse, rigoureuse et documentée, qui s'appuie sur plusieurs cartes, des statistiques précises et une ample bibliographie.

Tallandier, 260 pages, 17,90 €.



Diên Biên Phu vu d'en face

Préface de Jean-Pierre Rioux

Pendant vietnamien des témoignages de combattants français, ce livre est le fruit d'une collecte menée de 2007 à 2009 par une équipe de six journalistes vietnamiens. Points de vue de *can bo* (cadres) et de *bo dois* (soldats), mais aussi de *dan cong* (civils en service au front) y alternent pour raconter leur Diên Biên Phu vu d'en face. Déchirant le voile de l'historiographie vietnamienne officielle, ils laissent apercevoir la sueur et le sang, mais aussi la peur et la colère des hommes de Giáp pendant toute la durée des combats. Sans surprise, ils laissent éclater partout l'humanité derrière la gloriole imposée par l'idéologie. « *La guerre n'est pas une histoire enfantine. Il ne faut pas raconter n'importe quoi* », souligne l'un d'eux à point nommé. Un riche cahier de cartes en couleur et de photos vient compléter l'ensemble.

Nouveau Monde Editions, 272 pages, 23,40 €.



Paroles de Diên Biên Phu

Pierre Journoud
et Hugues Tertrais

En donnant la parole aux survivants de Diên Biên Phu, les auteurs ne se sont pas contentés

de juxtaposer des impressions éparées. Leur ouvrage est un récit puissamment détaillé de la bataille et de la captivité des combattants, dont les témoignages recueillis dans le cadre d'une enquête menée en 2004 constituent la mémoire vive. Mise en scène et analysée par l'historien, cette mémoire des anciens de Diên Biên Phu se révèle généreuse, passionnante et précise, comme miraculeusement épurée par les cinquante années qui les séparent de l'épreuve du feu. « *Ni le réel, ni le mensonge, mais un peu des deux, une décoction, une alchimie propre à chacun...* » écrivait de cette mémoire humaine Hélié de Saint Marc dans *Les Champs de braises*.

Tallandier, « Texto », 416 pages, 10 €.

Les Hommes de Diên Biên Phu

Roger Bruge

La valeur de ce livre tient d'abord à ce qu'il a bénéficié de l'ouverture dérogatoire des archives de la commission d'enquête sur Diên Biên Phu, que présida le général Catroux en 1955. Réactions, jugements, points de vue des principaux chefs militaires se succèdent pour jeter sur la bataille une lumière nouvelle et parfois inattendue. La volonté de l'auteur (ancien combattant en Indochine puis grand reporter) de repartir de zéro dans sa connaissance des faits l'a conduit à solliciter témoignages et correspondance des hommes de Diên Biên Phu. Le résultat est une somme qui, en n'oubliant aucun lieu ni aucun moment de la

Les hommes
de Diên Bien Phu
Roger Bruge



bataille, donne au lecteur un extraordinaire sentiment d'omniscience et une compréhension affinée des événements.

Perrin, « Tempus »,

612 pages, 10,50 €.



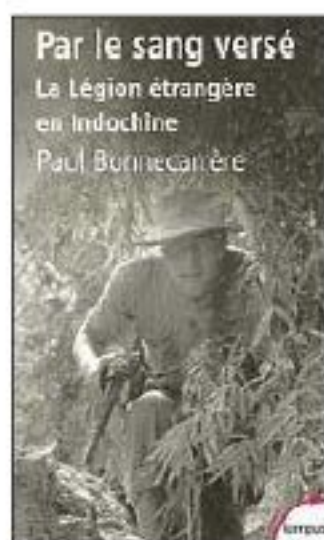
Lettres de Diên Biên Phu

Sous la direction de Guy Leonetti.

Préface de Pierre Schoendoerffer

Le récit de la bataille illustré, au sens propre comme au sens figuré, par des lettres de combattants : c'est le principe de cet ouvrage, riche de dizaines de documents. La reproduction en fac-similé de ces lettres écrites à leurs parents, leur femme ou leurs enfants rend encore plus sensible un contenu tantôt dramatique, tantôt seulement descriptif et parfois humoristique. D'autres documents, rapports militaires, journaux de captivité, extraits de Mémoires s'ajoutent à de nombreuses photos pour raconter, de la façon la plus authentique, la simple qualité humaine de ceux qui combattirent à Diên Biên Phu.

Fayard, 512 pages, 30,50 €.



Par le sang versé

Paul Bonnicarrère

La qualité de ce classique indémodable tient en un mot : l'art avec lequel il mêle l'histoire et le roman pour raconter la formidable épopée de la Légion étrangère en Indochine de 1945 au désastre de Cao Bang, en octobre 1950. Exploitant les journaux de marche des régiments (en particulier le 3^e régiment étranger d'infanterie et son mythique commandant d'unité, le capitaine Antoine Mattei), ce récit des épisodes vécus par la Légion est celui de l'exaltation du courage humain sous toutes ses formes, sans jamais en exclure truculence et drôlerie. A l'image de la Légion.

Perrin, « Tempus », 504 pages, 10,50 €.

Le Manifeste du camp n° 1. Jean Pouget

Déguisé en roman, ce récit des conditions de vie au camp n° 1 des officiers français capturés par le Viêt-minh en 1950 tire son argument de la plus âpre réalité : la captivité de son auteur dans le camp homonyme après Diên Biên Phu. Derrière des noms d'emprunt, le témoignage halluciné sur cet enfer terrestre affleure à chaque phrase, avec une minutie qui épouse strictement celle que les geôliers mettaient à déshumaniser leurs prisonniers. Un classique poignant.

Tallandier, 462 pages, 24,24 €.



Les 170 Jours de Diên Biên Phu. Convoi 42

Erwan Bergot

La chronique de la bataille par l'un de ses combattants, devenu journaliste et romancier : c'est le propos d'Erwan Bergot, après deux ans d'enquête auprès de centaines d'anciens de Diên Biên Phu. Sous sa plume sobre et précise, son récit retrace par le menu ce que furent pour les soldats français ces 170 jours où se croisèrent à chaque instant, sous l'enfer du feu, le courage et la mort.

Presses de la Cité, 588 pages, 22,30 €.

J'étais médecin à Diên Biên Phu

Médecin-commandant Grauwin

Le Dr Grauwin, médecin-commandant à Diên Biên Phu, était responsable de l'antenne chirurgicale centrale du camp retranché. « Le toubib » raconte, de manière simple et efficace, la bataille telle qu'il l'a vécue. On y lit la mort et la souffrance dans toute leur horreur, on y découvre la vie quotidienne du camp retranché, les relations d'amitié qui y ont été nouées, des personnalités se dessinent. Mais aussi la noblesse et le courage de l'auteur, un personnage hors du commun. **AP**

France-Empire, 304 pages, d'occasion.

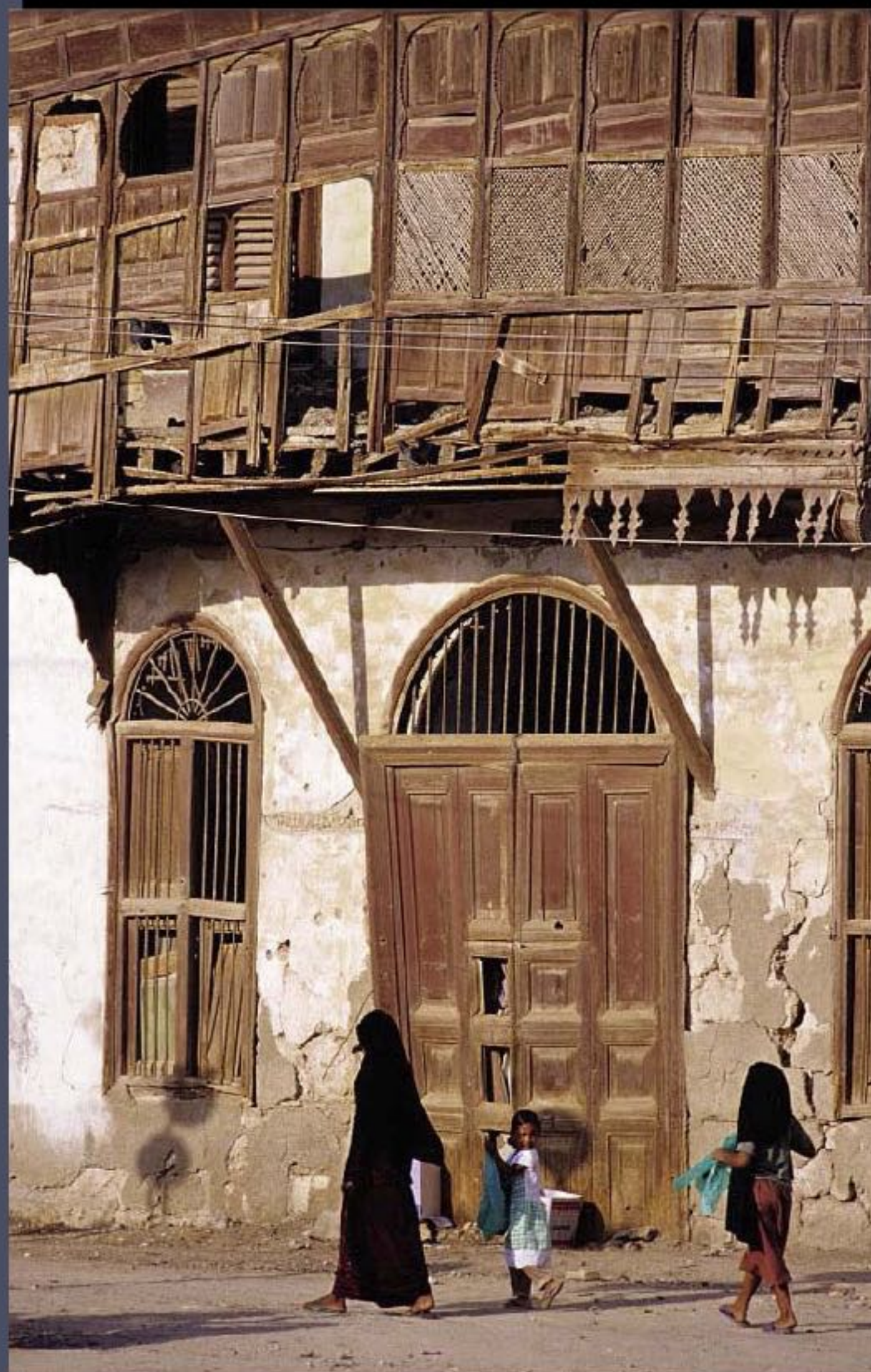


À VOIR

LES QUATRE LIEUTENANTS FRANÇAIS

Bernard, Jean, Hans et « le Pirate ». Quatre lieutenants de l'armée française engagés en Indochine. A travers les destins croisés de ces jeunes officiers rapportés par la voix d'un médecin colonial qui a croisé leurs routes, c'est moins l'histoire de la guerre d'Indochine que tend à raconter Patrick Jeudy que celle des hommes qui l'ont faite dans toute leur diversité : Bernard est fils de famille, Jean vient du monde paysan, Hans le légionnaire allemand s'est battu contre la France avant d'entrer dans les rangs de son armée, et l'énigmatique « Pirate » est fils d'institutrice. Si les personnages en eux-mêmes sont fictifs, leurs parcours sont inspirés d'expériences réelles de différentes personnalités de la guerre d'Indochine, comme Hélié de Saint Marc ou Bernard de Lattre de Tassigny. La mise en images est faite avec talent à partir d'un montage habile d'images d'archives. Une approche brillante et émouvante. **M-AB**

Film documentaire, de Patrick Jeudy, 1994.



102 MASSAWA, PERLE NOIRE DE LA MER ROUGE

À MI-CHEMIN ENTRE
L'AFRIQUE ET L'ARABIE,
MASSAWA OFFRE
LES SPLENDEURS
D'UNE VILLE RUINÉE.
DANS CE PORT
MYTHIQUE D'ÉRYTHRÉE
SURVIVENT LES
FANTÔMES D'ARTHUR
RIMBAUD ET D'HENRY
DE MONFREID.

112 LA BATAILLE DU PANTHÉON

SON DÔME ABRITE AUTANT DE
QUERELLES QUE DE TOMBEAUX. ON
PARLE DE NOUVEAUX HÔTES À Y FAIRE
ENTRER. QUI SERONT LES PROCHAINS
ÉLUS DU PRÉSIDENT HOLLANDE ?





ET AUSSI

LES MENUS-PLAISIRS
DE VERSAILLES

LE CENTRE DE MUSIQUE BAROQUE
DE VERSAILLES EST UNE PÉPINIÈRE
DE TALENTS QUI PLONGE SES
RACINES AU CŒUR DE L'HISTOIRE.
AVEC UN SEUL CREDO : DE LA
MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE.

118 HABSBOURG & Co


LE TALENT DE
VÉLASQUEZ AU SERVICE
DE LA COUR D'ESPAGNE :
DES MODÈLES ROYAUX
POUR DE SOMPTUEUX
PORTRAITS D'HISTOIRE.
SOUS LE FASTE ET LA
MAJESTÉ, LA FLAMME DU
POUVOIR ET DE LA VIE.





© THOMAS GOISQUE.

VILLE DE CORAIL
Plus ancienne ville d'Erythrée,
Massawa s'est développée
sur un îlot corallien au bord
de la mer Rouge.

A photograph of a harbor in Massawa, Eritrea. In the foreground, a small red boat is partially visible. To its left, a larger, rusted ship with a blue and red hull is docked. In the background, another large, rusted ship is visible, along with a lighthouse and other buildings on the shore. The water is calm, reflecting the ships and the sky.

Massawa Perle noire de la mer Rouge

Par Geoffroy Caillet

Ruinée par la guerre contre l’Ethiopie, Massawa l’Erythréenne n’est plus que l’ombre d’elle-même. D’un passé séculaire entre Empire ottoman et Italie, elle a pourtant conservé un charme singulier, que goûtèrent Arthur Rimbaud et Henry de Monfreid.

Sitôt entamée la descente du haut plateau abyssin, Asmara s'enfonce dans la mémoire comme un lointain souvenir. Exit la capitale de l'Erythrée, sa promenade bordée de palmiers et ses Fiat 500, ses cinémas Impero ou Odeon, ses bâtiments Art déco ou futuristes de l'époque mussolinienne et ses villas néopaladiennes. Dans cette Rome africaine où des vieillards en costume trois pièces et Borsalino jouent les Mastroianni en buvant chaque matin leur cappuccino en face de la cathédrale néoromane, les signes extérieurs d'une dolce vita acclimatée par la présence italienne dans le pays, de 1882 à 1941, relèvent du songe éveillé ou de l'apparition.

issue, quand elle ne finit pas dans un naufrage tragique en Méditerranée.

Naviguant à vue entre deux à-pics, la route reliant Asmara à Massawa accuse vaillamment 2400 mètres de dénivelé. Cette sidérante balade sur des abîmes, c'est le prix à payer pour passer de la montagne à la mer en moins de 115 kilomètres. La transition obligée vers un autre monde impossible à aborder sans initiation. Par intervalles, son tracé longe une voie jumelle : celle de l'antique chemin de fer, autre héritage des colons italiens, dont le train à vapeur a été remis en service en 2003 avec l'aide de mécanos septuagénaires. Pour la gloire de l'Erythrée plus que pour l'agrément des très rares

devant la voiture. Bientôt les montagnes s'éloignent à l'arrière-plan, dégageant à perte de vue des étendues de pierraille, des lits arides de rivières où vaguent des chameaux et des chèvres menés par de minuscules pâtres afars – le légendaire peuple nomade de la Corne de l'Afrique.

« *Ca custa lon ca custa* » (coûte que coûte), proclame en dialecte piémontais une inscription taillée sur les arches d'un pont, en hommage aux ouvriers qui bâtirent la route. Une authentique devise de forçats dans cette région où les températures, l'été, frôlent parfois les 50 °C. « *Bien que le climat de Muçaww'a soit sain, bien qu'on y trouve plus d'un centenaire, c'est l'endroit le plus chaud de la terre...* » notait déjà, en 1852, le savant Antoine d'Abbadie, qui explora la région dix ans plus tôt avec son frère Arnaud. Le voyageur était prévenu.

Trente minutes avant Massawa, la chaleur a tout envahi. C'est le désert et la fournaise bibliques à la fois. Impossible d'y deviner l'avant-garde d'un port. On en tire une leçon : pour l'effet de surprise au moins, c'est par la terre qu'il faut aborder les cités maritimes. Enfin la ville affleure à l'horizon tremblé. « *Arriver à Massawa, c'est franchir une ligne au-delà de laquelle tout est à la fois flottant et figé* », observe Olivier Frébourg dans son introduction au bel ouvrage du photographe Hugues Fontaine consacré à Massawa. Figées,

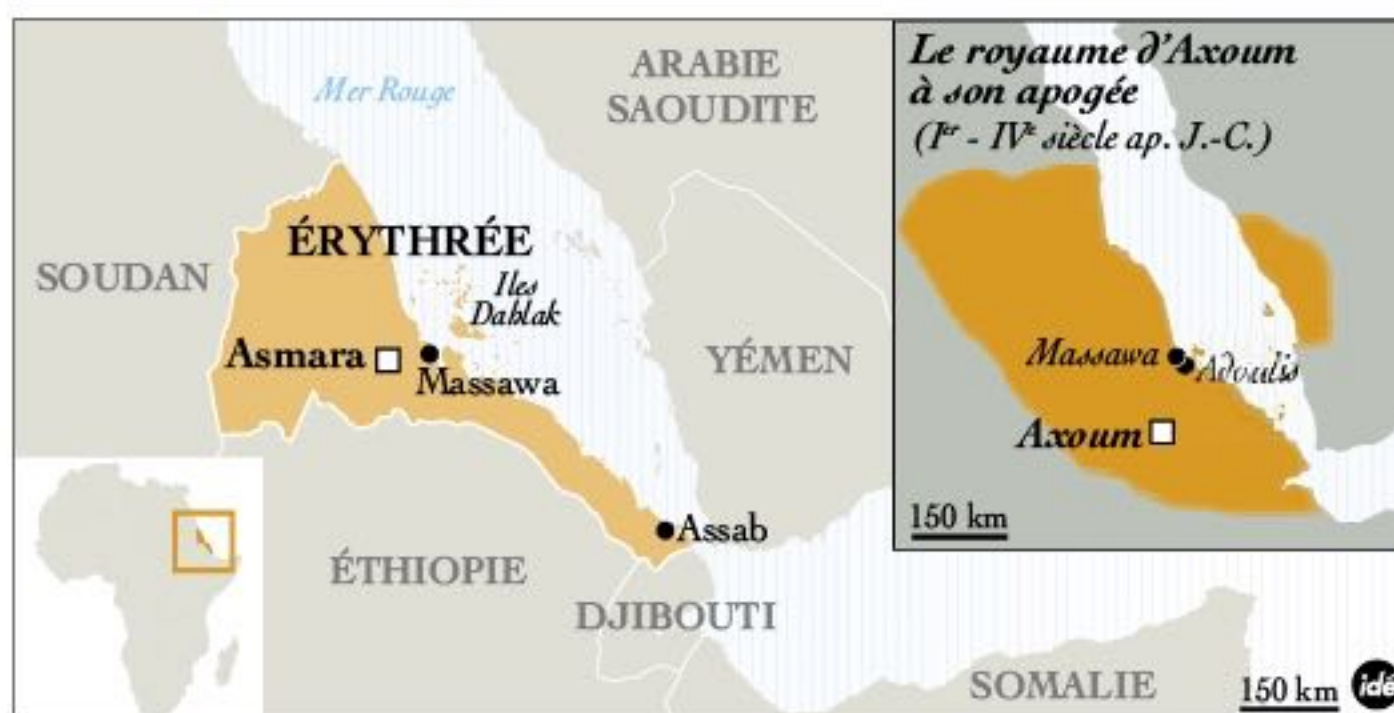
Une sidérante balade sur des abîmes pour passer de la montagne à la mer.

Pour le reste, la douceur de vivre est plutôt à la peine en Erythrée et le cauchemar bien réel. En 1962, l'annexion de son ancienne province par l'Éthiopie a déclenché une guérilla de trente ans où le Front populaire de libération de l'Erythrée a joué le rôle de David contre Goliath, celui du va-nu-pieds âpre et rebelle contre le géant armé par l'URSS et Cuba. Héros d'une indépendance obtenue en 1993, Issayas Afeworki, devenu président, s'est mué en dictateur à vie, alcoolique et paranoïaque.

Cette année, la célébration des vingt ans de l'Erythrée libre à coups de soliloques officiels a un goût bien plus amer que le ristretto des terrasses d'Asmara. Asphyxié économiquement et oublié du monde entier, ce petit pays décrit comme « *un immense camp de travail forcé* » par le journaliste Léonard Vincent dans un récent ouvrage (*Les Erythréens*, 2012) a des airs de Corée du Nord en pleine Corne de l'Afrique. Pour ses six millions d'habitants, la fuite est souvent la seule

touristes. Les dix passagers requis pour sa mise en marche, le dimanche matin, sont rarement au rendez-vous et il se contente la plupart du temps d'un aller et retour toussotant jusqu'à Nefasit, à 25 kilomètres d'Asmara.

A mesure de la descente, les marées de verdure tropicale reculent. La fraîcheur de l'air s'estompe. Une dernière troupe de babouins défile en hurlant





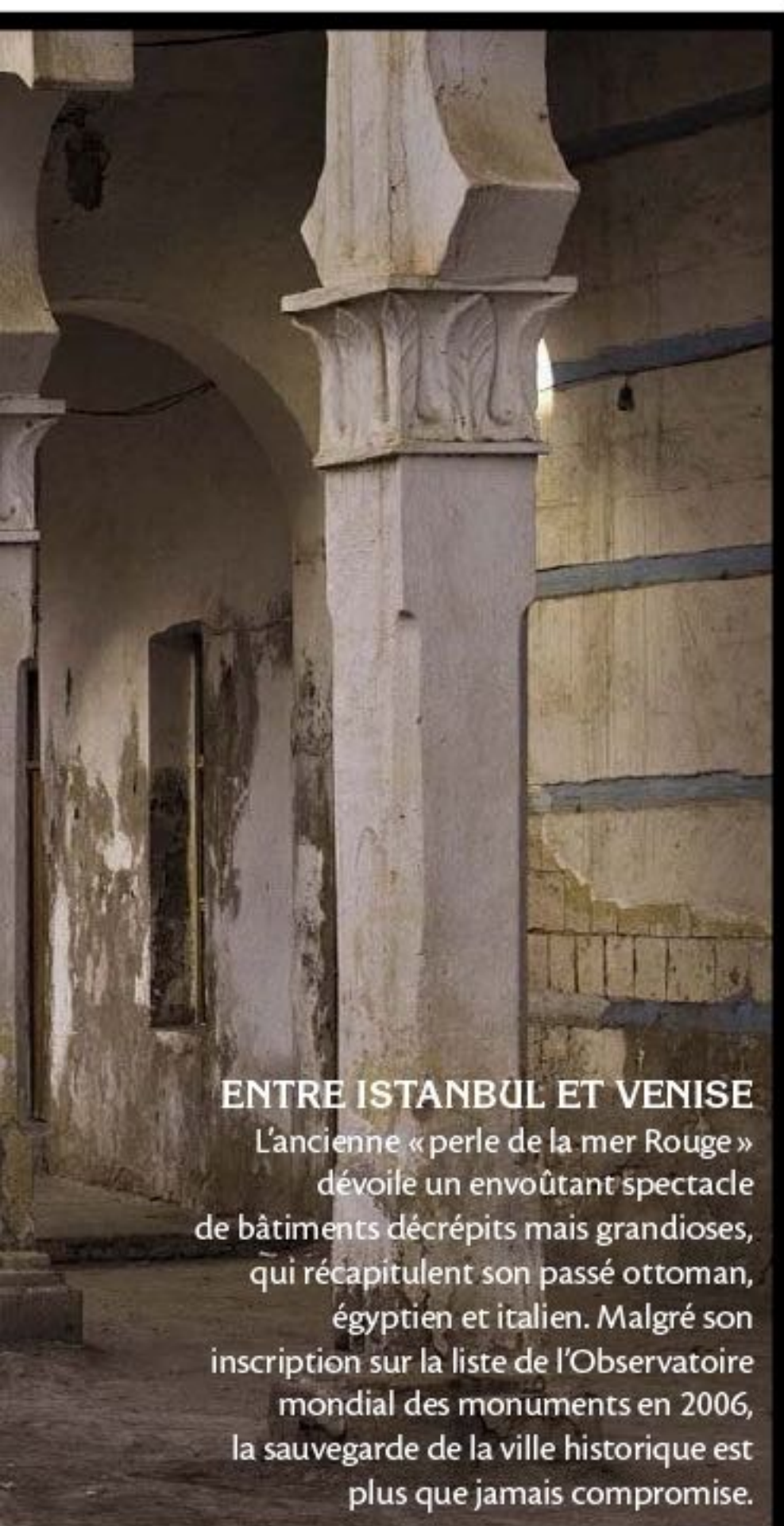
BANCA D'ITALIA

Du haut plateau abyssin où se trouve perchée Asmara, à 2 400 mètres d'altitude, l'antique train à vapeur descend au port de Massawa. Nommée par les Italiens d'après le nom grec de la mer Rouge (*erythra*, d'une algue bleue virant au rouge en mourant), l'Erythrée fut colonie italienne de 1890 à 1941. La guerre qui l'opposa à l'Éthiopie a laissé Massawa exsangue, comme le montrent les stigmates de l'ancienne Banque d'Italie (*ci-contre*), ruinée par les bombardements de 1990.

105
HISTOIRE







ENTRE ISTANBUL ET VENISE

L'ancienne « perle de la mer Rouge » dévoile un envoûtant spectacle de bâtiments décrépits mais grandioses, qui récapitulent son passé ottoman, égyptien et italien. Malgré son inscription sur la liste de l'Observatoire mondial des monuments en 2006, la sauvegarde de la ville historique est plus que jamais compromise.



© YOKO AZIZ/ACE FOTOSTOCK. © THOMAS GOISQUE. © BELLA-ANA/ONLYWORLD.NET.

les cicatrices de la vieille ville, réduite à un amas de ruines crépusculaires par les combats qui y opposèrent Erythrée et Ethiopie en 1990. Perpétuellement flottante, la lutte entre passé et présent pour s'arroger depuis lors cette ardente oasis posée sur la mer Rouge.

Apparu dans les sources écrites au XIV^e siècle, le nom de Massawa signe la vocation séculaire de la ville. En tigrigna, la langue officielle de l'Erythrée, *metsiwa* signifie « appel » : celui que les caravaniers descendus de l'arrière-pays adressaient aux habitants d'un îlot côtier alors nommé Batsé pour qu'ils viennent les chercher en barque. Devenu Massawa, ce bloc de roches coralliennes de un

Au VII^e siècle, le royaume chrétien d'Axoum est sur le déclin et disparaît bientôt des chroniques. L'axe commercial se déplace alors sur les Dahlak, un archipel d'une centaine d'îles au large de Massawa, passé sous la suzeraineté des Omeyyades. Jusqu'au XVI^e siècle, les sultans de l'île de Dahlak Kébir et de Massawa appuient leur pouvoir politique sur une société marchande, prospère et cosmopolite.

Mais la véritable bonne fortune de Massawa commence avec l'arrivée des Turcs, qui en prennent possession en 1557 pour chasser les Portugais de la mer Rouge. Faute de pouvoir assurer son expansion vers une Ethiopie encore

Les Turcs font de Massawa l'un des plus importants comptoirs de la mer Rouge.

kilomètre de long et 350 mètres de large ne sera relié qu'au XIX^e siècle par une jetée de 250 mètres à l'îlot de Twalet, le centre administratif, lui-même rattaché au continent par une seconde jetée.

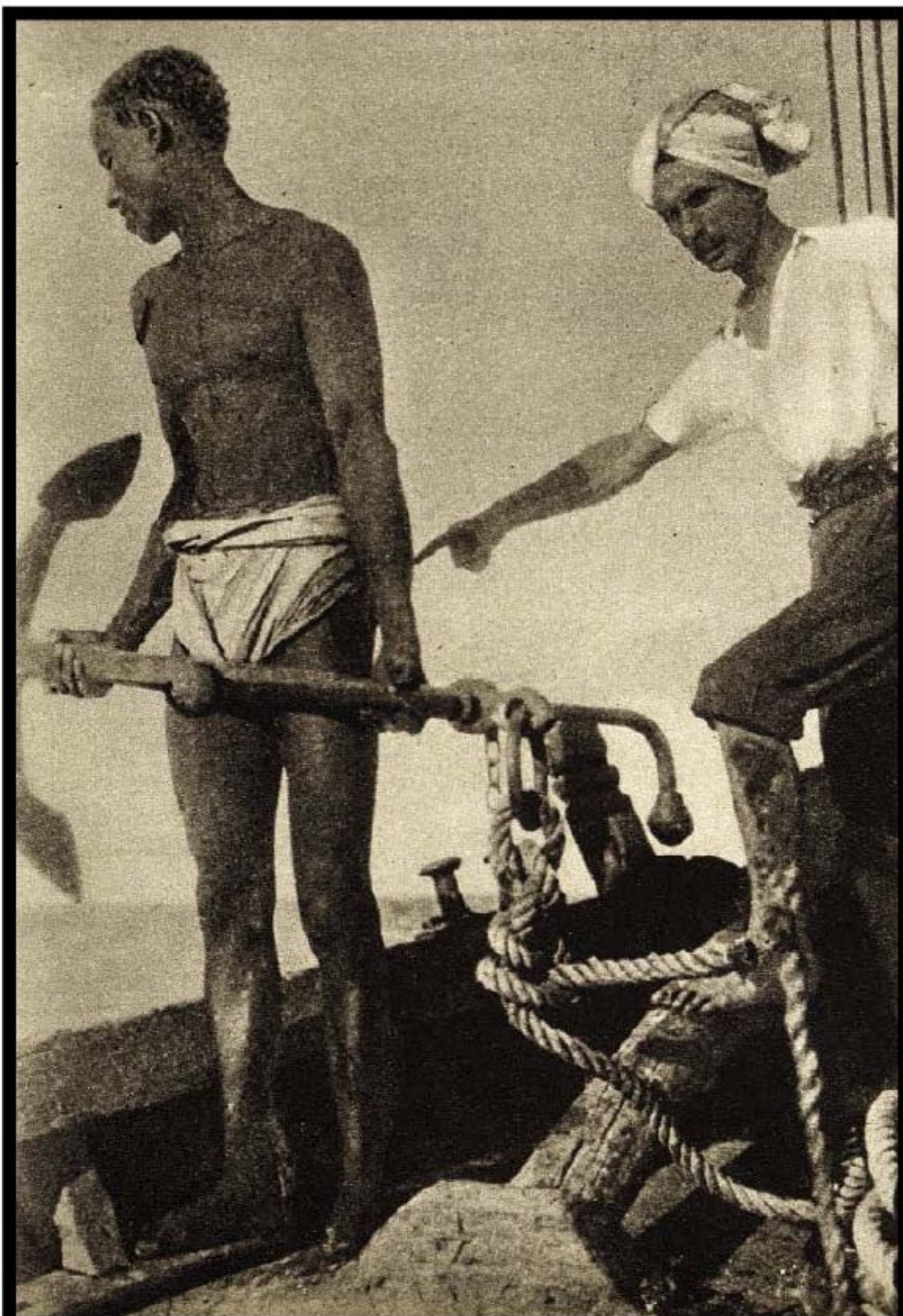
« C'est à la sûreté de son port et à sa position à l'entrée de la seule route qui conduit de la mer Rouge dans l'Abyssinie septentrionale que la ville de Massawah doit son existence », diagnostiquaient en 1841 les ingénieurs français Ferret et Galinier. Pourtant, la plus vieille ville d'Erythrée ne fut d'abord qu'un modeste village à l'ombre du royaume limitrophe d'Axoum et de son port Adoulis, cité au I^{er} siècle par Pline l'Ancien. Ces deux villes forment alors le cœur d'une route commerciale entre les hautes terres africaines et la péninsule arabique, stimulée par l'expansion du commerce romain puis byzantin en mer Rouge. Des marchands égyptiens, syriens et indiens y échangent gobelets de verre, outils de cuivre et, déjà, huile d'olive italienne contre l'or, l'ivoire, l'écaille de tortue, mais aussi les esclaves de l'Afrique intérieure et littorale.

appelée Abyssinie, l'Empire ottoman règne pendant trois siècles sur la ville. Des gouverneurs locaux, les naïbs, assurent la sécurité de la route commerciale entre l'arrière-pays et la côte, faisant de Massawa l'un des plus importants comptoirs de la mer Rouge et le principal débouché des caravanes venues du Soudan et d'Ethiopie.

Avec le XIX^e siècle revient le temps des ambitions européennes en mer Rouge, dopées par l'introduction de la navigation à vapeur et le percement de l'isthme de Suez. Les Français ouvrent un consulat à Massawa en 1841, les Britanniques en 1847. Mais c'est à la puissante Egypte du khédivé Ismaïl que l'Empire ottoman cède Massawa en 1865. Pendant vingt ans, l'Egypte s'attache à développer la ville par l'entremise du Suisse Werner Munzinger. C'est lui qui, dans les années 1870, fait relier les deux îlots et le continent par les jetées, équipées d'un système d'aqueduc pour alimenter la ville en eau douce.

Envoûtante destinée que celle de cet explorateur et savant polyglotte, installé





en 1854 à Massawa où, en véritable mercenaire, il servit successivement d'agent à toutes les puissances locales. Consul de France puis de Grande-Bretagne, il mène en 1868 pour Londres une expédition victorieuse contre l'empereur Téwodros II d'Abyssinie, qu'il traque à la tête de 16 000 soldats et de 45 éléphants jusque dans la forteresse de Magdala, à 2 500 mètres d'altitude... Nommé gouverneur de Massawa par le khédive Ismaïl, puis, à seulement 41 ans, gouverneur général de la mer Rouge et du Soudan oriental, il modernise la province, s'attaque à l'esclavage, introduit le coton. Sa fin est effroyable. Pourvu par l'Égypte d'une nouvelle mission en territoire abyssin, il est assassiné en 1875 à coups de lance avec sa femme et sa troupe sur les bords du lac Afambo. Fidèles à leur sinistre coutume, les guerriers afars émasculent son cadavre.

Le destin d'or et de sang de « Munzinger Pacha » flotte encore sur Massawa. Au bout du longiligne îlot de Twalet, seulement peuplé de villas défraîchies et d'une gare désaffectée, son palais se dresse comme un songe délabré en face de la vieille ville. Bâti dans les années 1870 et plusieurs fois remanié, ce palais des *Mille et Une Nuits*, avec dôme et arcs ottomans, servit ensuite de résidence aux gouverneurs égyptiens et italiens. Sur ses grilles perpétuellement ouvertes, un lion de Juda en fer forgé porte le sceau de son ultime et flamboyant propriétaire : Haïlé Sélassié, le dernier négus d'Abyssinie.

On traverse librement le terrain vague entourant désormais cette ruine magnifique, qui vit se dérouler le violent épilogue de trente ans de guerre.

PÊCHEUR DE PERLES

De Djibouti, Henry de Monfreid (*en haut*) vint souvent à Massawa faire le commerce des perles. En bas : le palais des gouverneurs successifs a particulièrement souffert des bombardements.

Galleries écroulées, murs éventrés, impacts de balles : le palais a payé cher d'avoir servi de quartier général aux forces érythréennes. Transpercée par une bombe, la coupole qui le coiffe bée piteusement comme une coquille d'œuf à demi brisée. À l'étage, des portes en bois finement sculptées ouvrent sur des salons dévastés, jonchés de gravats et de matelas poussiéreux.

Ce décor de splendeur moribonde, c'est celui que déroule en mille variantes la vieille Massawa, blottie sur son îlot suffocant à l'autre bout de la jetée. Passer cette jetée qui enjambe une eau d'un bleu éclatant, c'est franchir la ligne identifiée par Olivier Frébourg. Déjà, la voie de chemin de fer solitaire qui mène au

de la galerie supérieure, on se retrouve, au choix, à Istanbul ou à Venise. Fruit des reconstructions italiennes des bâtiments turcs et égyptiens de la fin du XIX^e siècle, ce style composite est la marque de fabrique de Massawa. D'une ruelle à l'autre, des arcs néogothiques épanouissent leurs ogives trilobées à l'étage de maisons ottomanes ; balcons ajourés ou moucharabieh peints font saillie sur les façades blanches. Un peu partout dans la ville, des habitations caractéristiques des cités de la mer Rouge étendent leurs alignements réguliers de blocs carrés, tirés du corail des Dahlak.

Pas un élément de ce fascinant décor n'est intact. Façades défigurées par les

comme celle du cheikh Hammal, qui remonterait au XVI^e siècle. La plus vaste, Hamal an Sari, fut entièrement rebâtie en 1953 sur ordre de Hailé Sélassié, comme la cathédrale orthodoxe Enda Mariam sur l'îlot de Twalet, en gage de conciliation envers le peuple érythréen.

On ne visite pas Massawa. On s'y perd résolument, ruelle après ruelle. Aux heures les plus chaudes, on peut traverser l'îlot d'un bout à l'autre sans rencontrer âme qui vive. Sur le port, naguère le plus important de l'Afrique orientale, grues à l'arrêt et cargos rouillés entretiennent le sentiment d'une vie suspendue. Après un regain d'activité dans les années 1990, le commerce maritime est en berne, victime de la crise économique qui étreint un pays soumis par son dirigeant à une illusoire autarcie. Entre pénurie chronique de fioul et investisseurs douchés par un étroit contrôle des changes, le port de Massawa ne fait plus recette. «*Même la pêche va mal*», déplore Abdallah, un trentenaire qui mise sur le tourisme à destination des îles Dahlak pour échapper à un secteur miné par les prix dérisoires fixés par le gouvernement.

Il est loin le temps où, nez au vent sur son boutre en provenance de Djibouti, Henry de Monfreid accostait dans les eaux scintillantes, couvertes des sambuks des pêcheurs. À partir de 1914, c'est dans les Dahlak que l'aventurier de légende vint faire le commerce des huîtres perlières, entretenant jusqu'à trois boutres en pêche dans la région. «*Un mot encore avant de quitter Massawa où je meurs de chaleur depuis trois jours*», écrivait le 19 juillet 1915 à sa femme Armgart celui qui, encouragé par Joseph Kessel, devait raconter en 1931 cette fabuleuse épopée perlière dans *Les Secrets de la mer Rouge*.

Si Massawa apparaît sur les photographies de Monfreid, on y cherche en vain, cent ans plus tard, un souvenir de son passage. Sa faveur, c'est à un ex-poète maudit et futur marchand d'armes que

Dès 1885, les Italiens, maîtres de la ville, caressent à leur tour le rêve ottoman.

port donne le ton de ce voyage vers nulle part. On la remonte à pied jusqu'à l'arrêt que marquent encore un quai désert et son auvent mélancolique. Là, à l'angle de l'ancienne via Roma, l'hôtel Savoia déroule face au port sa double rangée d'arcades italo-ottomanes, comme un manifeste architectural de la ville.

Devenus en 1885 les nouveaux maîtres de Massawa, les Italiens caressent à leur tour le rêve ottoman : se servir de la ville comme tête de pont pour la conquête de l'Éthiopie. Elle n'interviendra pourtant qu'en 1936 sous Mussolini. De 1890 à 1897, Massawa est promue capitale de l'Érythrée, avant que son climat accablant ne la fasse abandonner pour Asmara. Quand, en août 1921, un tremblement de terre ravage la ville ancienne, la reconstruction qui suit donne à Massawa sa physionomie actuelle.

Aujourd'hui transformé en café, l'hôtel Savoia remonte à cette époque. Selon qu'on regarde les arcs brisés du rez-de-chaussée ou les fines colonnettes

impacts de balles et bâtiments éventrés par la déflagration des bombes étalent comme à regret leur lèpre de pierre. Au bout de la rangée d'arcades longeant le port, l'une des rares routes bitumées débouche sur l'ancienne Banque d'Italie. Percé de part en part, cet immense vaisseau d'arcs et de colonnes, bâti en 1926, n'en finit plus de faire naufrage. Alors qu'aucun projet de restauration n'a jamais abouti, celui du Qatar de le transformer en hôtel de luxe semble le seul avenir raisonnable.

Un peu plus loin, l'antique mosquée Shaafi, désignée par la tradition comme la plus ancienne de la ville, élève son minaret sur le ciel brûlant. Dans un pays où la population se répartit, à parts égales et sans heurts, entre le christianisme et l'islam, Massawa l'Arabe a choisi son camp. Pourtant, des vingt mosquées publiques et privées qu'elle comptait au début du XX^e siècle, seule une poignée est encore debout. La plupart sont de petites mosquées de quartier, parfois associées à un ensemble funéraire,



la ville l'a réservée. Parti d'Alexandrie pour chercher du travail dans les ports de la mer Rouge, Arthur Rimbaud débarque à Massawa le 7 août 1880. Exténué et à bout de ressources, il trouve asile au consulat de France. Une semaine plus tard, l'homme aux semelles de vent a déjà pris le large, aspiré par un destin qui devait l'entraîner dans la Corne de l'Afrique et en Arabie pour le reste de sa courte vie.

Rimbaud avait-il eu une vision de l'étincelante Massawa en écrivant sept ans plus tôt : « *Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entreprenons aux splendides villes* » ? Au vrai, l'étape rimbalienne à Massawa reste modeste. Dans une rue ouvrant sur la vaste place occupée par la mosquée Hamal an Sari, les vieux habitants désignent comme l'ancien consulat de France un bâtiment lépreux. Signe de la lutte à mort engagée par Massawa contre sa décrépitude, le somptueux moucharabieh de bois qui ornait sa façade s'est effondré il y a quelques années. La ville peut pourtant être fière. A Obock et Tadjoura, en République de Djibouti, comme à Harar, en Ethiopie, on montre au visiteur des « maisons de Rimbaud » autrement fantaisistes.

Dans les cafés qui bordent la place, les mêmes vieillards se délassent du poids des siècles à grands coups de shai, un thé très sucré, ou de verres de zibib, le traditionnel alcool d'anis de l'Erythrée. Les heures de gloire de Massawa, ils en parlent avec ferveur, comme des charmes évanouis d'une vieille maîtresse. Au plus chaud de l'été

1952, une juvénile Sophia Loren, venue tourner dans les Dahlak le pittoresque *Sous les mers d'Afrique*, a installé plus d'un souvenir ému dans leurs têtes enturbannées. Giovanni Primo avait 10 ans. Il se rappelle son passage dans les rues populeuses de Massawa, électrisées par l'apparition de la star à ses débuts. Sur les images en Ferraniacolor qui défilent sur son ordinateur, il reconnaît dans un sourire Barbarossa, un légendaire chef de tribu des Dahlak, et l'un de ses camarades, figurant dans le film.

Comme lui, Primo n'était alors qu'un enfant des rues, fruit des amours d'occasion d'un soldat italien et d'une Erythréenne. Parti à Milan en 1962, il a fait fortune dans un négoce d'artisanat avant

Des bandes d'enfants jouent au ballon sur les quais, que viennent lécher les feux à peine éteints de la mer Rouge. Une brise tiède souffle sous les portiques où s'arrête sa course molle. D'un palais ottoman éboulé, une humble femme au port d'impératrice sort le petit brasero où mijotera bientôt, sur le pas de sa porte, l'éternel café du pays. De l'autre côté de la rue, la voix du muezzin appelle à la dernière prière du jour, dans un quartier seulement habité de quelques familles, terrées entre les décombres comme des insectes sous une pierre, et de nuées de corbeaux qu'on voit voler de ruine en ruine.

Au fond de la ville morte, des existences s'agitent. De pâles lumières

Sa faveur, Massawa l'a réservée à un ex-poète maudit et futur marchand d'armes.

de retourner en Erythrée après l'indépendance. Aujourd'hui à la tête de l'Albergo Italia, le plus vieil hôtel d'Asmara, et du Grand Hôtel Dahlak, l'un des rares de Massawa, ce tycoon local ne cache pas sa fierté d'avoir réussi « *sans diplôme ni appui* ». Chevelure immaculée, pantalon clair et chemise à rayures, Primo a la bonhomie calculée des grands seigneurs. Comme Abdallah, il parie sur le potentiel touristique des Dahlak dont, à soixante ans de distance, *Sous les mers d'Afrique* reste la plus belle publicité. Malgré une situation politique qui n'encourage pas à l'optimisme, Primo croit à la renaissance de Massawa. Restructuré et agrandi, le Grand Hôtel Dahlak a rouvert ses portes en février 2012 et attend des touristes encore très discrets.

Primo a raison. Chaque soir voit s'opérer un miracle dans ce « *désert des Tartares maritime* » joliment baptisé par Olivier Frébourg. Dans le jour qui décline, l'amas de ruines grandioses sort mystérieusement de sa torpeur.

s'allument dans les profondeurs des maisons, d'où filtre, à demi étouffée, la clameur ordinaire de la vie. Parfois, une antique mélodie arabe ou tigrigna, portée par une voix traînante de femme ou d'enfant, s'échappe des persiennes défoncées et des moucharabiehs rompus, flotte un instant dans l'air, puis s'évanouit dans les ruelles de terre battue où divagua, quelques jours d'un autre siècle, la silhouette hâve et fantomatique d'Arthur Rimbaud. Elle dit que l'éternité a de beaux jours devant elle et que, drapée dans son linceul de ruines, Massawa attend fermement sa résurrection. *S*

SEMELLES DE VENT Débarqué

à Massawa en août 1880, Rimbaud (*en haut*) logea au consulat de France, sans doute ce bâtiment (*à droite*) de la vieille Massawa. Faut-il voir dans ce vers d'*Une saison en enfer* une prémonition du supplice qui l'attendait en mer Rouge : « *L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront* » ?



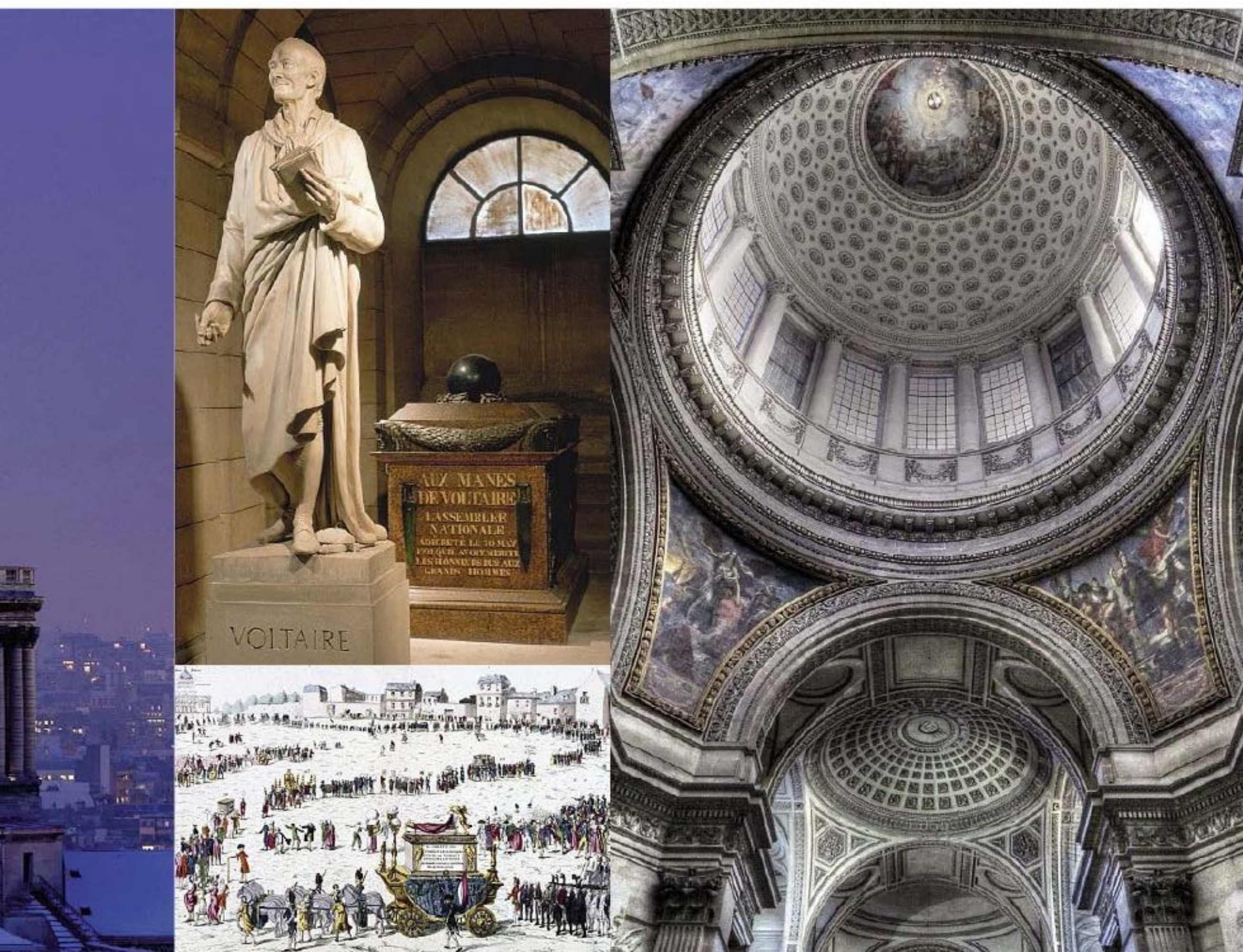


LIEUX DE MÉMOIRE

Par Théophane Le Méné

La bataille du Panthéon

Le temple des citoyens méritants attend les noms de ses prochains résidents. Le président de la République devrait se prononcer avant la fin de l'année.



© CHRISTOPHE LEHENAFF / PHOTONONSTOP

MAUSOLÉE Confisqué par la Révolution et transformé en Panthéon, l'édifice voulu par Louis XV devait être une église dédiée à sainte Geneviève. Au centre : la statue de marbre et la tombe de Voltaire au Panthéon, et l'*Ordre de cortège pour la translation des mânes de Voltaire, le lundi 11 juillet 1791* (Paris, musée Carnavalet).

© HERVÉ CHAMPOLLION / AKG-IMAGES. © MUSÉE CARNAVALET / ROGER-VIOLET.

En surplomb de la ligne de l'horizon parisien, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, dos à l'église Saint-Etienne-du-Mont et à la tour Clovis, il domine Paris, symétrique et sévère, en retrait du brouhaha estudiantin qui résonne de la rue Soufflot aux multiples ruelles à consonances mérovingiennes. Dans ses entrailles, des hommes et des femmes dorment pour l'éternité. Ils sont 71, acteurs ou précurseurs de la Révolution, grands serviteurs de l'Etat, hommes politiques, savants, hommes de lettres ou militaires, et la République qui les accueille s'est jurée de rappeler aux vivants ces noms qui ne doivent pas tomber dans l'oubli. Dans la crypte, les hypogées se succèdent sans ordre établi, en pierre, parfois en bois ou en marbre, quand ce n'est pas une urne comme celle qui contient le cœur de Léon Gambetta.

Au milieu des sarcophages, pour la plupart identiques, émergent çà et là des caveaux aux épitaphes amphigouriques : *« Il combattit les athées et les fanatiques. Il inspira la tolérance, il réclama les droits de l'homme contre la servitude de la féodalité. Poète, historien, philosophe, il agrandit l'esprit humain, et lui apprit à être libre »*, peut-on ainsi lire sur celui de Voltaire.

Temple de la nation, mémoire de l'histoire collective, sépulcre des « grands hommes », mais aussi lieu de toutes les ambiguïtés, le Panthéon attend ses prochains citoyens méritants et les mois à venir devraient les lui offrir. Le 10 octobre, le président du Centre des monuments nationaux, Philippe Bélaval, a remis à François Hollande

un rapport concernant le rôle du « *Panthéon dans la promotion des principes de la République* ». La décision d'inhumation échoit aujourd'hui au chef de l'Etat : elle revenait aux députés sous la IV^e et la III^e République, à Napoléon I^{er} sous le Premier Empire, à la Convention et à l'Assemblée constituante aux commencements de ce rituel. Le résident de l'Elysée a fait savoir qu'avant la fin de l'année, il se prononcerait sur les noms auxquels la patrie devra reconnaissance. Il est alors fort probable que le mausolée républicain sera à nouveau au cœur de polémiques, tant il incarne, par son histoire et sa fonction, la cristallisation des passions et une certaine déchirure de la France.



C'est en 1744 que la construction du monument tel qu'on le connaît aujourd'hui est décidée. Louis XV, terrassé par la maladie, fait la promesse de dédier à sainte Geneviève une nouvelle église en cas de guérison. Rétabli, Louis le Bien-Aimé tient sa promesse et fait poser la première pierre de cet immense ex-voto en 1764. C'est le Lyonnais Soufflot qui a été choisi pour mener à bien ce projet. Vouée à rivaliser avec Saint-Pierre de Rome, l'église doit être construite selon un plan en croix grecque et pourvue de colonnes corinthiennes, d'un fronton extérieur triangulaire ainsi que d'un péristyle. Un dôme couvert de plaques en plomb, composé de trois coupes en pierres superposées et surmontées d'un lanteron, viendra coiffer l'ensemble de l'édifice. Prenant ses distances avec la démesure du baroque sans pour autant renier l'inspiration gothique, ce style néoclassique entend exalter l'identité nationale et la monarchie française.

Lorsque éclate la Révolution, l'église n'a toujours pas été consacrée et la mort du comte de Mirabeau, « l'orateur du peuple », en 1791, est l'occasion pour l'Assemblée constituante de détourner l'édifice de sa fonction originelle, afin d'en faire un mausolée laïque destiné à accueillir les sépultures « *des grands hommes de la liberté française* ».

Le théoricien de l'architecture Quatremère de Quincy est alors chargé de faire disparaître tous les attributs religieux du bâtiment et d'en accentuer l'effet sépulcral. Les deux clochers du chevet sont détruits, le fronton modifié avec l'inscription « *aux grands hommes la patrie reconnaissante* », les fenêtres basses murées et la croix de la coupole retirée. Dès lors, le Panthéon devient le symbole de la rupture avec le passé et marque l'avènement d'une nouvelle société, avec son jeu de polémiques qui ne s'éteindront plus.

Dès 1792, la découverte de l'armoire de fer, coffre dissimulé dans le palais des Tuileries et contenant la correspondance de Louis XVI, met au jour les accointances du révolutionnaire

Mirabeau avec le pouvoir monarchique. Nombre de documents révèlent qu'il aurait prodigué ses conseils au roi. En septembre 1794, sa dépouille est expulsée du domaine des dieux, tandis que le mausolée accueille le montagnard Marat. Le peintre David aurait alors prononcé cette philippique restée célèbre : « *Que le vice, que l'imposture fuient du Panthéon. Le peuple y appelle celui qui ne se trompa jamais.* » Las ! la destruction répétée de son buste par la population parisienne en janvier-février 1795 obligera la Convention à décréter, dès le 8 février suivant, que « *les honneurs du Panthéon ne pourront être décernés à un citoyen, ni son buste placé dans le sein de la Convention nationale et dans les lieux publics, que dix ans après sa mort* ».

Marat est, dans la foulée, dépanthéonisé à son tour, ses restes inhumés dans le cimetière tout proche de Saint-Etienne-du-Mont. Lepeletier de Saint-Fargeau, qui vota la mort du roi et fut assassiné par l'un des gardes du corps de Louis XVI,

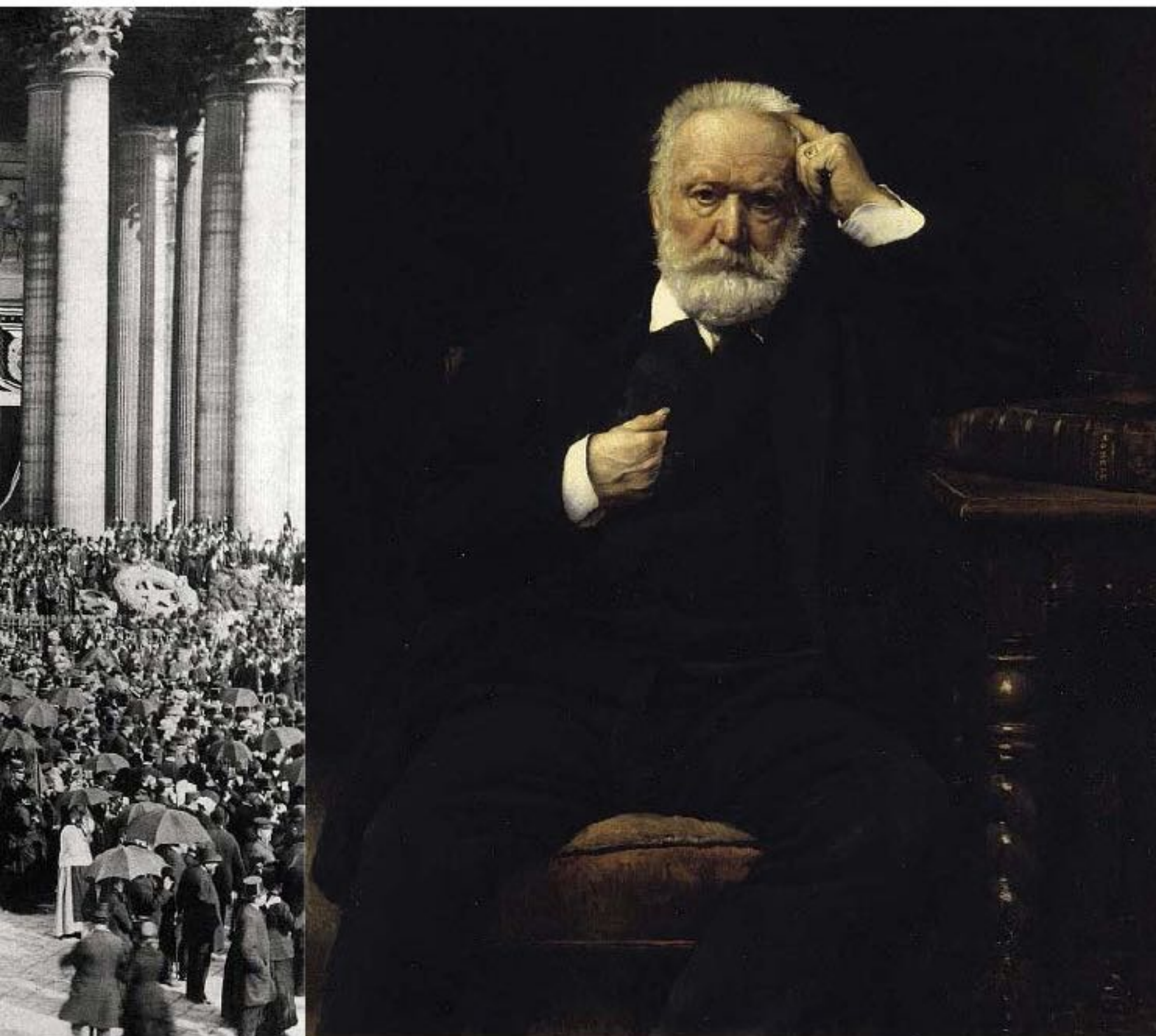
fera aussi les frais de ce texte réglementaire et son corps sera rendu à sa famille. Autre victime, le général Picot de Dampierre, mort à Valenciennes en 1793 alors qu'il ferraillait contre les Autrichiens et qui, ayant reçu les honneurs du Panthéon, ne le rejoindra jamais à cause d'un décret initié par Georges Couthon et visant à ce que « *ce général qu'on avait cru d'abord patriote, qu'on reconnaît aujourd'hui pour un traître, ne soit plus confondu avec les amis et les défenseurs du peuple* ».

Une nouvelle polémique voit le jour à la Restauration : cette fois pour Voltaire, dont la dépouille avait été transférée au Panthéon, le 11 juillet 1791, par une décision de l'Assemblée constituante. « *Laissez-le donc, il est bien assez puni d'avoir à entendre la messe tous les jours* », aurait répondu Louis XVIII à ceux qui demandaient son expulsion après que le Panthéon eut retrouvé, pour un temps, sa fonction liturgique.

Le XIX^e siècle marque une hésitation permanente des gouvernements successifs entre le rôle civique de l'édifice

© RUE DES ARCHIVES/IRDA. © PHOTO JOSSE/LEEMAGE.





CULTE LAÏQUE

Ci-contre : *Portrait de Victor Hugo*, par Léon Joseph Bonnat, XIX^e siècle (Paris, maison Victor-Hugo). Le 1^{er} juin 1885, le corps de l'illustre écrivain est transféré au Panthéon (*photo à gauche*), quelques jours après sa mort. L'événement, auquel assistèrent plus de deux millions de personnes, se déroula dans la foulée du décret du 26 mai 1885, par lequel le monument a perdu, de façon définitive, son caractère religieux.

et un retour à sa vocation religieuse. Dès 1806, Napoléon avait décidé de faire coexister les offices religieux dans la partie principale avec les assemblées civiles dans la crypte. Sous la Restauration, l'édifice retrouve sa mission originelle avant que la monarchie de Juillet ne rétablisse son caractère laïque, puis que Louis Napoléon Bonaparte, dès son coup d'Etat du 2 décembre 1851, n'abroge ces dispositions et ne rende l'édifice au culte catholique. Dans le même temps disparaît le pendule de Foucault, installé la même année par la République afin de prouver la rotation de la terre et de donner, ainsi, une revanche aux théories héliocentriques un temps fustigées par l'Eglise. Un retour au culte de courte durée puisqu'en 1885, le Panthéon perd sa qualité religieuse, cette fois définitivement.

Le 1^{er} juin de la même année, Victor Hugo entre au Panthéon. Le Parlement l'a décidé quelques jours seulement après sa mort, en dépit du décret de 1795. La dépouille de l'auteur des *Châtiments*,

suivie par une procession de plus deux millions de personnes, vient rejoindre, entre illustres et moins illustres, le philosophe Jean-Jacques Rousseau, le juriste Portalis, Beguinot, général de la Révolution et du Premier Empire, le navigateur Bougainville, le Dr Cabanis, philosophe mais aussi professeur à l'Ecole de médecine, le cardinal Caprara, qui sacra Napoléon Bonaparte roi d'Italie. Alors que *Le Télégraphe* évoque une « *incroyable manifestation républicaine* » et une « *apothéose philosophique* », *La Croix* fustige ce « *défilé sans âme, cohue sans esprit, mise en scène vulgaire et décoration d'un paganisme inintelligent* ».

L'historien Avner Ben-Amos résume en ces termes l'ambiance électrique qui entoura l'inhumation de Victor Hugo : « *La possibilité d'une inhumation dans un Panthéon laïcisé redoubla l'enjeu des funérailles : il ne s'agissait pas seulement d'honorer la mémoire du poète mais aussi de renouer de manière spectaculaire avec le culte des grands*

hommes inauguré en 1791 par l'Assemblée nationale. Confrontés à cette menace, les catholiques multiplièrent les attaques. Le périodique L'Univers lança un appel à une "manifestation qui serait à la fois une prière, une protestation et une expiation" au Panthéon, et demanda au Congrès catholique qui se déroulait de prendre l'initiative et de mobiliser les "consciences chrétiennes" contre le blasphème des "libres penseurs" qui voudraient "affranchir la France de la religion pour cette apothéose du génie laïcisé" et ainsi laisser libre cours "aux folies du paganisme". »

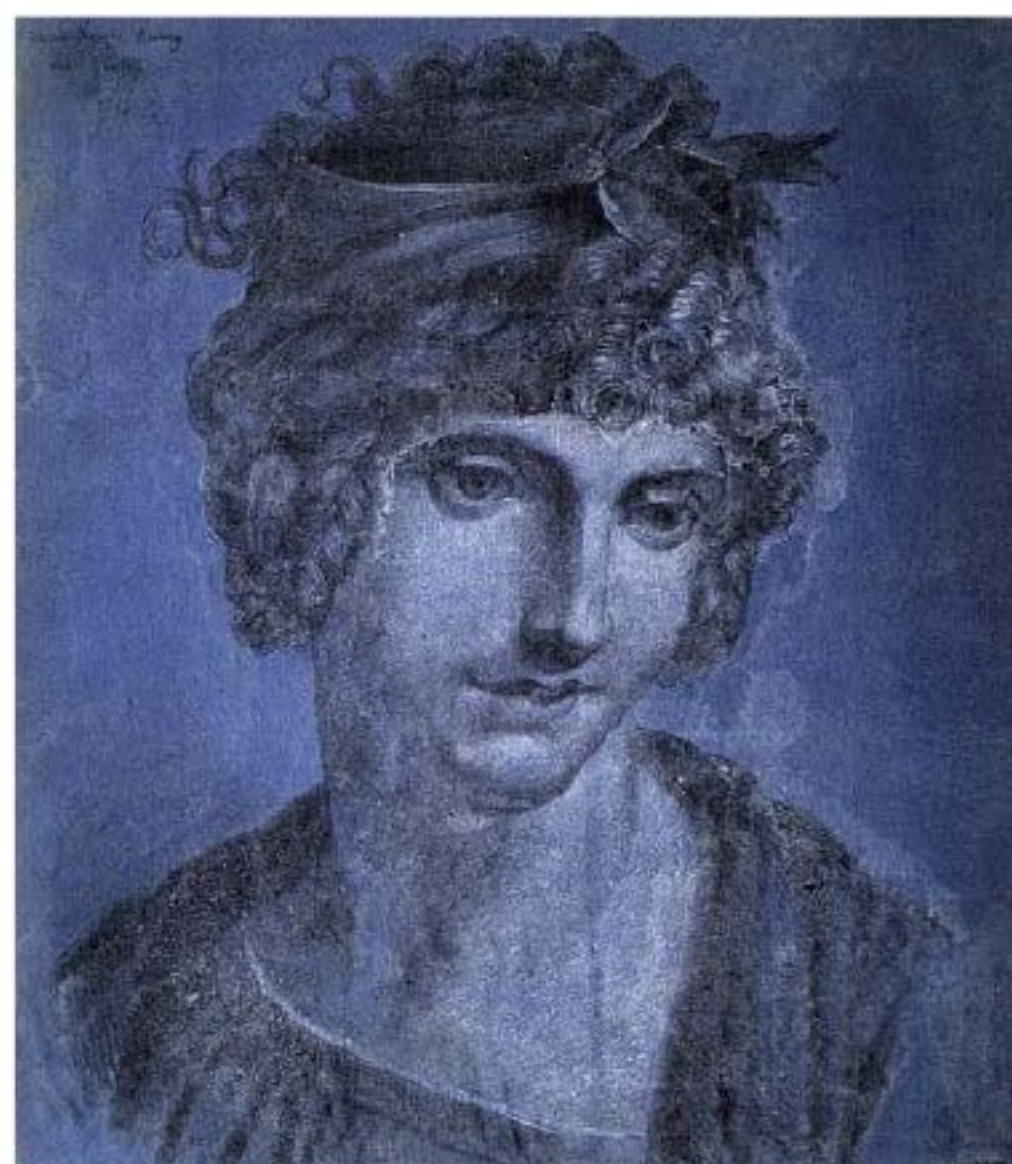
Durant le XX^e siècle, le sépulcre continue d'être le témoin des allers et retours de la pensée dominante, confirmant par là sa fonction essentielle dans la course à l'hégémonie culturelle. Le 13 juillet 1906, l'Assemblée nationale vote ainsi la panthéonisation d'Emile Zola, dont la tribune *J'accuse* est encore dans tous les esprits. La veille, la Cour de cassation a annulé le jugement condamnant Alfred Dreyfus. La droite





nationaliste conteste la décision judiciaire. Jean Jaurès et Maurice Barrès s'affrontent dans l'Hémicycle, la presse retranscrit la violence de ce climat d'opposition à travers des caricatures qui se multiplient et le mausolée semble soudain envahi par des personnages burlesques tout droit sortis de l'univers des Rougon-Macquart. Le 4 juin 1908, Emile Zola entre au Panthéon malgré les menaces d'agitations entretenues, entre autres, par Charles Maurras et Léon Daudet. Le commandant Dreyfus, présent ce jour-là, échappe de justesse à un attentat fomenté par le journaliste Grégori, qui parvient toutefois à ouvrir le feu et à le blesser au bras.

Le 12 novembre 1919, encore traumatisés par le terrible conflit qui vient de s'achever, les députés de l'Assemblée nationale décident de choisir le corps d'un soldat français non identifié tombé au champ d'honneur et de le porter au Panthéon. Très vite, la polémique enfle. Léon Daudet évoque « le voisinage de Zola qui souillerait le héros » et pointe le danger



« de vouloir mêler aux ossements sublimes les ossements indignes, et de profaner deux fois le sanctuaire ». Une campagne de presse est lancée et suggère, plutôt, l'inhumation du soldat inconnu sous l'Arc de triomphe, décision entérinée le 2 novembre 1920.

Plus que de manifestations d'unanimité nationale, et comme si le monument

subissait, malgré lui, la tyrannie de ses origines, le Panthéon est resté, depuis, le théâtre des affrontements pour la domination culturelle et politique d'une France coupée en deux. A Jean Moulin et son « terrible cortège » (André Malraux), dont le transfert est décidé en 1964 par le général De Gaulle, succède Jean Monnet en 1988, à un moment où François Mitterrand entend réveiller la conscience européenne de la France. André Malraux marque, en 1996, le début de septennat de Jacques Chirac; Alexandre Dumas, en 2002, vient célébrer l'avènement d'une France multiculturelle. Là où Nicolas Sarkozy avait échoué dans sa tentative de marquer l'histoire du Panthéon (la famille d'Albert

Camus, dont le président souhaitait qu'il y reposât, ayant refusé le transfert), François Hollande entend réussir dans l'usage de cette prérogative régalienn.

Le rapport consultatif commandé en août 2013 à Philippe Bélaï et rendu le 10 octobre propose au locataire du palais de l'Élysée de ne « panthéoniser que des femmes pendant son mandat



© DR/ALPACA/ANDIA.FR.

PLÉBISCITÉS En bas, à gauche : *Olympe de Gouges*, anonyme, XVIII^e siècle (Paris, musée Carnavalet). La révolutionnaire française est citée en tête de liste des personnalités auxquelles rendre hommage lors de la consultation sur Internet organisée en septembre par le Centre des monuments nationaux. Parmi les autres noms évoqués, Hélié Denoix de Saint Marc (*ci-dessus*), l'ancien officier putschiste arrive à la cinquième position. Le Pr Jérôme Lejeune (*ci-dessous*), à qui l'on doit la découverte de la trisomie 21 et qui fut le premier président de l'Académie pontificale pour la vie, créée par Jean-Paul II en 1994, finit dixième au palmarès des « panthéonisables ».

car le déséquilibre homme/femme est très fort». Mais, précise l'exposé, des femmes du XX^e siècle, afin que « le souvenir soit encore proche et que le grand public comprenne les enjeux ». Et de suggérer les figures du sexe faible « qui ont eu un comportement exemplaire pendant des périodes d'épreuves encore proches, comme la guerre de 1914-1918, la Seconde Guerre mondiale avec la Résistance et la déportation » ou encore celles « qui ont été renforcées par l'épreuve dans leurs convictions républicaines pour transformer le monde via l'action politique, sociale, éducative, humanitaire ».

Attaché au « rééquilibrage des hommages en faveur des femmes » (il est vrai que seules deux femmes reposent au Panthéon : Marie Curie et Sophie Berthelot, au titre d'épouse de son mari, le chimiste Marcellin Berthelot), Bélaival a toutefois souhaité éviter les figures de « victimes » et promouvoir celles qui ont fait preuve de « résilience », comme pour souligner la figure rédemptrice de la République. Diverses préconisations concluent son rapport. Ainsi, un monument collectif à toutes les héroïnes de l'émancipation féminine ou encore une cérémonie au Panthéon le jour de la


fête nationale, ont été portés à l'appréciation de François Hollande, qui annoncera d'ici à la fin de l'année son ou ses choix.

Prudent, le président du Centre des monuments nationaux n'a pas adressé en revanche de recommandations précises au chef de l'Etat sur les personnalités susceptibles d'intégrer le temple des grands hommes. On comprend pourquoi : le 2 septembre, Philippe Bélaival avait lancé, pour ce faire, une grande consultation publique sur le site des monuments nationaux. Près de 2 000 noms ont été suggérés par plus de 30 000 internautes. Inévitablement, certaines figures féminines, voire féministes, sont revenues de manière récurrente, comme la révolutionnaire Olympe de Gouges, l'anarchiste de la Commune de Paris Louise Michel, l'écrivain Simone de Beauvoir, l'ancienne résistante Germaine Tillon.

Mais parmi les premiers noms plébiscités de la liste jointe au rapport Bélaival, on trouvait cependant aussi des personnalités non moins connues pour leurs services extraordinaires rendus à la République que pour leur



© JEAN-LOUIS SWINERS/RAPHO.

opposition farouche à une certaine lecture de l'histoire de France, à l'instar du commandant Hélié Denoix de Saint Marc (cinquième place sur 2 000) ou du Pr Jérôme Lejeune (dixième place sur 2 000), découvreur de la trisomie 21 et ardent adversaire de la légalisation de l'avortement. 

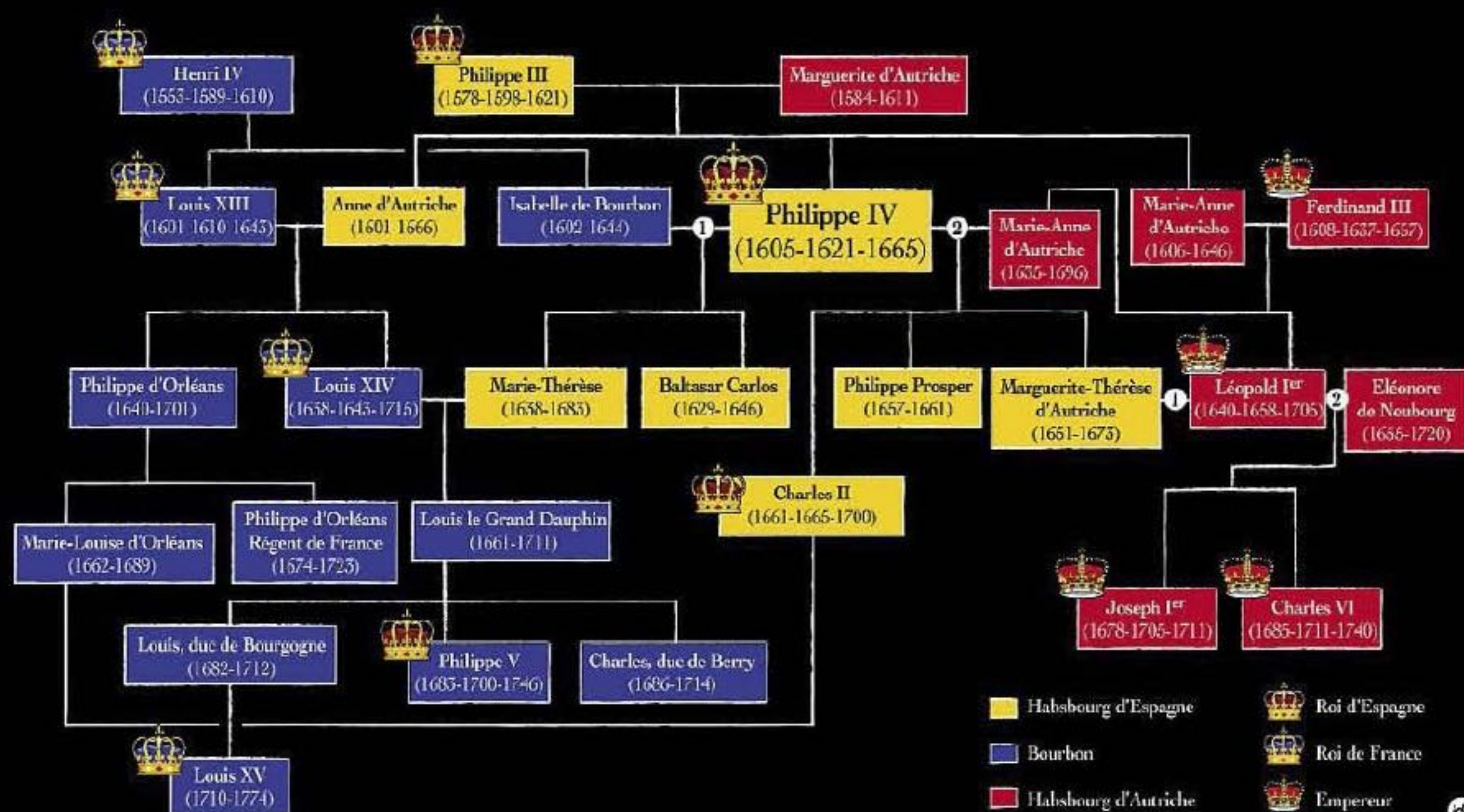
Habsbourg & co

Une splendide exposition au Prado fait revivre les fastes de la cour de Philippe IV et les alliances matrimoniales entre Madrid, Vienne et Paris.

On peut être attaché au pays de sa jeunesse, s'être élevé au-dessus de ses pairs, avoir reçu la confiance du roi d'Espagne et le monopole de peindre ses portraits, que sont les ors de Madrid à côté de la gloire de Rome? En 1650, Diego Vélasquez voudrait bien ignorer les pressantes missives de son souverain, lui enjoignant d'arrêter de le tromper sur les délais et de rentrer au plus vite en Espagne pour lui présenter sa moisson de peintures, de moulages et de maîtres fresquistes. Vélasquez

est, dans la patrie des arts, au sommet de sa gloire. L'Arcadie romaine, peuplée de palais peints à fresque, de statues, de jeux d'eau, a brouillé en lui le souvenir de l'austère cité madrilène, aux ruelles et aux places dépourvues de fontaines.

Cette ville l'inspire, qui rend à l'art un culte et considère les peintres non comme des artisans, mais comme les intercesseurs de la grâce. Là, le talent tient lieu de noblesse. Les portraits romains de Vélasquez parlent, à commencer par





celui du pape : après avoir eu vent de son travail, Innocent X Pamphili a invité Vélasquez à le peindre. De sa robuste stature, de ses traits volontaires et de ses yeux perçants émane une expression aussi déterminée que défiante. Ce tempérament, cette énergie, contenus mais perceptibles, Vélasquez sait que, hélas, il les lui faudra oublier de retour à Madrid. En Italie, on lui demandait de représenter son modèle, fût-il pape, comme un personnage humain, avec ses affections, son caractère; en Espagne, on attend de lui tout autre chose. Il suffit de contempler les deux portraits de Philippe IV de Habsbourg, peints deux ans après son retour de Rome, dans lesquels le souverain apparaît si absent qu'il en semble éteint, pour comprendre que l'on a changé d'univers.

C'est à la charnière de ces deux mondes artistiques que commence la superbe exposition du musée du Prado sur Vélasquez et la famille de Philippe IV. Celui de la cour de Philippe IV est un



SOUVERAINS En haut : *Le Pape Innocent X*, par Diego Vélasquez, 1650 (Londres, Apsley House). A droite : *Philippe IV en armure, avec un lion à ses pieds*, atelier de Vélasquez, 1652-1653 (Madrid, Museo Nacional del Prado). Ce tableau n'est pas présenté dans le cadre de l'exposition. La différence d'expressivité exprime, au-delà des tempéraments, la psychologie du portrait à l'italienne, inconcevable pour le portrait du roi d'Espagne.



BONJOUR, MA COUSINE

Ci-contre : *L'Infante Marie-Thérèse*, par Diego Vélasquez, 1653 (New York, The Metropolitan Museum of Art).

Les papillons de tissu soyeux de sa coiffure se transforment en un papillon réel, symbole de la jeune femme qu'elle devient. Page de gauche : *La Reine Marie-Anne d'Autriche*, 1652 (Madrid, Museo Nacional del Prado). En bas : *L'Infante Marie-Thérèse*, 1653 (Vienne, Kunsthistorisches Museum). Une copie de ce tableau, envoyée à Paris, permet à Louis XIV de découvrir les traits de sa fiancée. La ressemblance des deux cousines fit confondre certains de leurs portraits.



monde paradoxal, corseté dans une étiquette omniprésente, où les arts connaissent toutefois une période faste : le roi d'Espagne et des Indes est, bien plus que son arrière-grand-père Charles Quint et son père Philippe III, un collectionneur éclairé dont le goût pour les œuvres d'art confine à la furia. Contre l'avis de ses grands, jaloux de leurs prérogatives, qui tiennent les peintres pour d'habiles exécutants tout au plus, le roi a fait de Vélasquez son grand maréchal de cour, avec la charge de s'occuper de ses palais et de les décorer. Il l'a même anobli, comme le dramaturge Pedro Calderón de la Barca. Plus le pays va mal, plus la misère menace et plus la Cour vit dans une tour d'ivoire où les représentations théâtrales succèdent aux parades à cheval. Pour oublier, sans doute, ces guerres désastreuses qui achèvent de ruiner l'Espagne : par solidarité avec les Habsbourg de Vienne, Madrid est entrée en 1621 dans la guerre de Trente Ans, qui multiplie les fronts et, par le jeu inexorable des réactions en chaîne, oppose bientôt l'Espagne à la France de Richelieu. Plus qu'un dérivatif, l'art va s'affirmer comme une carte majeure dans le jeu délicat des alliances et permettre de timides gestes de paix entre les pays. Ainsi, en pleine guerre de Trente Ans, dix-neuf portraits seront envoyés de la cour d'Espagne à Anne d'Autriche, la sœur de Philippe IV, et quinze arriveront, en retour, de Paris. Bouteilles à la mer diplomatiques, pièces constitutives de l'album de famille échangé d'un pays à l'autre, ces portraits racontent

en pointillés l'histoire de l'Europe entière, vue de Madrid.

L'ultime période de Vélasquez, de 1650 à 1660, qui définit le cadre de l'exposition du Prado, trouve dans les aléas de la famille royale d'Espagne, de nouveaux motifs d'inspiration : en 1649, le roi Philippe IV, veuf, épouse, à 44 ans, sa nièce Marie-Anne d'Autriche, de trente ans sa cadette. Fille de l'empereur Ferdinand III, elle avait d'abord été la fiancée de son fils Baltasar Carlos, mais le prince était mort et Philippe IV, après deux ans de deuil, s'était résolu à prétendre à la main de Marie-Anne : la maison d'Espagne n'avait plus d'héritier mâle. Cette union allait peupler la Cour d'enfants. Vélasquez, peintre officiel de la famille royale, tire remarquablement parti de ces nouveaux modèles et des contraintes qu'on lui impose. « Dans les portraits de la famille royale, l'éventail des expressions est particulièrement resserré, explique Javier Portus, conservateur de la peinture espagnole jusqu'au XVIII^e siècle au musée du Prado et commissaire de l'exposition. Le respect dû à la royauté imposait en effet de les représenter dans une pose hiératique; leur visage ne pouvait exprimer d'autre sentiment que la conscience de la majesté de leur fonction. » Le comte d'Olivares, Premier ministre, alter ego de Richelieu, insistait sur cette apparence surhumaine que devait adopter le roi pour signifier à tous le respect sacré qu'il devait inspirer. La plupart des apparitions publiques du monarque se faisaient dans un contexte religieux : processions de la







Fête-Dieu, pèlerinages d'action de grâces à la Vierge d'Atocha... Il y montrait un visage et une pose si impassibles que le voyageur Antoine de Brunel, de passage à Madrid, le compare à une «statue animée» dont on voit tout au plus les lèvres bouger.

A peine arrivée en Espagne, la toute jeune Marie-Anne, avait payé de cris effrayés sa découverte de l'étiquette. «Une reine d'Espagne n'a pas de jambes», avait sèchement répliqué sa duègne aux villageois aragonais fabricants de soie, qui avaient voulu offrir à la jeune princesse de 14 ans, en guise de bienvenue, une paire de bas de soie. La malheureuse enfant avait cru que l'on couperait les siennes en arrivant à Madrid et avait supplié, en larmes, qu'on la laisse rentrer chez elle. Elle apparaît sur tous ses portraits avec une moue crispée, qui contraste quelque peu avec la magnificence de ses robes, où Vélasquez excelle à suggérer les reflets des tissus argentés, les détails de passementerie... «Puisqu'il ne peut montrer la psychologie, l'artiste joue sur les volumes, la perspective, les détails significatifs comme l'horloge, symbole de mesure et de prudence», poursuit Javier Portus. A côté d'elle, l'infante Marie-Thérèse, sa cousine, fille de Philippe IV, en paraîtrait presque souriante dans son mutisme :

les portraits que nous contemplons sont pour la plupart des «portraits matrimoniaux», destinés à faire connaître les traits de ce beau parti aux candidats des familles royales de Bruxelles, de Vienne ou de Paris. Au gré des alliances, des deuils, des naissances d'héritier, Marie-Thérèse fut fiancée tour à tour à Léopold I^{er} d'Autriche (fils de Ferdinand III) qui succéda à son père sur les trônes de Hongrie et de Bohême, et fut élu empereur du Saint Empire romain germanique en 1658, puis à Louis XIV de France, fils d'Anne d'Autriche, la sœur de Philippe IV. Ce dernier, au tempérament fougueux, lui faisait passer des missives enflammées par son ambassadeur, tandis qu'elle rêvait en contemplant le portrait de son royal cousin, ennemi d'hier, dont les liens du mariage allaient garantir les engagements pacifiques. Après avoir servi Marie-Thérèse par la dextérité de ses pinceaux, Vélasquez est chargé, comme maréchal de cour, de préparer les festivités du mariage et notamment le décor de la fameuse rencontre des familles royales française et espagnole sur l'île des Faisans, les 5 et 6 juin 1660, près de Saint-Jean-de-Luz.

L'avenir de la dynastie des Habsbourg d'Espagne semblait alors assuré : Philippe Prosper, l'héritier tant attendu, était né en 1657. Dans la



© MADRID, MUSEO NACIONAL DEL PRADO.

DESTINS ROYAUX

Ci-dessus : *Philippe IV*, par Diego Vélasquez, 1654 (Madrid, Museo Nacional del Prado). Sous la majesté impassible, l'œil triste est le reflet d'une âme tourmentée par un tempérament à la fois jouisseur et inquiet, comme le révèle sa correspondance. En haut : *Philippe Prosper*, 1659 (Vienne, Kunsthistorisches Museum). Le prince héritier est revêtu des amulettes en or offertes par le pape pour conjurer le mauvais œil. Page de gauche : *L'infante Marguerite-Thérèse à la robe bleue*, 1659 (Vienne, Kunsthistorisches Museum). Ce portrait de la princesse, âgée de 8 ans, fut envoyé à Léopold I^{er} d'Autriche, son tout nouveau fiancé.

© MUSEO DE BELLAS ARTES DE ASTURIAS.



JEUX DE MIROIRS

A gauche : *Charles II*, par Juan Carreno de Miranda, 1671 (Oviedo, Museo de Bellas Artes de Asturias). Philippe IV, son père, avait ordonné qu'on le forme à son métier de roi à partir de ses 10 ans (âge où il est ici représenté), d'où le choix du salon des Miroirs (surmontés d'aigles), la pièce la plus officielle de l'Alcazar. Epileptique, stérile, le prince fut surnommé « l'ensorcelé ». Son testament désignerait en 1700 son petit-neveu Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, pour lui succéder au détriment du futur empereur Charles VI. A droite : *Les Ménines*, par Juan Bautista Martinez del Mazo, 1660 (Kingston Lacy, The Bankes Collection). Certaines erreurs de perspective au plafond attestent que c'est une copie de Mazo et non une esquisse de la main de Vélasquez.

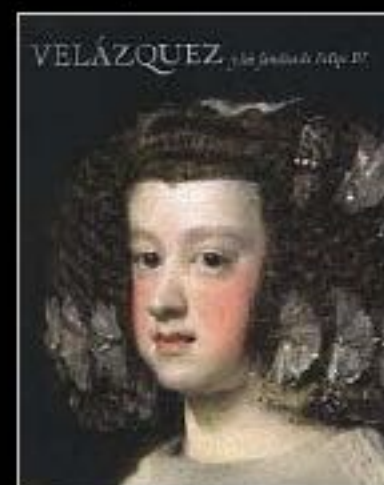
galerie des portraits royaux, la grâce enfantine échappe à la statufication, les petites mains potelées et le visage poupin démentent le sérieux de la pose, ils gardent le charme propre à l'aube de leur jeune existence. Celle de Philippe Prosper ne durera, hélas, pas quatre ans. Vélasquez le représente en 1659 portant les amulettes en or que le pape lui aurait offertes pour conjurer le mauvais œil. La même année, il exécute un superbe portrait de sa sœur, l'infante Marguerite. Une petite fille de 8 ans perdue dans une magnifique robe bleue et dorée, qu'on dirait trop grande pour elle, regarde devant elle, l'air hésitant. Elle sait peut-être déjà qu'elle a été promise en mariage à son cousin Léopold I^{er} d'Autriche, l'ancien prétendant de sa demi-sœur Marie-Thérèse. Ce dernier réclame des portraits d'elle, en attendant de la connaître en personne. Marguerite est la plus gracieuse des princesses représentées par Vélasquez. Celle dont, sans savoir peut-être le nom, ni qu'elle serait plus tard impératrice d'Autriche et qu'elle mourrait à 22 ans, la postérité connaîtrait à jamais le visage, puisqu'elle est l'espiègle petite infante des *Ménines*.

Dans cette galerie de portraits royaux, *Les Ménines* sont une exception absolue. L'exposition en présente une copie réduite, prise par certains pour une esquisse, mais aujourd'hui attribuée à Juan Bautista Martinez del Mazo, gendre et disciple majeur de Vélasquez, avec Juan Carreno de Miranda. Dans leurs derniers portraits de Marie-Anne veuve et du malade Charles II, fruit consanguin de ces unions successives habsbourgo-habsbourg, Mazo et Miranda s'affirment comme les dignes successeurs du maître. En s'essayant à copier l'indépassable chef-d'œuvre de Vélasquez, Mazo savait probablement qu'il touchait à ce que Luca Giordano, son contemporain, qualifia de « *théologie de la peinture* ». Le tour de force que Vélasquez, au crépuscule de sa vie, en 1656, avait offert à l'histoire de l'art. Dans une maîtrise parfaite des lois de la composition, de la perspective et de l'optique, il avait montré que le portrait, jusqu'alors considéré comme un genre mineur, pouvait s'élever au-dessus de la peinture d'histoire elle-même. Parmi les autres personnages, il s'y était représenté à son chevalet, sous le regard des souverains reflétés dans le miroir.

Un détail rapporté par Palomino, le Vasari espagnol, lui rend un hommage posthume et définitif : à la mort de Vélasquez, le roi peignit de sa main, sur la toile des *Ménines*, la croix rouge de l'ordre chevaleresque de Santiago sur le plastron du peintre, croix qu'il lui avait accordée trois ans plus tôt. Signe ostensible de sa considération pour l'artiste arrivé au sommet de son art et d'un âge d'or ouvert, dans son sillage, à la peinture espagnole.

« Vélasquez et la famille de Philippe IV »,
Jusqu'au 9 février 2014. Museo del Prado, Madrid.
Rens. : +34 91 330 2800; www.museodelprado.es

VELÁZQUEZ Y LA FAMILIA DE FELIPE IV Catalogue de l'exposition



Museo
Nacional del
Prado
176 pages
30 €





TRÉSORS VIVANTS

Par Albane Piot

Les Menus-plaisirs de Versailles

Le Centre de musique baroque de Versailles ressuscite Lully, Charpentier, Rameau et les autres.



© THOMAS GARNIER/EPV. © ULF ANDERSEN/EPICUREANS. PHOTOS : PIERRE GROSBLOIS/CMBV.

Au numéro 22 de l'avenue de Paris, qui s'élance depuis la place d'Armes dans l'axe du château de Versailles, une porte cochère clôt l'entrée d'un logis XVIII^e façon hôtel particulier. Sur le cartouche chantourné de son fronton se dessine en lettres d'or l'identité des lieux : hôtel des Menus-Plaisirs du roi.

Louis XV l'avait fait bâtir autrefois (entre 1741 et 1748) afin d'y loger l'administration de l'argenterie, des menus-plaisirs et affaires de la Chambre du roi, le service chargé d'organiser et de financer les spectacles et les fêtes de la Cour, et d'y entreposer les décors et accessoires utilisés à cet effet. C'est ici qu'on donnait le ton de l'actualité musicale et des arts vivants, au diapason duquel les cours d'Europe aimaient s'accorder. C'est là encore que furent jouées les premières notes de la Révolution puisque s'y réunit l'Assemblée des états généraux de 1789, dans une salle à colonnes « démontable » construite pour l'occasion dans l'actuelle

ŒUVRE COMPLÈTE De gauche à droite : la maîtrise du Centre de musique baroque de Versailles, dirigée par Olivier Schneebeli ; Philippe Beaussant, l'un des deux fondateurs du Centre ; la confection des décors ; une scène de *Renaud et Armide*, de Jean-Georges Noverre, à l'Opéra royal de Versailles, les 13 et 15 décembre 2012.

cour haute. On y vota l'abolition des privilèges, la nuit du 4 août, et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, le 26 août 1789. Les traces des gradins restitués dans la cour servent désormais de terrain de jeux aux élèves des lieux, lesquels ont retrouvé, depuis 1996 et l'installation en leurs murs du Centre de musique baroque, leur âme d'origine, leur vocation : la préparation de concerts et spectacles de musique baroque, la restitution des musiques de plein air, celles de la Chapelle (musiques religieuses) ou de la Chambre (concerts d'appartement ou opéras et ballets) des siècles de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

C'est une pépinière de talents où fleurissent des trésors, à l'activité bourdonnante, aussi variée que l'exige l'époque qu'elle fait revivre. Une époque dont le mélange des genres

est la nature même : celle qui a conçu l'opéra, « *la forme d'art où se mêlent, s'entrelacent et s'enchevêtrent la poésie, la danse, la musique, l'architecture, la peinture, le comique, le tragique, le sentimental, le religieux* » (Philippe Beaussant). C'est une mine dont les ouvriers patients, laborieux, passionnés, extraient les merveilles oubliées d'un temps dont la redécouverte n'est pas si ancienne ; un creuset formé il y a moins de vingt ans, à la fin de cette décennie où les « baroqueux » étaient une poignée de musiciens qui faisaient de la musique comme on fait le mur, hors des conservatoires et des salles de concerts habituelles.

Auparavant, on jouait peu de musique baroque, ou bien on la jouait comme du Wagner ou du Mendelssohn, sur des instruments modernes, avec une structure



RESSUSCITÉS

Ci-contre : *Renaud et Armide*, de Jean-Georges Noverre, recréé pour la première fois depuis 1763, à l'Opéra royal du château de Versailles, avec la chorégraphe Marie-Geneviève Massé et la direction musicale d'Hervé Niquet. En bas : après deux cent cinquante ans de silence, les Vingt-Quatre Violons du roi jouent à nouveau à Versailles, le 22 juin 2012.

© PIERRE GROSBOIS/CMBV.



de l'orchestre, une utilisation des chœurs, un type d'expression vocale hérités du XIX^e siècle. Et lorsque quelques-uns avaient cherché à retrouver la spécificité sonore originelle des œuvres anciennes (pour la France, Jean-Claude Malgoire en tête, qui fonde la Grande Ecurie et la Chambre du Roy dès 1966), cette audace avait provoqué un débat passionné, une sorte de querelle des Anciens et des Modernes.

C'est dans ce contexte que Philippe Beaussant, alors producteur à Radio France, avait entrepris d'organiser des petits concerts sur instruments anciens, le dimanche soir, dans la galerie basse du château de Versailles. Un soir de novembre, à l'entracte, il rencontre Vincent Berthier de Lioncourt, délégué à la musique pour l'Ile-de-France. A son instigation et avec son aide, il fonde, en 1977, l'Institut de musique et danse anciennes, qui organise des stages, des sessions, des académies au château de Maisons-Laffitte, à l'abbaye de Royaumont, et à Paris : sorte de brouillon du Centre de musique baroque qui devait le remplacer en 1987. En 1977 toujours, il participe à la création de l'ensemble de la Chapelle royale, avec pour chef d'orchestre Philippe Herreweghe. Deux ans plus tard, William Christie fonde les Arts florissants. C'est de cette époque, où, raconte Philippe Beaussant, les musiciens « se dépensaient sans compter pour des résultats qui n'intéressaient qu'eux », que provient l'esprit de recherche et d'interrogation incessante propre au Centre de musique baroque de Versailles, ce souci de retrouver et de transmettre la texture, les proportions propres aux œuvres musicales anciennes, leur théâtralité, leur séduction.

Entré dans la cour basse, on s'arrête, en nouveau venu, au son des phrases musicales qui s'échappent d'une fenêtre

entrouverte : le chant de voix enfantines étonnamment justes et fondues que des violons accompagnent. Ce sont, salle Lully, les pages et les chantres du Centre de musique baroque de Versailles, qui répètent sous la direction énergique d'Olivier Schneebeli. Homme bourru, exigeant, passionné, le maître de musique, qui participa autrefois à la création des Arts florissants avec William Christie et fut l'assistant de Philippe Herreweghe à la Chapelle royale, est un personnage.

Au terme d'une après-midi de répétition, une vingtaine d'enfants s'égaient dans la cour, regagnant leur chez-eux, comme après une banale sortie des classes. Ils ont pour la plupart intégré la maîtrise dès l'âge de 8 ans (la classe de CE2) et suivent ici un cursus de chant et de formation musicale de quatre demi-journées par semaine, faisant leurs classes en parallèle, à horaires aménagés. Mais c'est seulement au collège que les jeunes chanteurs intègrent le chœur des pages et se produisent, en costume noir et col à rabat blanc, aux côtés des chantres (une vingtaine de jeunes adultes en formation professionnelle pour deux ou trois ans au Centre de musique baroque), tous les jeudis à la Chapelle royale du château de Versailles ou dans le cadre de grands concerts, en tournée, en France ou à l'étranger. Le nombre des choristes (une cinquantaine) et leur répartition par voix évoquent ceux de la Chapelle royale à la fin du règne de Louis XIV ; leur formation, mêlant, dans le jargon baroque, voix de dessus, bas-dessus, hautes-contre, tailles, basses-tailles et basses, rappelle la structure des chœurs « à la française » dont elle restitue la couleur de son. Le mercredi, de très jeunes enfants, de 4 à 6 ans, suivent un éveil à la pratique musicale et vocale. Ils sont un petit nombre à chaque niveau (jardin musical,

pour les 4 et 5 ans ; prémaîtrise pour les 6-7 ans, maîtrise, chantres) à recevoir ainsi un enseignement d'excellence, dans un cadre presque familial. Le lendemain, ils donneront en concert à l'Opéra de Massy le *Stabat Mater* de Pergolèse et le *Salve Regina* d'Alessandro Scarlatti, et seront accompagnés par les Dominos (l'ensemble dirigé par la violoniste Florence Malgoire) : des musiciens qui collaborent par ailleurs avec les plus grands interprètes. Rien que ça.

A l'étage, sous les poutres des combles, on rencontre, autour d'une tasse de café, le temps d'une pause, des chercheurs de l'Atelier d'études sur la musique française des XVII^e et XVIII^e siècles, détachés du CNRS, dont les travaux conduits par Rémy Campos permettent de mieux comprendre et de transmettre la vie musicale et les arts de la scène de ces époques. C'est grâce à eux que sont rééditées des partitions, que paraissent de nouvelles publications, qu'ont pu être reconstitués les Vingt-Quatre Violons du roi, formation musicale mythique des XVII^e et XVIII^e siècles dissoute en 1761. Ce premier orchestre permanent d'Europe avait été constitué, à partir de 1614, de cinq parties de cordes : dessus de violon, accordé comme le violon actuel ; basses de violon, accordé un ton plus bas que notre violoncelle ; mais aussi hautes-contre, tailles et quintes de violon, trois types de violons qui avaient disparu. Accordés une quinte plus grave que le dessus de violon, comme notre violon alto moderne, mais de facture différente et jouant chacun dans une tessiture propre, ils conféraient à l'ensemble son architecture sonore particulière. L'été, une académie d'orchestre réunit quarante jeunes musiciens qui ressuscitent le temps d'une tournée de concerts en France et en

Angleterre le son et le répertoire de ce que l'on appelait aussi la « Grande Bande ».

Production après production, orchestrées sous la direction artistique de Benoît Dratwicki, le Centre travaille aussi à recréer les décors et les costumes de l'Opéra royal. Un peintre décorateur, Antoine Fontaine, restitue sur de grandes toiles de lin les décors pittoresques que dans certains théâtres une machinerie fantastique permettait de changer à vue. L'an passé, l'effet rendu par les ballets *Renaud et Armide* et *Médée et Jason*, du chorégraphe Noverre (fin du XVIII^e siècle), était d'une rare féerie : combiné à la musique et à la danse, ce cadre enchanteur reconstituait l'œuvre au plus proche de son intégrité originelle.

L'année 2014 sera l'année Rameau. A l'occasion du 250^e anniversaire de la mort du compositeur, le Centre produira des colloques et des spectacles interprétés par des ensembles tels que Philidor, les Arts florissants ou le Concert spirituel, à Paris et à Versailles, mais aussi à Malte, Bruxelles, Lausanne, Vienne, Bordeaux... Les Menus-Plaisirs avaient, depuis Louis XIV, la vocation de contribuer au rayonnement culturel de la France. Quatre siècles plus tard, dans cet hôtel particulier où les enfants jouent au ballon et les mamans tiennent l'accueil, la relève est assurée.

Centre de musique baroque de Versailles,

22, avenue de Paris, 78000 Versailles.

Rens. : www.cmbv.fr et 01 39 20 78 10.

A lire VOUS AVEZ DIT BAROQUE ? de Philippe Beaussant



Actes Sud
« Babel »
240 pages
8,70 €

RAMEAU 2014

250^e ANNIVERSAIRE

2014, C'EST AUSSI L'ANNÉE RAMEAU !

concerts et spectacles
expositions
publications (disques, livres et partitions)
actions "Jeune public"
colloques et conférences



Dès janvier,
retrouvez Rameau sur rameau2014.fr



Cmbv
Centre de musique
baroque de Versailles

Année Rameau coordonnée par le Centre de musique baroque de Versailles



Île de France



Yvelines
Conseil général



VERSAILLES



INSTITUT
FRANÇAIS

ALLEN & OVERY

Fondation
Orange



qobuz

SFR

AVANT, APRÈS
Par Vincent Tremolet de Villers



Monsieur Kopanev s'en est allé

IL L'ESPRIT DES LIEUX

130

Le Figaro Histoire

A l'angle de la rue Sadovaïa et de la perspective Nevski, sa silhouette était familière. Les épaules larges, le costume anthracite, l'œil malicieux derrière des lunettes au charme soviétique, il sortait à la nuit tombée du petit royaume dont il était l'intendant. Près de 7 000 livres venus il y a plus de deux siècles de Ferney, que Catherine II s'était empressée d'acheter à la mort de Voltaire. Les Russes, en 2003, avaient donné le plus bel écrin à cette magnifique collection. De ce trésor, Nikolaï Alexandrovitch Kopanev était le conservateur. Dans la Bibliothèque nationale de Russie, quelques salles étaient dédiées à M. Arouet. On avait installé dans l'une d'entre elles la réplique de la statue du maître sculptée par Houdon.

Conservateur de la bibliothèque Voltaire, chef du département des livres rares de la Bibliothèque nationale de Russie, spécialiste mondialement reconnu des éditeurs européens au XVIII^e siècle, il était aussi membre du conseil scientifique du *Figaro Histoire* et, disons-le, un ami cher. Il est mort au mois d'août. Il n'avait pas 60 ans.

Dans sa bibliothèque, un lieu sacré, il avait reçu tous les puissants de la planète. Il les croquait avec une belle férocité. Le duc de Kent passionné par l'histoire occulte; Philippe Séguin racontant la cérémonie funèbre en l'honneur du philosophe où certains auraient proposé de manger sa cervelle; Jacques Chirac qui aimait ce savant au physique à la Depardieu (le président français lui fera décerner la Légion d'honneur). L'hiver, quand, dans les rues de Saint-Pétersbourg, la neige se mêle à la boue, il ne craignait pas le froid et pouvait vous entretenir sur un trottoir de la double vie de Voltaire, de la mort de Rousseau, des turpitudes de d'Alembert.

D'une année sur l'autre, à Paris comme dans un restaurant devant Saint-Isaac, ce Russe qui ne buvait que de l'eau vous confiait une nouvelle découverte, apparemment invraisemblable, qu'il étayait ensuite avec la plus grande rigueur. Cet original

n'était pas un fantaisiste et cet esprit fantasque était un érudit. Il faut dire que ces milliers de livres qui avaient appartenu à l'auteur de *Candide*, Kopanev les avait étudiés un à un. Il en avait tiré d'incroyables conclusions qu'il promettait de raconter plus tard dans une suite de publications. Pour cela, il avait des contrats dans plusieurs pays, mais, en proie à ce qu'il appelait la procrastination slave, il remettait au lendemain une œuvre que nous étions nombreux à attendre.

Il y avait l'Affaire Voltaire et la preuve qu'il disait détenir des services monnayés par l'écrivain français à la Russie de Catherine II. «*Durant les années 1767, 1768, 1769, il était son conseiller très secret*», expliquait-il. Pour les plus sceptiques, il tirait de sa caverne d'Ali Baba un fascinant document : le chiffre retrouvé à Ferney et qui témoignerait de son rôle d'agent. Selon lui, Catherine II s'était empressée d'acheter la bibliothèque à la mort du philosophe pour que personne ne découvre ces preuves, ainsi que les échanges de lettres entre la tsarine et son honorable correspondant.

Il y avait la mort de Rousseau, qu'il retraçait, en l'entrecoupant de silences, comme le plus captivant des romans policiers. L'auteur de *l'Emile*, affirmait-il, avait été la victime d'un empoisonnement. La machination avait été montée par la loge des Trois Couronnes et l'impératrice de toutes les Russies par l'entremise d'un chimiste descendant de Magellan. L'auditeur sans cesse partagé entre la passion et l'incrédulité le quittait au milieu de la nuit sans savoir si cette histoire était un roman ou ce si roman était la face cachée de notre histoire. Ce sont des dizaines de milliers d'heures de lecture et d'étude qui sont parties avec lui.

Nous ne serons plus témoins de ses confidences, de ses paradoxes et de son humour. Ce Russe qui parlait le français de Voltaire s'en est allé. Le long de la Neva, un vent de folie et d'intelligence ne souffle plus. *S*

ESPRIT ÉCLAIRÉ

Conservateur de la bibliothèque Voltaire de Saint-Pétersbourg, Nikolaï Kopanev avait étudié par le menu ce fonds exceptionnel de près de 7 000 livres acquis par Catherine II à la mort du père de *Candide*.

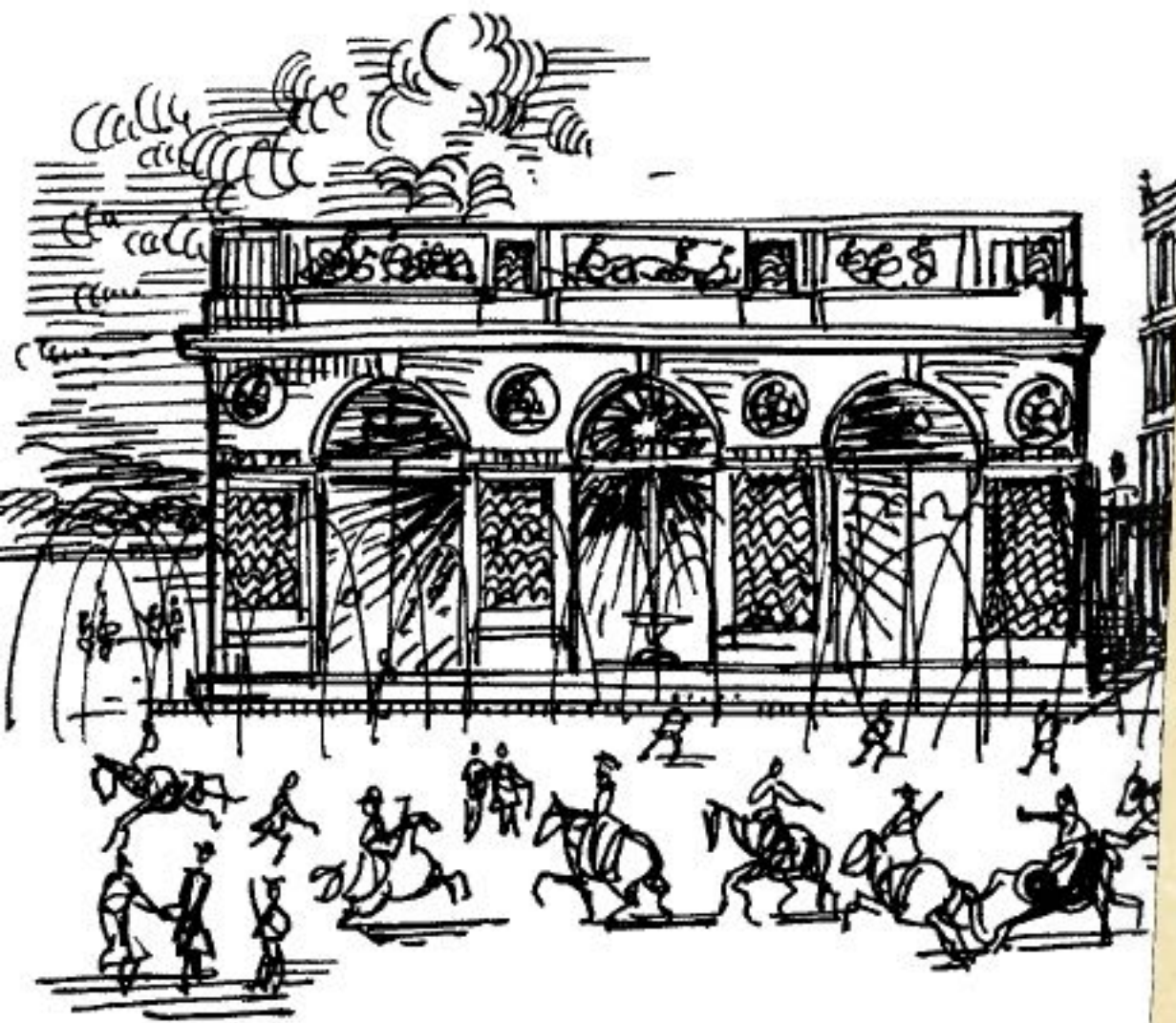


© NICOLAS REITZAU. © ERIC MARTIN/FIGARO PHOTO.COM

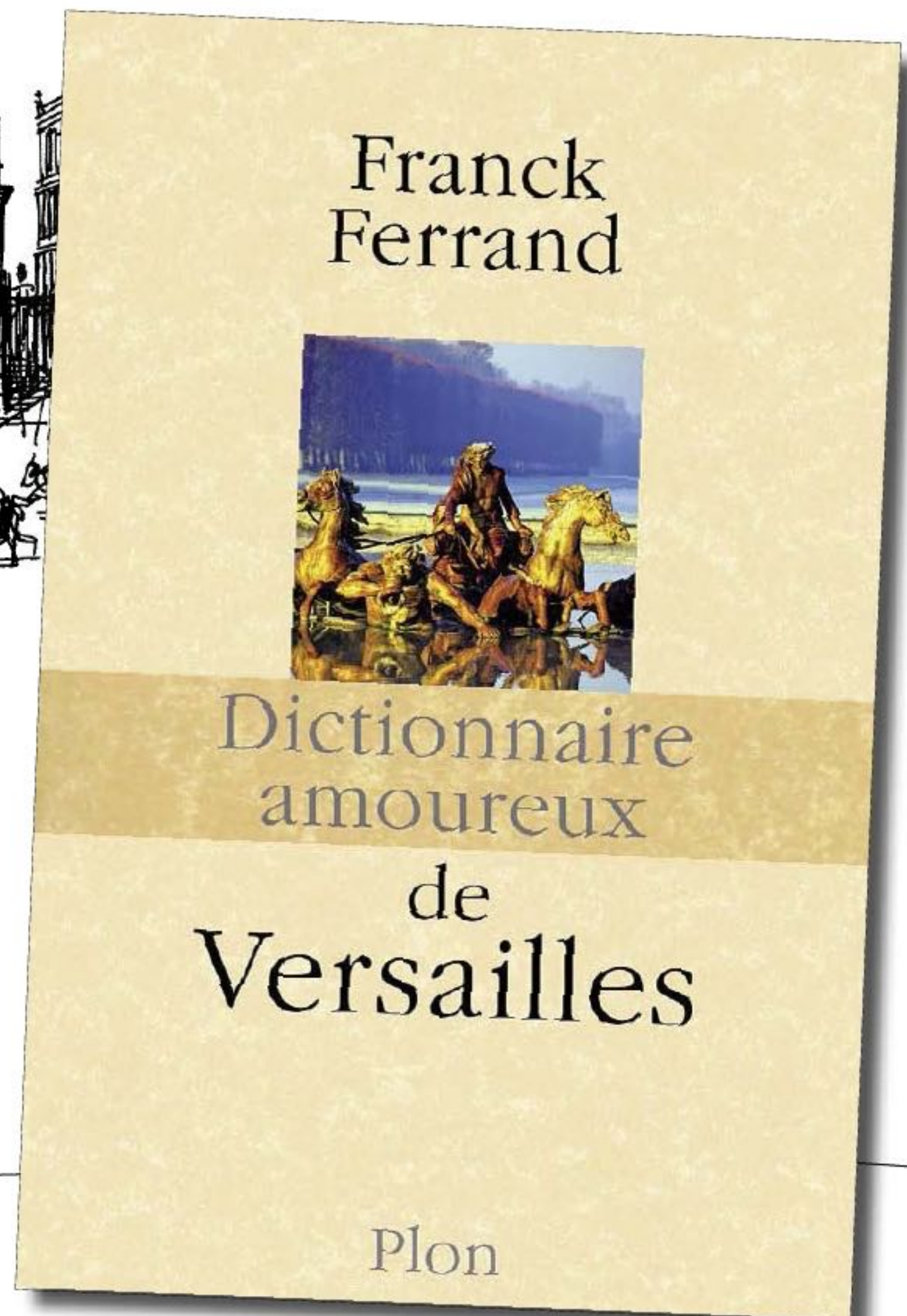
Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 30 janvier 2014

« Le bonheur de s'asseoir dans l'herbe et de caresser du regard la margelle arrondie, moussue du Grand Canal, sous un ciel déchiré de nuages et saturé de moucheron...
Tout Versailles – tout *mon* Versailles – est dans ces suspensions du temps. »

Franck Ferrand



© DR

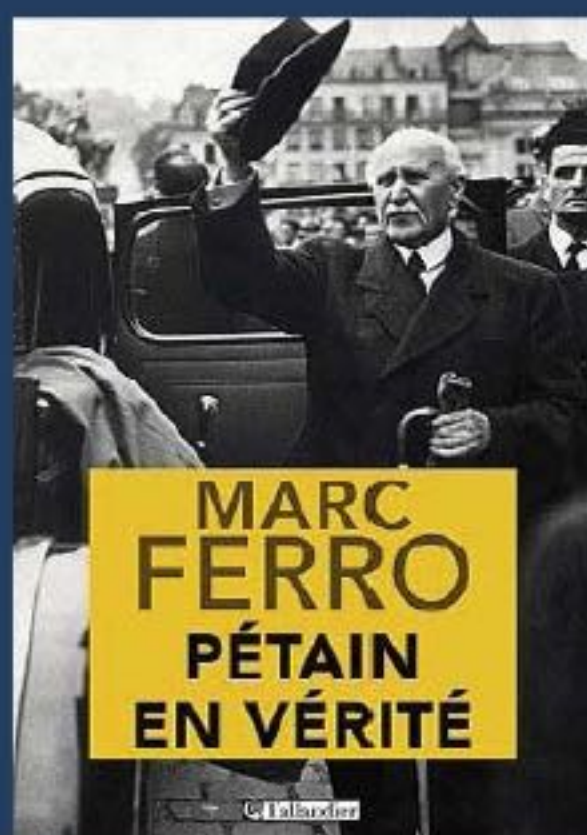


Il est temps
de tomber amoureux...

PLON
www.plon.fr

TALLANDIER

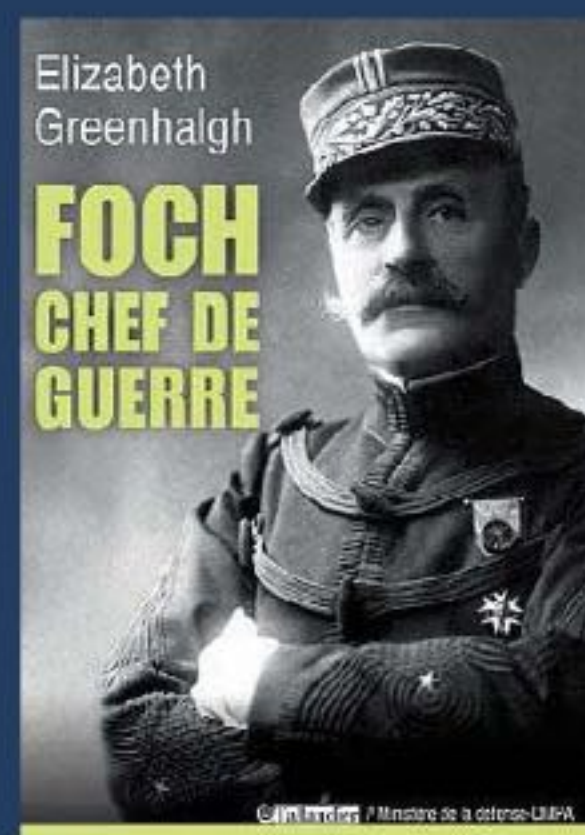
LE GOÛT DE L'HISTOIRE



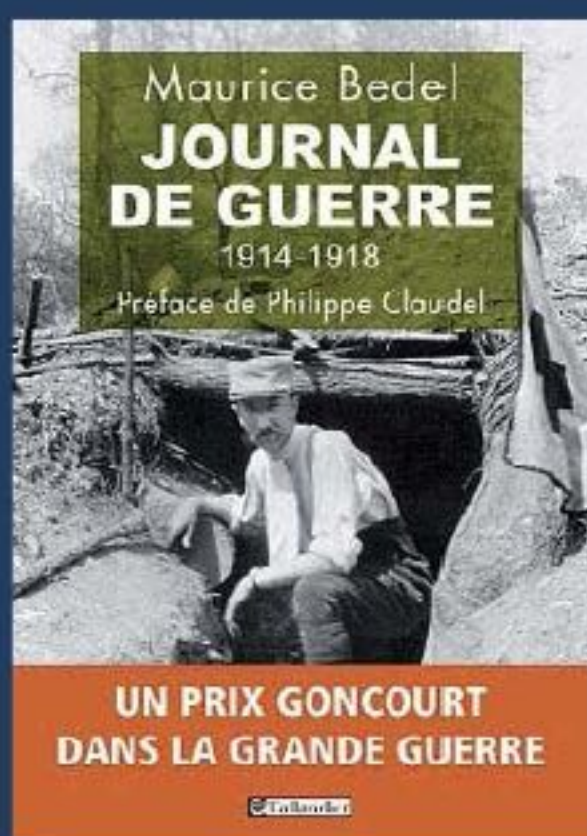
304 pages, 19,90 €



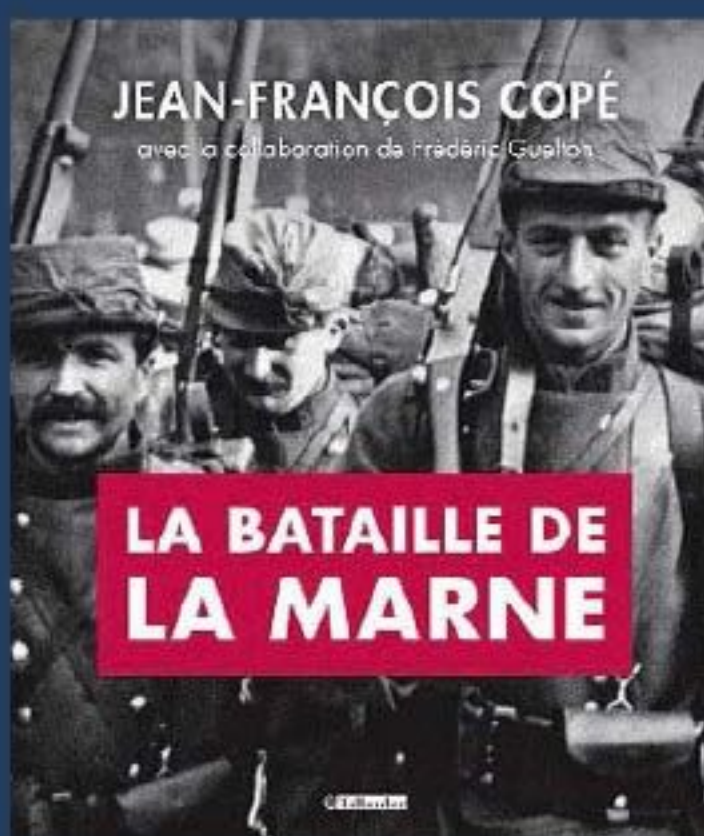
848 pages, 29,90 €



688 pages, 29,90 €



672 pages, 29,90 €



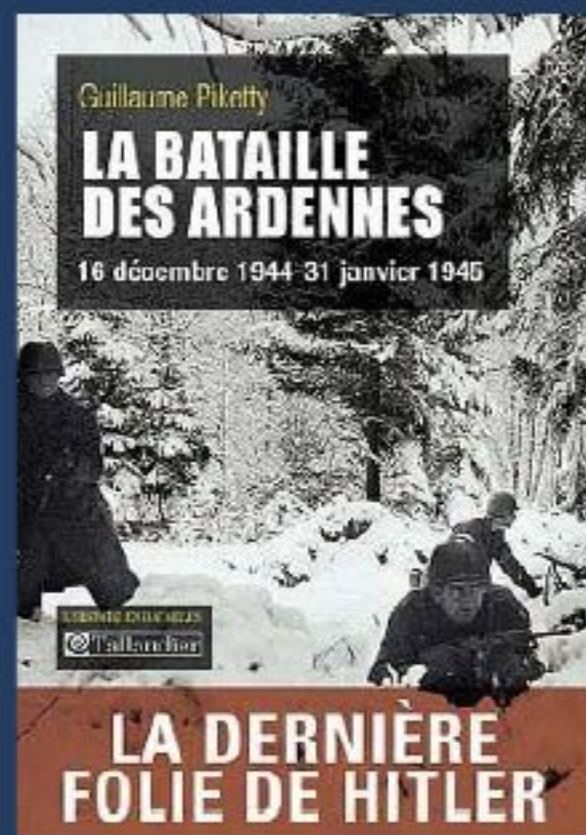
Album de 160 pages, 29,90 €



384 pages, 20,90 €



208 pages, 17,90 €



240 pages, 19,90 €



800 pages, 29,90 €